# Le Premier Amour de Napoléon

COLLECTION BLEUE
PUBLIÉE
SOUS LA DIRECTION DE
MARRAINE ODETTE

# Le Premier Amour de Napoléon

PAR

H.-A. DOURLIAC

PARIS
ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, 75 (XIVe)

# Le Premier Amour de Napoléon

*A MONSIEUR MAURICE TALMEYR*

LE

# PREMIER AMOUR DE NAPOLÉON

## PREMIÈRE PARTIE

---

### Deux écoliers.

— Votre nom?

— Raoul de Montlaur.

— Et vous?

— Napoléon Buonaparte.

— Vous dites?

— Napoléon Buonaparte, répéta laborieusement le nouveau, s'efforçant d'atténuer son accent corse qui lui faisait prononcer « Napolioné ».

Des rires fusèrent à travers la classe, des voix étouffées chuchotèrent :

— Paille au nez ! Paille au nez !

Une rougeur brûlante monta au front de celui qu'on affublait de ce sobriquet; il promena autour de lui un regard noir où passait un vague reflet de

vendetta, mais il n'était plus dans ses montagnes et, serrant les lèvres, il alla s'asseoir sur un des derniers bancs, à la place désignée par le professeur, à côté du condisciple qui, ce 12 mai 1779, faisait avec lui son entrée à Brienne.

— Tous deux paraissaient une dizaine d'années, mais là s'arrêtait la ressemblance, et l'air farouche, la mine chétive. Le visage blême, les habits trop larges, l'allure gauche du jeune insulaire contrastaient de façon pénible avec la tournure dégagée, la mise élégante, la jolie frimousse, le sourire gracieux, les manières parfaites de son compagnon, arrivé en droite ligne de Trianon.

Tous deux étaient bons gentilshommes, mais l'un appartenait à cette petite noblesse corse rattachée récemment à la grande famille française; — l'autre à la plus haute noblesse du royaume; il remontait aux croisades et même au saint roi Louis, par les femmes, ce qui lui valait le titre de « cousin du Roi ». L'un était fils de Charles de Buonaparte, l'ami de Paoli, et son admirateur, qui avait lutté avec lui pour l'indépendance nationale, combattu vaillamment à la tête de sa *Piève* (tribu) et, rallié à la France, était mort récemment, député aux États, laissant dans la détresse une veuve et huit enfants dont deux, Napoléon et Élisa, avaient été admis comme boursiers à Brienne et à Saint-Cyr, grâce à la protection de M. de Marbeuf, gouverneur de l'île; ce qui, pas plus alors qu'aujourd'hui, n'était

privilège enviable, dans ce petit monde d'écoliers qui a toutes les vanités du grand.

L'autre était l'unique héritier d'un duc et pair, aussi riche d'honneurs que de titres et de biens; son arbre généalogique se perdait dans la nuit des temps et comptait un saint roi, des ambassadeurs, des ministres, des maréchaux, des cardinaux, la bienheureuse Jeanne de Chantal, la délicieuse marquise de Sévigné dont on relit toujours les « Lettres », et la spirituelle marquise de Créqui, dont on ne lit pas assez les « Mémoires ».

Toutes les bonnes fées s'étaient réunies autour de son berceau : filleul de Marie-Antoinette et du Prince de Ligne, la vie dans laquelle il entrait par la porte d'or ne lui promettait que des roses; aussi lui souriait-il comme elle lui souriait.

Tandis que son camarade rangeait méthodiquement dans son pupitre ses livres, cahiers, plumes, compas, modeste bagage d'écolier, — lui, dédaigneux de ces soins vulgaires, promenait un œil indolent autour de lui, échangeant un petit bonjour avec l'un, un signe d'amitié avec l'autre et n'écoutait guère le jeune répétiteur, frais émoulu des Minimes d'Arbois, qui s'appelait Pichegru et aspirait alors à la robe de moine, sans se douter qu'il porterait un jour un autre uniforme.

Raoul regrettait bien un peu Versailles, la cour, les princesses, dont il était l'enfant gâté, mais, entre ces murs austères, il se trouvait aussi en bonne

compagnie et en pays de connaissance : Louis de Lescure, petit-fils de la duchesse de Durfort, Armand de Fronsac, petit-fils du maréchal de Richelieu, deux vieux amis de sa grand'mère, et bien d'autres empressés à lui faire accueil.

Puis, son parrain affirmait que l'on ne pouvait se préparer trop tôt au « plus beau métier »; il l'avait recommandé chaudement au supérieur, le père Patru, et assuré d'un haut patronage, de fréquentes visites, de force douceurs, et pourvu d'une bourse rondelette, le jeune écolier n'était pas bien à plaindre.

D'ailleurs il était de ces heureuses natures qui s'assimilent facilement à tous les milieux et savent s'y plaire parce qu'ils savent y plaire.

Le jeune Buonaparte, lui, était moins favorisé ; il n'avait qu'un vague correspondant, M. de Permon, dont le fils, son ancien à Brienne, ne sympathisait guère avez lui ; son île était loin, sa poche était vide, la pauvre famille s étant saignée à blanc pour compléter son modeste trousseau et celui d'Élisa ; il ne pouvait compter sur aucune faveur, le parloir ne devait guère retentir de son nom, destiné à emplir le monde, et, dans ce milieu étranger, pour ne pas dire hostile, tout son être se contractait douloureusement.

Son cœur était demeuré avec les siens dont il était séparé pour de longues années, et, déjà, il songeait à l'heure où, ses études terminées, il aurait

une carrière, de l'argent et pourrait leur rendre un peu ce qu'ils faisaient pour lui. Cet espoir seul le soutenait, lui communiquait une énergie au-dessus de son âge et il se jurait de justifier la parole de son oncle l'archidiacre : « Joseph est l'aîné de la famille, mais Napoléon en sera le chef ! »

En attendant, ses débuts à l'école devaient être assez pénibles; sans parents, sans amis, sans protecteurs, son âme ardente et sensible devait souffrir cruellement de son isolement, sa fierté ombrageuse, de son dénuement et de sa condition de boursier.

Parmi ces jeunes nobles, à l'école de Brienne comme à celle de Paris, il était de bon ton de jeter l'argent par les fenêtres, et le jeune Fronsac, trop rangé, s'attirait cette singulière mercuriale de son grand-père :

« M'sieur, quand on a l'honneur de porter notre nom, on peut faire des dettes, non des économies. »

Napoléon, qui eut toujours l'horreur des dettes, devait connaître les affres de la pauvreté avant de s'imposer par son mérite à ses compagnons plus fortunés.

Pour l'instant, il ne leur en imposait pas du tout et, dès la première récréation, il eut la révélation cuisante de son infériorité sociale, qu'il ne soupçonnait guère en Corse, où sa famille tenait le premier rang.

Tous ces petits bonshommes, courtisans en herbe, se pressaient autour du filleul de Marie-Antoinette et sollicitaient l'honneur d'une présentation

selon les règles minutieuses de l'étiquette d'alors.

Lescure ou Fronsac lui nommaient l'un après l'autre : le comte de Nansouty qui devait être chambellan de Marie-Louise; M. de Bourrienne, qui devait être secrétaire de Napoléon, et tant d'autres qui, plus tard, devaient invoquer près du maître de l'Europe le souvenir de Brienne.

Ernest de Permon, loin de rendre ce bon office au pupille de son père, s'en était écarté après un bonjour très froid, ne se souciant pas de ce piètre compagnon, et il répondait avec désinvolture aux questions curieuses :

— Oh ! ce n'est pas un ami, une simple connaissance; le fils d'un petit hobereau, protégé de M. de Marbeuf, et obligé de mon père lors de son séjour en Corse.

Seul, rongeant son frein, masquant sous une impassibilité hautaine les froissements de son jeune orgueil, Buonaparte, assis au pied d'un arbre, un livre ouvert sur les genoux, laissait sa pensée vagabonde, errer bien loin par-dessus la mer bleue, dans l'île sauvage aux âpres montagnes, au peuple indomptable, où les femmes mêmes savaient manier l'escopette, où sa mère avait suivi son mari à cheval dans toutes ses campagnes, où, suppléant le père mort, avec une énergie virile, elle élevait péniblement les orphelins, où il espérait bien rentrer, un jour, apportant la liberté, la fortune et la gloire. Sa patrie, sa famille, c'était là son double objectif; il

les aimait d'un amour ardent, rêvant pour elles de brillantes destinées, sans se douter de l'auréole qu'il allait mettre au front de l'une, ni des couronnes qu'il allait poser sur le front de l'autre.

— Je suis enchanté de vous voir des nôtres, Montlaur, dit gaiemment le jeune Fronsac : vous nous apportez un petit air de Versailles, dont on se croirait à cent lieues.

— Que fait le Roi ?

— Sa Majesté chasse.

— La Reine ?

— Sa Majesté s'ennuie. La guerre d'Amérique dépeuple Trianon.

— Si nous pouvions y faire nos premières armes !

— Ce serait plus amusant que les mathématiques.

— Nous avons un excellent répétiteur.

— Oh ! vous, Lescure, vous êtes aussi fort en sciences qu'en lettres.

— Aussi faible serait plus juste.

— Moi, je préfère le latin, dit Bourienne.

— Moi, le grec, dit Nansouty.

— Moi le menuet, déclara gravement Raoul.

On rit.

— Et le jeune Paille au nez, qui semble plonger dans son bréviaire, quelles peuvent bien être ses préférences ?

— Demandons-lui ! Hé ! Paille au nez !

— Paille au nez ! Paille au nez ! répétèrent les voix moqueuses.

Il ne parut pas les entendre et, vexé de cette indifférence, Bourienne, d'un geste vif, lui lança une balle, qui fit choir le volume sur le sable.

Rappelé brusquement à la réalité, il toisa le groupe hostile, son sourcil se fronça.

— Votre Gravité daignerait-elle nous dire quel ouvrage captive à ce point son intérêt?

— Ramassez, répondit-il froidement.

— Un *ancien* se baisser devant un *nouveau!*

— M. de Montlaur, qui est *nouveau* comme moi, peut le faire sans déroger.

— La Corse aurait-elle vaincu la France et serions-nous réduits en vasselage? demanda ironiquement le jeune prince.

— Cela viendra peut-être, monsieur; en attendant, j'ai pour moi le droit du plus faible et le plus faible ne doit jamais plier.

Les quatre enfants étaient gentilshommes; ils tressaillirent à cette réponse hautaine.

— Vous avez raison; pardon, monsieur, dit Raoul avec une noble franchise.

Et, le saluant courtoisement, il s'éloigna avec ses amis.

Pâle, les dents serrées, Napoléon était demeuré immobile.

— Que lisiez-vous donc là, mon jeune ami?

Sans affectation, le répétiteur, qui avait suivi de loin cette petite scène, s'était approché et intervenait à son tour. Son accent bienveillant calma sou-

dain la colère bouillonnant au fond de cette âme d'enfant.

Il ramassa le volume et le lui présenta.

— *Les Hommes illustres*... Oh ! oh ! c'est le bréviaire de la gloire. Voudriez-vous être un de ces héros ?

Les yeux du jeune Corse lancèrent une flamme.

— Alors, il faut étudier beaucoup les mathématiques.

— J'étudierai

— Je vous y aiderai.

L'enfant rentra en classe un peu réconforté et écouta la leçon avec une attention qui charma le professeur.

Mais un nouveau tourment l'attendait.

Il était de tradition à l'École de payer sa bienvenue par une petite orgie de gâteaux, de friandises, commandés au portier du collège qui en avait le monopole.

Quand le jeune Permon, dont la vanité méchante se plaisait à humilier moins fortuné que lui, mit charitablement Napoléon au courant de cet usage onéreux, celui-ci sentit une sueur froide perler à ses cheveux et demanda avec angoisse :

— Combien cela peut-il coûter ?

— Mon Dieu ! mon cher, c'est selon les moyens... un simple boursier peut se borner à un minimum d'un louis.

Un louis !

Le pauvre garçon n'avait qu'un petit écu, octroyé par la générosité maternelle, avec force recommandations de ne pas le dilapider !

Mais il fit bonne contenance et dit :

— C'est bien.

Ce qu'il souffrit pendant la fin de la semaine, il faut avoir mesuré tout ce qu'une âme d'enfant peut renfermer d'amertume pour le comprendre.

Il n'osait aborder le cerbère, et pourtant le terme fixé approchait.

Le samedi, ce fut le portier lui-même qui l'appela :

— M. de Montlaur m'a fait sa commande pour demain; il serait temps de me faire aussi la vôtre, je ferais venir le tout ensemble.

Très rouge, Napoléon balbutia une excuse.

Ses parents ignoraient cette coutume et ne lui avaient pas donné l'argent suffisant; il ne pouvait disposer que d'un petit écu.

— Ce sera maigre, dit le bonhomme, mais bah ! votre camarade a bien fait les choses, ce sera une compensation.

Il parlait sans malice, mais l'humiliation trop forte fit jaillir des larmes de rage des yeux du jeune Corse, et, mettant sa pièce d'argent dans la main tendue, il s'éloigna si précipitamment qu'il faillit bousculer Montlaur qui passait.

Il eût voulu le tuer !

Avec l'illogisme des enfants... et des hommes,

c'était à lui surtout qu'il en voulait de l'affront pressenti.

Son insolente générosité accuserait encore sa parcimonie forcée; il entendait d'avance les rires étouffés, les allusions moqueuses...

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi était-il si pauvre au milieu de ces enfants riches ?

Toute la nuit, il rumina et remâcha l'herbe amère. Pour entrer au réfectoire, il lui fallut plus de courage que pour franchir le pont d'Arcole.

Au dessert, on apporta une superbe pièce moulée accompagnée de pâtisseries, confitures, dragées, sirops, etc.

— De la part de M. de Montlaur.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements.

— De la part de M. de Buonaparte.

Au lieu des huées ou des ricanements attendus, il y eut un mouvement de surprise et des bravos aussi nourris.

— Oh ! c'est tout à fait galant, messieurs !

Le second service était le pendant du premier.

— Mes compliments, mon cher, vous faites royalement les choses, dit Permon dépité.

Étourdi, confondu, Napoléon recevait sans répondre les félicitations.

Raoul se pencha à son oreille.

— Excusez la liberté, mon cher camarade, c'est le droit du plus riche; vous me rendrez cela quand la Corse aura conquis la France.

### Une marquise du vieux temps.

— Monsieur de Montlaur, au parloir !

A la tête d'une dizaine d'élèves, armés de boules de neige, il livrait un furieux assaut à une forteresse défendue par le jeune Buonaparte, dont les soldats ripostaient avec ardeur.

— Prenez le commandement, Fronsac, et tâchez d'être plus heureux que moi, votre grand-oncle vous regarde, dit-il en riant.

Et il suivit le portier, non sans un léger regret.

Sa grand'mère l'attendait en compagnie d'une fillette un peu plus âgée que lui, qu'il salua du titre de cousine, en s'informant de leur santé.

— Bonne, très bonne, mon cher enfant; si cela continue, je serai capable de dépasser Fontenelle et de voir ma cinquième génération.

— Dieu le veuille, madame, souhaita-t-il avec chaleur en baisant la main ridée de son aïeule.

Renée-Caroline de Froulay, veuve de Louis-Marie de Créqui, était née sur la limite du XVII$^{e}$ siècle et devait voir l'aurore du XIX$^{e}$.

C'était une délicieuse octogénaire à qui l'on eût pu appliquer ce joli portrait :

« Jamais les grâces qui caractérisent la femme, vraiment femme, ne passent; seulement elles changent de place. A mesure qu'elle avance dans la vie,

cet agrément des formes qui nous enchantent, ces lignes si légères, ces teintes si douces, toutes les grâces de la femme, enfin, émigrent du corps à l'esprit. Jeunes, c'est par les yeux, âgées, c'est par les oreilles qu'elles nous captivent et l'on ne cesse de les regarder avec plaisir que pour les écouter avec un intérêt mêlé de respect. »

Toute jeunette, elle avait été présentée à Louis XIV, qui lui avait baisé la main (elle ne devait jamais l'oublier); elle avait vu de près le long règne de Louis XV, vécu dans la familiarité des princes du sang, l'intimité du duc de Penthièvre, patronné les philosophes, tout en abhorrant leurs maximes, protégé Rousseau, taquiné Voltaire, et elle devait survivre à la Révolution.

Esprit vif et pénétrant avec une piété aussi solide que large et tolérante, un jugement ferme, une haute conscience de ses devoirs et de ses droits, elle était aimée et respectée de tous.

Jean-Jacques disait d'elle :

« C'est le catholicisme en cornette et la haute noblesse en déshabillé. »

De toute sa famille, il ne lui restait que cet arrière-petit-fils qu'elle adorait sans le gâter, selon la forte discipline du vieux temps.

— Vous êtes le dernier de notre maison, mon enfant, lui écrivait-elle; aussi vous m'êtes doublement cher et je vous veux toujours digne de votre nom et de votre race. »

Elle n'en avait pas moins pour lui toutes les sollicitudes et les complaisances des aïeules et lui apportait tout un assortiment de gâteaux et de confitures.

— C'est votre berceuse, notre bonne Dupont, qui a envoyé ces deux pots de gelée pour vous, par le coche, de son pays du Maine.

— Je lui écrirai pour l'en remercier.

— Vous ferez bien, Raoul; comme l'observe judicieusement mon vieil ami Coislin : « La politesse doit être d'autant plus grande qu'elle s'adresse à de plus petits », et les Dupont, en particulier, ont droit à tous nos égards.

— Je ne l'oublierai pas, madame.

— Par exemple, ils ont pour nièce une vraie pimbêche, que j'ai dû éconduire pas plus tard qu'hier. Sous prétexte que j'avais signé à son contrat, à la considération de ses dignes parents, elle est venue me prier d'appuyer les prétentions nobiliaires de son mari, inspecteur des manufactures à Lyon, qui voudrait s'enter sur une famille de la Platrière... Mais comme vous avez chaud, Raoul; il gèle cependant à pierre fendre.

— C'est la chaleur du combat, madame.

— Vous vous battiez?

— A coups de boules de neige, rassurez-vous, et votre visite m'a épargné l'humiliation d'une défaite.

— Pour le petit-fils d'un maréchal de France, c'est peu honorable, en effet ! Quel est le vainqueur? Votre ami Fronsac.

— Non, madame, un simple cadet de très petite noblesse, dont le nom vous est certainement inconnu, mais qui pourrait bien être un second Fabert, tant il semble fait pour commander.

— Vous le nommez?

— Napoléon Buonaparte. C'est un protégé de M. de Marbeuf.

— Un Corse! Leur nation est qualifiée d'*infâme* sur le monument expiatoire élevé à Rome, à la requête de votre grand-père, et ce n'est pas relation digne de vous.

— Le grief remonte un peu haut, madame, il doit y avoir prescription! observa gaiement le jeune prince.

En effet, cette échauffourée, qui avait failli déchaîner la guerre, en son temps, datait du Roi-Soleil.

Une dispute ayant éclaté sur la place du palais Farnèse, des gardes corses avaient été blessés; leurs camarades furieux revinrent en force, tambours battants, et firent une décharge sur les fenêtres, malgré la présence de l'ambassadeur. Puis rencontrant le carrosse de l'ambassadrice, ils l'insultèrent, blessèrent ses domestiques et tuèrent un page, qui se trouvait à la portière.

Le lendemain, le duc de Créqui quittait Rome sans accepter aucune excuse.

Le pape, Alexandre VII, qui n'aimait pas la France et se plaisait à mortifier cette pétulante

nation, voulut d'abord tenir tête à Louis XIV; il arma des troupes et passa des revues sur le Monte-Mario, où Grégoire II avait arrêté le roi des Lombards Luitprand. Mais ces soldats indisciplinés étaient un danger pour Rome; et, convaincu par l'ambassadeur de Venise, Basadona, de la nécessité d'une réparation, le Saint-Père se décida à signer un traité à Pise, dans lequel il fut convenu qu'un légat, le cardinal Chigi, serait envoyé à Versailles, que dom Augustin et sa femme iraient au-devant de l'ambassadeur et de l'ambassadrice jusqu'à Civita-Vecchia, que le Barigal perdrait son emploi, enfin qu'une pyramide serait élevée devant le palais Farnèse avec une inscription des plus humiliantes pour les Corses, déclarés incapables de servir dans les États ecclésiastiques.

Cet événement avait fait grand bruit alors et avait ajouté encore à l'orgueil de Louis XIV; mais près d'un siècle avait passé là-dessus, le souvenir en était effacé et la pyramide démolie.

La marquise, elle, était trop pénétrée du respect dû à la Majesté royale et à son illustre Maison pour oublier pareil attentat. Bien qu'il ne fût pas né alors, Buonaparte, à ses yeux, en était solidaire, et elle blâmait la légèreté de son petit-fils à cet égard. Aussi, soucieuse de s'éclairer sur le compte du jeune insulaire, elle appela d'un signe le Père Patru.

— Nous avons à causer, enfants; allez faire un tour dans le parc, ordonna-t-elle.

Raoul obéit avec empressement et offrant la main à sa cousine, la conduisit, à petits pas, à travers les allées ombreuses où se promenaient quelques groupes de visiteurs.

— Ma grand'mère a la rancune tenace, dit-il en riant; pourtant ce Buonaparte lui plairait certainement, car elle aime les originaux et ce n'est pas une figure banale.

Avec l'enthousiasme de son âge, il se lança dans un éloge de son compagnon, vantant surtout son mérite au jeu de barres et à la petite guerre, ce qui devait intéresser beaucoup une jeune fille !

Cependant elle l'écoutait avec complaisance...

Angélique de Courtenay descendait des empereurs d'Orient. Grande, mince, élancée, avec un profil grec très pur, des mouvements harmonieux, une gravité précoce, elle tenait de son père, Charles-Roger, des cheveux d'or fin et des yeux noirs admirables, mais c'était là tout son héritage. Elle vivait de la charité d'une tante, aussi avare que riche, dont les singularités réjouissaient la cour et la ville et qui songeait à racheter la basilique de Sainte-Sophie beaucoup plus qu'à assurer le sort de sa nièce. La pauvre petite eût grandi sans une caresse, dans l'isolement et l'abandon, sans les bontés de sa marraine, M^me^ de Créqui et l'amitié de son cousin Raoul.

Il avait pour elle les attentions d'un frère, mettait un frein à son exubérance, abandonnait ses jeux bruyants et demeurait parfois des heures, assis près

d'elle, à lui faire la lecture ou à lui conter ses faits et gestes, plus soucieux de son approbation ou de son blâme que de ceux de sa grand'mère.

Séparés depuis un mois, il essayait de la faire pénétrer dans ce monde nouveau du collège, dont il lui dépeignait les classes, le préau, les habitudes, les mœurs, les professeurs, les élèves, s'étendant longuement sur celui qui déjà avait captivé son imagination, son cœur, et dont il eût voulu être l'ami.

— Mais, ce n'est pas facile ! il est aussi fier que pauvre et la moindre obligation lui pèse horriblement. J'ai eu le malheur de lui rendre un léger service et j'ai cru qu'il ne daignerait jamais me le pardonner.

— C'est donc une nature ingrate ?

— Non, mais très ombrageuse... un vrai sauvage !... Si jamais il devient courtisan !

— Pourquoi vous attacher ainsi à lui ? cela paraît déplaire à votre grand'mère.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Lescure et Fronsac sont autrement aimables et je ne m'en soucie pas. Tandis que Buonaparte !

— Quel âge a-t-il ?

— Le mien ; mais il est plus petit... bien que souvent il semble plus grand. Oh ! je voudrais vous le montrer.

— Ce serait difficile.

— Pardon, je suis un sot !...

Des cris aigus l'interrompirent.

Dans le feu de l'action, sans doute, un projectile, contenant un caillou, avait atteint Lescure à l'arcade sourcilière, lui faisant une profonde entaille. Le sang avait jailli, effrayant tout ce petit monde et l'on conduisait le blessé à l'infirmerie, tandis que Buonaparte, en sa qualité de chef de camp, était mandé chez le principal.

Il exprima ses regrets de l'accident, mais en assuma toute la responsabilité, se refusant à en nommer l'auteur réel, qu'il connaissait parfaitement.

— Alors, c'est vous qui paierez pour lui, à moins qu'il ne se dénonce.

Mais c'était Ernest de Permon et, sûr de la discrétion de son camarade (la délation n'étant pas alors à la mode), il n'était pas autrement fâché de lui voir endosser, à sa place, l'habit de bure, punition fort usitée et sensible à ces jeunes amours-propres.

Aucun ne l'avait encore ressenti aussi vivement.

Pâle, l'œil fixe, Napoléon revêtit, sans un mot, cette livrée infamante; mais ses traits exprimaient un tel désespoir, que le surveillant touché, crut le réconforter en lui disant :

— Ne vous désolez pas ainsi; tous vos camarades y ont passé ou y passeront.

— Eux, ce n'est pas moi! gronda-t-il les dents serrées.

Cette orgueilleuse réponse lui aliéna les sympa-

thies. Pareille arrogance convenait-elle à ce pauvre boursier, fils d'un simple gentillâtre corse? Et pour dompter cette tendance satanique en ajoutant à l'effet moral, on lui enjoignit de traverser les jardins réservés où se promenaient quelques familles.

Frémissant de tout son être, il faillit céder à un irrésistible mouvement de révolte; mais c'était son avenir compromis, brisé peut-être, et celui des siens y était attaché.

Courbant le front, il obéit, suivit la grande allée d'un pas automatique... Par une chance inespérée, il n'avait encore rencontré personne et se flattait d'atteindre le préau, quand soudain il se trouva face à face avec Mlle de Courtenay, que Montlaur avait abandonnée un instant pour courir aux nouvelles.

Assise aux pieds d'un bon Saint-Joseph, elle regardait fixement Napoléon.

Il salua d'un geste bref.

Elle ne répondit pas.

Une flamme passa dans ce regard d'aigle dont nul ne devait soutenir l'éclat.

Elle ne baissa pas le sien.

Ce fut une souffrance, aiguë, intolérable, le fer rouge sur la plaie à vif...

Il eut la sensation d'être cloué au pilori, devant cette figure hiératique qui le considérait toujours.

L'humiliation fut trop forte pour cette imagination ardente, qui s'en exagérait la flétrissure. L'orgueil d'un homme bouillonnait sous ce front d'en-

fant. Sa vue se troubla, les arbres, Saint-Joseph, tout se confondit et, chancelant, il s'abattit lourdement sur le sol.

Quand il reprit connaissance, à l'infirmerie, Lescure, le front bandé, était penché sur lui.

— Êtes-vous mieux? mon cher camarade, interrogea-t-il affectueusement.

Il ne répondit pas, d'abord; mais il eut un mouvement de joie; on lui avait ôté l'habit de bure. « L'effet moral » ayant un peu trop dépassé la mesure, le supérieur avait ordonné de lever la punition.

— Votre dignité est sauvée, dit gaiement Montlaur, nul ne vous aura admiré sous ce gracieux accoutrement.

Mais Napoléon demeura soucieux. Il songeait à l'apparition qui l'avait si profondément troublé. Réalité ou rêve?

Trop fier pour questionner, il se renferma dans son mutisme, et Angélique était rentrée chez sa tante qu'il ignorait encore son nom.

## Cantacuzène et Courtenay.

A défaut de qualités plus sérieuses, le filleul du Prince de Ligne possédait déjà les qualités aimables

de son parrain, et le sens de l'admiration et de l'enthousiasme.

Sans deviner, dans son modeste condisciple, le génie qui devait, un jour, bouleverser le monde, il avait la vague conscience d'une personnalité au-dessus des autres et s'inclinait volontiers devant elle, malgré les préjugés du rang et de la naissance.

Son esprit paresseux, insouciant et frivole s'émerveillait de cet esprit ardent, grave, studieux; il subissait sans s'en apercevoir l'ascendant irrésistible et le charme souverain qui émanent des grands conducteurs d'hommes et suscitent tant de dévouements.

Napoléon ne le voyait même pas.

En dépit du prestige acquis rapidement auprès de ses camarades et de ses maîtres par son ardeur au jeu et à l'étude, c'était toujours un isolé et la fleur d'amitié ne s'épanouissait pas dans ce cœur viril, où l'amour de la gloire, de la patrie, de la famille tenait toute la place. Au reste, son caractère dominateur, sa nature ombrageuse, le prédisposaient peu à un sentiment, fait surtout d'abnégation, où l'âme se donne tout entière; et jamais il n'eut consenti à livrer à qui que ce fût une parcelle de son *moi*, de ses aspirations, de ses rêves.

D'ailleurs, il jugeait ses condisciples, les uns trop au-dessus de lui, par leur position sociale, les autres, trop au-dessous, par leur valeur intellectuelle ou morale, sans compter l'abîme que creusait alors la Méditerranée, entre le jeune insulaire et les repré-

sentants de la vieille France, et les mesquines jalousies qui, dans ce monde en miniature du collège, commencent déjà à percer contre ceux qui dépassent le niveau commun.

Ce bas sentiment se manifestait surtout dans le clan du jeune Permon et autres parvenus, fils de fermiers généraux ou de traitants, qui s'offusquaient de la bienveillance particulière de ces Messieurs de la haute noblesse pour le petit gentillâtre corse qui n'avait pas un sou vaillant.

Fils d'un premier commis aux Finances, dont les lettres d'annoblissement étaient encore toutes récentes, Ernest de Permon n'en affichait pas moins des prétentions ridicules et se vantait bien haut de descendre des empereurs grecs, son père ayant épousé une Cantacuzène.

M. de Marbeuf, nommé gouverneur de la Corse, l'avait emmené avec lui pour l'organisation et la perception des impôts et, reçu chez les Bonaparte, M. de Permon avait conservé avec eux des relations assez cordiales pour s'offrir comme correspondant de Napoléon et d'Élisa, pendant leur séjour en France.

Ses enfants étaient du même âge, ce qui eût dû créer un lien de plus entre eux; mais infatués de la fortune et des relations paternelles, ils le faisaient maladroitement sentir aux deux orphelins et leurs airs protecteurs, leurs propos dédaigneux leur rendaient la maison insupportable.

La jeune Laure faisait étalage de ses jouets, de ses toilettes, de ses bijoux avec une coquetterie et une perfidie de petite femme, qui arrachaient parfois des larmes de dépit à la pauvre Élisa.

Ernest, lui, jaloux de la suprématie de Napoléon à l'École, s'en vengeait par des coups d'épingles, des allusions transparentes « aux amitiés profitables », à la faveur réservée « aux nains des princes », etc.

Près de Montlaur, il employait une autre tactique : Napoléon était un révolté, un sauvage qui rongeait son frein, mais détestait la France et les Grands « bien au-dessous de la Corse ou d'un simple mathématicien ».



— Cela vous choque, Monsieur de Permon, moi pas, répondait en souriant le filleul de la Reine. J'aime que l'on aime son pays, comme sa mère, par-dessus tout, fut-ce le royaume d'Yvetot, et il y a assurément moins d'effort personnel à descendre de Louis le Gros, qu'à résoudre un théorème.

Et il lui tournait le dos.

Malheureusement, Mme de Créqui ne partageait pas sur ce point les idées libérales de son petit-fils et, bien qu'ouvrant largement la porte aux philosophes dont elle réprouvait les doctrines, elle n'eût jamais consenti à inviter le jeune Buonaparte, dont Raoul était un peu trop entiché à son avis.

Quatre années s'étaient écoulées. De l'École de Brienne Napoléon était passé à celle de Paris, avec dispense, sur cette note élogieuse de M. de Ké-

ralio à M. de Ségur, alors ministre de la guerre.

« M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, à Ajaccio. Taille quatre pieds, dix pouces, dix lignes, a fait sa quatrième; de bonne constitution; santé excellente; caractère soumis; honnête et reconnaissant; conduite très régulière; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques; il sait très passablement son Histoire et sa Géographie; il est assez faible dans les exercices d'agrément et pour le latin; ce sera un excellent marin; mérite de passer à l'École de Paris. »

Il y retrouva la plupart de ses camarades de Brienne. Raoul l'y avait suivi, par grande faveur, car ses notes étaient moins brillantes, mais il n'en était nullement jaloux et l'admirait de confiance sans songer à l'imiter. N'était-il pas colonel de naissance?

Était-ce ce privilège irritant qui éloignait de lui le jeune insulaire? Mais, en dépit de maintes tentatives, il demeurait réfractaire, sinon hostile, à toutes les avances, et Montlaur s'en affligeait sincèrement.

— Je donnerais beaucoup pour gagner son amitié, confiait-il à Angélique, mais il ne paraît pas se soucier de la mienne.

— C'est probablement un cœur froid?

— Lui! Si vous lisiez ses narrations! Le professeur Dumanon dit que c'est « du granit chauffé à blanc ».

Tous au reste, (sauf son professeur d'allemand),

lui prédisaient un honorable avenir et, si sa réserve farouche l'empêchait de briller dans les salons mondains, parfois le trait profond tombé de ses lèvres minces, le tour original donné à sa pensée, frappaient l'observateur qui demandait, intrigué :

— Quel est donc ce jeune homme?

— Un protégé de mon père, se hâtait de répondre Laure ou Ernest avec suffisance.

Lui ne s'en inquiétait guère; l'opinion de ce monde frivole et superficiel lui était fort indifférente. Malgré les apparences, le rang, l'âge, nul ne lui semblait au-dessus de lui et il dissimulait parfois un sourire de dédain devant les airs condescendants à son égard.

Élisa avait l'épiderme plus sensible et elle fatiguait son frère de ses doléances.

— J'aimerais mieux ne jamais sortir que supporter les humiliations de cette pécore, protestait-elle, révoltée des égratignures de M^lle^ de Permon.

Lui haussait les épaules, mais, compatissant aux faiblesses féminines, il se privait souvent de quelque emplette utile, pour lui donner ce superflu plus que nécessaire à certaines natures avides de paraître.

Un premier janvier, il sacrifia l'achat d'escarpins neufs à celui d'une écharpe convoitée par la coquette et se présenta chez M^me^ de Permon avec des bottes.

Ce fut un beau scandale !

Laure qui méritait déjà son surnom de « Petite Peste », lui demanda ironiquement s'il voulait faire

concurrence au « chat botté » et ce « chat botté » provoqua des éclats de rire.

Ernest lui offrit obligeamment ses pantoufles et Mme de Permon dut mettre un terme à ces plaisanteries déplacées.

— Vous êtes bien bonne, madame, mais ça ne me touche guère, déclara-t-il froidement. Je n'ai pas de souliers neufs, les vieux sont au raccommodage et j'ai préféré manquer de correction dans ma toilette que dans ma conduite en négligeant de venir vous présenter mes devoirs aujourd'hui.

Ce fut dit d'un ton ferme qui en imposa aux rieurs. Ernest balbutia une excuse. Laure se pinça les lèvres.

— Bélisaire n'eût pas mieux répondu ! s'écria une petite vieille fort peu majestueuse, malgré les grands airs qu'elle se donnait. Je vous souhaite sa carrière, monsieur, mais un meilleur maître que Justinien.

— Il a été peut-être bien calomnié, madame.

— C'est le sort de tous les princes, j'en sais quelque chose ! et je ne suis pas plus épargnée que mes ancêtres. Que pensez-vous de la chute de Byzance, monsieur ?

Sensible à cette bienveillance et peut-être aussi au plaisir secret de prendre sa revanche de l'humiliation subie, le jeune Corse se laissa emporter par son sujet et traça un tableau prestigieux de l'Empire croulant, des inepties, des faiblesses sapant le

trône de Constantin auquel les Turcs n'avaient eu qu'à donner le dernier coup d'épaule pour tout jeter bas, malgré l'héroïsme de la dernière heure.

— Bravo ! monsieur, je vous remercie au nom de mes aïeux... et je serais charmée d'en causer quelquefois avec vous... Venez donc me voir, un dimanche.

Jaloux de son indépendance, Napoléon s'excusa sur ses travaux à l'École, mais son interlocutrice ne voulut rien entendre.

— Je compte sur vous... Nous sommes faits pour nous entendre, vous comprenez les choses d'Orient... et vous avez le profil grec ! Je n'habite plus un palais mais je possède encore quelques pièces curieuses, débris de notre splendeur, que j'aurai plaisir à vous montrer. Vous demanderez M^lle de Constantinople, ancien hôtel Blanchefort, proche la Bastille.

Elle le quitta avec sa promesse et un sourire aussi gracieux que le comporte une bouche édentée.

— Mes compliments ! Vous avez fait une conquête difficile, dit la jeune Laure, qui avait écouté, narquoise; et notre noble cousine ne prodigue pas ses invitations.

— Cette demoiselle est votre parente?

— Oui, elle descend, comme nous, des empereurs d'Orient, ce pourquoi elle trouve bon d'imiter M^lle de Blois ou M^lle de Chartres. Elle est très riche, très avare et très exploitée. En flattant ses manies, on peut la mener loin, car elle tient dur comme fer

à ses prérogatives et fait déployer le labarum dans son alcôve quand elle est malade.

Sous le ton railleur perçait une envie mêlée d'une involontaire déférence.

En effet, la famille de Courtenay était une des plus illustres de l'armorial et remontait à Pierre de France, septième fils de Louis le Gros, qui en avait pris le nom et les armes en épousant l'héritière du domaine. Ses descendants avaient pris une part glorieuse aux Croisades, donné un roi à Jérusalem et trois empereurs à Constantinople.

Leur petite-fille possédait des millions dont elle faisait le plus détestable usage, se laissant duper par toutes sortes d'aigrefins, juifs, arméniens, qui lui soutiraient de fortes sommes pour le rachat des captifs ou de la basilique de Sainte-Sophie. En revanche, elle était impitoyable à sa famille, avait refusé d'assister en rien son neveu Charles-Roger, qui n'avait pas cent écus de rentes, sous prétexte que le moindre argent lui était une occasion de péché, et elle s'était résignée de fort mauvaise grâce à recueillir sa petite-nièce orpheline.

Dans ce siècle d'originaux, c'était assurément une des figures les plus originales.

— Vous ne vous ennuierez pas, conclut M^lle^ de Permon, elle est fort amusante et l'on prétend que son hôtel renferme des merveilles. Vous nous raconterez cela, car elle ne nous a jamais invités.

Il y avait dans la remarque une nuance de dépit

qui fit sourire Buonaparte; mais intrigué par cette pointe de mystère et cédant malgré lui à l'attraction si puissante de l'Orient, il dit :

— J'irai.

## Vision d'Orient.

L'ancien hôtel de Blanchefort était une vaste construction, parfaitement incommode, où l'on eût pu aisément loger un régiment et que Mlle de Courtenay habitait seule avec sa nièce et un petit nombre de serviteurs, dont la principale occupation consistait à ouvrir et fermer les fenêtres (ce qui n'était pas une sinécure) et à allumer chaque soir des centaines de bougies, seul luxe de l'excentrique princesse, qui intriguait fort le quartier.

Entre la masse sombre de la forteresse et le noir faubourg populeux, cette imposante demeure, illuminée de mille feux, sans que l'on y vît entrer personne, provoquait force commentaires. Les uns chuchotaient que l'on y faisait le sabbat, d'autres que l'on y fabriquait de la fausse monnaie; ceux-ci avaient reconnu le fameux Cagliostro dans un des rares visiteurs, ceux-là entendaient des gémissements d'âmes en peine, et, au crépuscule, les bourgeois prenaient l'autre côté de la rue et les bonnes

femmes hâtaient le pas, à moins qu'une suave mélodie, s'élevant tout à coup vers le ciel, n'eût raison de leur terreur et ne les retînt subjugués.

Alors, rudes travailleurs, bavardes commères, marmots criards, moineaux piailleurs, tout se taisait, tels les oiseaux du bocage quand s'élève la voix pure du rossignol.

— On croirait entendre sainte Cécile, murmurait le chapelain de la Bastille, interrompant son bréviaire.

Et derrière leurs étroits barreaux, les tristes prisonniers écoutaient avidement cette harmonie céleste, amollissant le cœur des geôliers eux-mêmes.

— Elle ferait pleurer des pierres ! disaient-ils parfois.

Avait-elle conscience de la douceur et du réconfort qu'elle versait ainsi dans les âmes, mais jamais à cette heure grise, si lourde à ceux qui souffrent, l'artiste inspirée ne manquait à cette consolante mission.

Un soir, deux personnages à l'allure militaire, venant en sens inverse, s'arrêtèrent en même temps devant le lourd portail.

— Après vous, monsieur, dit l'un, s'effaçant courtoisement.

— Après vous, monsieur, protesta l'autre avec un mouvement de retraite.

Une exclamation l'arrêta.

— Quoi? c'est vous, mon cher camarade?

— Monsieur de Montlaur!

— Vous connaissez donc ma cousine?

— Mlle de Constantinople est aussi votre cousine?

— Parfaitement. Ça remonte à Louis le Gros, mais n'importe.

— A ce compte-là, nous sommes tous cousins en remontant à Noé.

— Très judicieux, et pour ma part, je serais charmé du cousinage, monsieur de Buonaparte.

— Vous êtes cousin du Roi, monsieur, c'est plus flatteur, répliqua sèchement le jeune Corse.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas! Au diable la parenté; l'amitié vaut mieux et je voudrais être votre ami.

— Nous ne sommes pas ennemis, que je sache.

Raoul n'insista pas, et laissant retomber le lourd heurtoir, il passa familièrement son bras sous celui de Buonaparte, gêné.

— Laissez-moi vous servir d'introducteur, dit-il gaiement, je suis un peu de la maison.

Et faisant signe au valet de s'écarter, il passa devant, en habitué, souleva une portière de brocard et annonça d'une voix claire.

— Monsieur de Buonaparte.

Au fond de la salle nue et froide, brillamment illuminée, Mlle de Constantinople était assise sur une sorte de trône byzantin; des lions dorés, semblables à ceux dont le rugissement effrayait jadis les ambas-

sadeurs, étaient couchés à ses pieds, et au-dessus de sa tête se déployait le labarum.

— Ho ! ho ! on vous fait les honneurs du grand jeu, dit Montlaur, réprimant son envie de rire.

Mais Napoléon ne riait pas, lui.

Très pâle, il regardait non ce singulier appareil, ni la vieille princesse falote, parée comme une idole, ni les automates rouillés, ni l'étendard de Constantin, mais une figure hiératique, debout dans la pénombre, qui préludait sur sa harpe et s'interrompit à leur entrée.

Comme là-bas, dans les jardins de Brienne, il eût voulu être à cent pieds sous terre.

Il n'entendit pas un mot du compliment de la tante, il balbutia une réponse quelconque; déjà Raoul l'entraînait vers la nièce.

— Ma cousine de Courtenay vous connaît depuis longtemps, mon cher camarade.

Une rougeur brûlante couvrit le front du jeune insulaire.

— En effet, dit-il, avec effort, je crois avoir aperçu mademoiselle à Brienne.

— Je ne puis en dire autant, monsieur, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous. Raoul vous aime bien.

— C'est grand honneur pour moi.

Son ton raide trahissait une sourde rancune. Bien qu'il n'en fût pas cause, il en voulait mortellement

au jeune prince de l'affront subi une seconde fois devant ce regard limpide.

La vieille princesse n'aimait pas que l'attention se détournât de sa personne; aussi elle appela d'une voix aigre :

— Angélique.

La jeune fille tressaillit, et, dans son empressement, faillit heurter Napoléon que Raoul écarta un peu brusquement.

— Prenez garde, lui dit-il tout bas, elle est aveugle.

Aveugle ! ! !

C'était enfantin, égoïste, cruel même ! mais ce fut presque un soulagement.

Elle ne l'avait pas vu en habit de bure !

Malgré son humeur sauvage, Napoléon revint souvent à l'hôtel de Blanchefort.

M^lle^ de Constantinople l'avait pris en amitié, et ses engouements, parfois moins justifiés, étaient toujours durables. Elle lui montrait les trésors cachés en cette vieille demeure délabrée et rapportés à grands frais des quatre coins du monde, où les avait éparpillés un vent de destruction.

Il pouvait fouiller la bibliothèque, compulser le chartrier, et son goût naturel pour l'Orient s'exaltait au reflet de ce passé tragique. Au contact de Constantin, Théodose, Justinien, Alexis, il s'imprégnait d'une sorte de fatalisme grandiose et parfois confondait leur destinée avec la sienne propre, écoutant complaisamment les divagations de la vieille princesse

qui rêvait tout éveillée de restauration impériale et d'une nouvelle impératrice Irène couronnée à Sainte-Sophie.

Mais il cédait à une attraction plus puissante encore, celle de deux grands yeux éteints, si éloquents ! dont le regard était absent, non l'âme, et qui avaient profondément troublé son cœur d'enfant.

Angélique n'était pas heureuse. Sa cruelle infirmité lui rendait plus pénible encore sa triste condition d'orpheline recueillie par charité. Sa tante ne lui témoignait nulle bienveillance et malgré les bontés de M^me de Créqui, l'amitié de son petit-fils, elle eût été bien seule, sans sa harpe, confidente des illusions, des espoirs, des déceptions de cette vie enclose, condamnée à une éternelle nuit.

Napoléon devait en être le soleil.

Quelle affinité pouvait exister entre cet être de rêve et l'être d'action qu'était déjà le futur César ?

Pour elle, il était l'inconnu, la chimère, l'idéal plus nécessaire encore à ceux dont une dure réalité a trop tôt brisé les ailes. Elle le comparait à ces paladins dont le chapelain lisait les hauts faits dans les vieilles chroniques, et les Beaudoin, les Dandolo et autres « preux et sages » loués par Villehardouin, ne lui semblaient guère dépasser l'écolier chétif courbé sur ses équations.

Nul ne comprenait mieux ses aspirations, ses révoltes insoupçonnées, son ambition dévorante, et loin d'arrêter son essor, elle lui eût volontiers crié :

— Plus haut !

Pour lui, elle était peut-être plus encore.

Cette nature ombrageuse et concentrée n'en était pas moins avide de tendresse : loin de ses parents, de son pays, réfractaire à l'assimilation, à l'amitié. il souffrait, lui aussi, de son isolement, et son orgueil, qui lui faisait repousser les avances du jeune prince, s'amollit au contact de cette pauvre aveugle qui, elle, avait besoin d'être aimée, protégée, défendue.

Sans doute, Raoul était pour elle un bon camarade, un frère affectueux; Napoléon fut à la fois moins et plus, et naturellement elle se tourna vers lui comme les fleurs languissantes vers l'astre bienfaisant qui leur verse la lumière et la chaleur.

Bien que rélégué ainsi au second plan, Montlaur n'en éprouvait nulle amertume, amusé de voir le mathématicien morose oublier ses théorèmes et la jeune fille sourire en reconnaissant son pas.

D'ailleurs, malgré son scepticisme affecté et son apparence frivole, l'esprit chevaleresque d'antan refleurissait chez la noblesse d'alors. On partait en Amérique, comme jadis en Palestine, on combattait pour la Liberté, comme jadis pour la Foi, et sous le coquet habit à la française, le jabot de dentelles, le galant tricorne, Raoul « ressemblait comme un frère à ce féal Olivier qui moult aimait Roland et la belle Aude ».

Mais Aude était la sœur d'Olivier; Angélique n'était que la cousine de Raoul.

## Conseil de Famille.

— Messieurs, je vous ai réunis en conseil de famille pour aviser aux mesures à prendre contre mon petit-fils qui prétend faire un mariage extravagant.

Et la douairière courroucée désigna un siège à ses vieux amis, le prince de Ligne et le comte de Narbonne, le tuteur et le parrain du jeune prince, qui s'assirent en hochant la tête d'un air dubitatif.

— Le mariage est la plus bouffonne des choses sérieuses, opina l'un en chiquenaudant son jabot.

— Quelle mouche pique cet étourneau de vouloir déjà se mettre la corde au cou? demanda l'autre.

— Pire qu'une corde, comte, une laisse! Il aspire au rôle de caniche.

— Non?

— C'est comme je vous le dis.

Et tout d'un trait, car son indignation était grande, elle leur exposa la situation contre laquelle, à son avis, point n'était d'autre remède que la Bastille.

Le temps avait coulé; les deux camarades de Brienne allaient sortir de l'École militaire, l'un avec un régiment, l'autre avec une sous-lieutenance, mais tous deux allaient quitter Paris, à la profonde dou-

leur de l'orpheline dont ils avaient adouci la triste vie.

L'absence est le plus grand des maux.

surtout lorsqu'une cruelle cécité empêche de se raccrocher à la correspondance, cette « conversation prolongée », de mode, en ce siècle épistolier, qui ne connaissait ni télégraphe ni téléphone.

Réduite à la société d'une vieille femme acariâtre, qui lui faisait payer cher ses aumônes, Angélique allait retomber dans la nuit profonde dont l'amitié avait un instant soulevé la chape de plomb. Entre les deux jeunes gens, elle eût pu dire, comme une mère heureuse, entre ses deux fils :

— Je n'ai plus mes yeux, j'ai les leurs.

Maintenant c'était fini.

Raoul reviendrait peut-être encore quelquefois, si sa garnison n'était pas trop loin de Versailles.

Napoléon ne reviendrait sans doute jamais !

Et quelque chose se brisait en elle, à cette pensée.

Silencieuse, résignée, elle ne récriminait pas contre l'injuste destin et souriait même à la joie débordante des jeunes gens étrennant ce premier uniforme, objet de tant de désirs !

« Je me regardais dans tous les miroirs, je me demandais si j'avais bien l'air d'un officier ? Une cocarde faisait le bonheur de ma vie ! » écrit le doux Florian.

A cet égard, le plus grave est un peu cousin du joli dragon de Penthièvre.

Cependant, parfois, aux accents douloureux de la harpe, qui pleurait sous les doigts légers, Buonaparte sentait une vague mélancolie embrumer son âme éprise d'Ossian.

Lui, qui détestait la musique, écoutait ces improvisations un peu confuses, où passait un souffle de détresse poignante, avec la même émotion que les chants du barde écossais, récemment traduits par Mac-Pherson.

— Il eût été digne d'être votre frère, proclamait-il en lisant avec sa belle voix chaude quelque stance toute vibrante d'âpre poésie à la jeune aveugle émue.

Et Raoul l'appelait en riant « la fille de Fingall ».

— Avec votre longue tunique et votre voile blanc, il ne vous manque que le hennin pour évoquer les belles châtelaines du vieux temps saluant le départ du croisé... mais, vous savez, cousine, on revient de Palestine.

Elle secoua doucement sa tête blonde :

— Il ne faut pas trop demander; j'ai, grâce à vous, des souvenirs dorés pour toute une vie. C'est un trésor dont nul ne peut me dépouiller et que je porterai partout avec moi.

— Pourquoi ne pas aller demeurer avec ma grand'-mère, qui vous aime comme sa fille?

— Je ne suis pas sa fille, cousin, et ce serait désobligeant pour la parente qui m'a recueillie sans asile et sans pain.

— Elle vous le fait payer assez cher.

— S'il me paraît trop amer, j'aurai toujours un refuge dans la maison de Dieu.

— Au couvent, vous !

— Pourquoi non? c'est l'abri naturel des déshérités de la terre à qui le Père Céleste ouvre toujours ses bras.

— Couper ces cheveux-là, ce serait un meurtre ! protesta galamment le jeune prince, un tantinet voltairien, comme ceux de sa génération.

— Ne faites pas ça ! dit impérieusement Buonaparte.

Cette idée éveillait en lui une sorte de jalousie inconsciente. Dans une pieuse retraite, entourée de douces compagnes, Angélique serait moins seule avec ses souvenirs, tandis que dans ce vieil hôtel désert, tout lui parlerait d'eux... de lui... !

Le sentiment qu'il éprouvait pour elle n'avait pourtant rien que de fraternel, il le croyait du moins, et son charme très réel ne lui causait aucun trouble. Pour elle, il ne songeait pas à modifier ses manières, à la fois timides et rudes, il ne lui faisait jamais un compliment. ne lui apportait jamais une fleur, enfin ne cherchait pas à lui plaire.

Mais il eût trouvé fort mauvais qu'un autre lui plût !

Jusqu'alors, Raoul n'en avait pas davantage témoigné le moindre souci. La cécité d'Angélique, qui la lui rendait plus chère et plus sacrée, l'envelop-

pait d'une sorte de poésie immatérielle et peut-être oubliait-il que c'était une femme?

La pensée du couvent le révolta, d'abord, beaucoup moins que son compagnon.

Au fond, pouvait-elle faire mieux?

Un mariage, dans sa position, était presque impossible, eût-elle tous les trésors de Golconde, et elle risquait d'être la proie de quelque aigrefin...

— Évidemment, épouser une aveugle, ce serait fou! déclara Napoléon de son ton net.

Raoul ne répondit pas.

Il était à l'âge de toutes les folies; celle-là était trop généreuse pour ne pas le séduire.

Réparer l'injustice du sort, se substituer à la Providence, quelle plus noble tâche pour un homme sensible? (Rousseau avait mis la sensibilité à la mode!)

Arracher cette belle princesse à cette vieille fée Carabosse qui la harcelait de ses méchancetés, quel plus joli rôle pour un Prince Charmant?

Tout chaud, tout bouillant, en véritable enfant gâté qui n'hésiterait pas à demander la lune, il s'ouvrit de ses intentions à sa grand'mère qui commença par jeter les hauts cris.

Se moquait-il? Avait-il la berlue?

Certes, elle aimait et appréciait sa filleule, mais un Raoul de Créqui, prince de Montlaur, marquis de Sévigné, comte de Grignan, pouvait prétendre à une autre alliance.

La contradiction eut son effet ordinaire et enra-

cina davantage le jeune homme dans son projet.

Par la naissance, la beauté, le mérite, Mlle de Courtenay était parfaitement digne d'entrer dans sa maison et quant à sa disgrâce, c'était un titre de plus à l'amour d'un homme de cœur, jaloux de la lui faire oublier.

— Bref ! il déraisonne, comme tous les amoureux, conclut la marquise en rapportant leur orageux entretien à ses auditeurs confondus, et il m'a juré que, sur mon refus, il s'embarquerait avec Rochambeau et irait se faire tuer en Amérique.

— La mort est comme le chien de Jean de Nivelles.

Elle s'enfuit quand on l'appelle.

— Je ne m'y fierais pas ! il est capable de tout pour me faire endêver.

— Le fait est qu'il est fort opiniâtre !

— Et que c'est le dernier de sa race !

— Il en abuse.

— Sans scrupule.

— Je ne vois qu'une ressource : une lettre de cachet.

— Ça ne reussit pas toujours; voyez M. de Richelieu.

— En somme, marquise, Raoul pourrait faire pis.

— On voit tant de mésalliances et s'il songeait à s'encanailler ?

— Fi donc !

— Tandis que les Courtenay descendent comme vous de Louis le Gros.

— Vieille famille, marquise, vieille famille !

— Ils ont des fleurs de lys dans leurs armes.

— Ce serait un mariage quasi-royal.

— A ne vous rien céler, marquise, je trouve ce projet très chevaleresque et très noble.

— Il vous a gagné à sa cause, à ce que je vois !

— Pas lui, *elle ;* il m'a suffi de la voir quelquefois chez vous, marquise, pour comprendre toutes les passions qu'elle peut inspirer et si j'étais jeune et libre... qui sait !

— Le fait est que mon pupille a bon goût, approuva M. de Narbonne en faisant claquer sa langue.

— Elle a de la race, de l'allure, un beau sang et vous donnerait des petits-enfants superbes, ce qui n'est pas toujours-le cas de l'armorial.

— Comment, Monsieur le maréchal, vous donnez dans les idées nouvelles ?

Mais elle était ébranlée, et quand Raoul arriva à la rescousse, elle se laissa arracher un demi-consentement, promit de réfléchir, d'examiner, de s'enquérir des intentions de M^lle^ de Courtenay à l'égard de son neveu.

— Car enfin, si je consentais à cette alliance, disproportionnée déjà sur tant de points, il faudrait au moins que la dot fût raisonnable.

C'était là considération fort indifférente à notre

amoureux, mais il jugea inutile de discuter et attendit plein d'espoir le résultat des négociations, qui, selon le protocole d'alors, devaient se mener dans le plus grand mystère avant d'y mêler les parties intéressées.

Et chaque soir la harpe continuait de pleurer.

## Proposition matrimoniale.

Mlle de Constantinople avait une trop haute opinion de la grandeur de sa maison et un trop mince souci du bonheur de sa nièce pour témoigner la moindre joie de cette alliance inespérée. Cependant, au fond, elle n'eût pas été fâchée de se débarrasser d'une tutelle encombrante et répondit d'assez bonne grâce aux ouvertures matrimoniales, mais au premier mot de dot elle poussa les hauts cris.

Voulait-on la dépouiller, la mettre sur la paille ! Était-ce là cet amour désintéressé que l'on venait lui vanter ! Elle ne donnerait pas un centime, *pas un cen-ti-me*. Si Raoul aimait réellement Angélique, il l'épouserait *pour ses beaux yeux*, ricanait-elle.

Mme de Créqui faillit se fâcher tout net, mais les deux notaires, gens pondérés, réussirent à calmer leurs irascibles clientes et proposèrent un nouvel arrangement. Mlle de Constantinople garderait tout

son bien jusqu'à sa mort, mais assurerait sa succession à sa petite-nièce.

— De cette façon, l'avenir seul serait engagé, insinua doucement l'honnête tabellion.

M^lle de Constantinople hocha la tête d'un air dubitatif et, coupant son argumentation :

— Tout cela est fort bien, mais si je voulais me marier aussi, moi?

— Vous, mademoiselle?

— Pourquoi non?

Il la regardait, tout effaré, réprimant une forte envie de rire.

— Ce n'est qu'une supposition, mais enfin la chose mérite que l'on y regarde à deux fois, et je réserve ma réponse définitive.

Il ne put en tirer autre chose et dut se contenter d'une demi-promesse.

Elle avait besoin de réfléchir, consulter... pas la principale intéressée, qui, à son avis, n'avait pas voix au chapitre, mais quelque sage conseiller...

Mandé à l'hôtel Blanchefort, il s'y présenta à l'heure indiquée; Angélique était à l'église; il fut reçu par sa tante plus solennelle, plus majestueuse et plus ridicule encore qu'à l'ordinaire.

Ce n'était pas un barbon, ni même un de ces légistes dont le poudreux savoir supplée à la neige des ans, mais un jeune officier de bonne mine, malgré son apparence chétive, sous le sévère uniforme d'artillerie, qui parut quelque peu déçu du tête-à-tête.

— Monsieur de Buonaparte, dit-elle, en lui tendant une main ridée qu'il baisa respectueusement, j'ai une proposition à vous faire pour laquelle je réclame toute votre attention.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

— Depuis que je vous vois, je vous observe et je crois vous connaître mieux que personne. Vous êtes ambitieux.

— Est-ce un mal?

— Au contraire, si votre caractère est à la hauteur de votre ambition.

— C'est-à-dire?

— Marcher droit à son but, sans s'embarrasser de vains préjugés, de vains scrupules, l'œil fixé sur son étoile.

— Ainsi ferais-je... si j'avais une étoile.

— Elle n'est peut-être pas loin de vous, minauda-t-elle.

Il la regarda étonné.

— Je ne comprends pas.

— Je vais donc m'expliquer sans ambage. Malgré votre jeunesse relative, j'ai confiance en votre discrétion. Vous avez du mérite, de la gravité, des mœurs, vous ne ressemblez pas à cet étourneau de Montlaur, vous iriez loin si vous aviez assez de fortune pour vous pousser dans le monde.

— Hélas! je suis pauvre.

— Vous pouvez être riche demain.

— Par quel moyen?

— Par un mariage.

— Oh ! mademoiselle, quelle famille accueillerait un officier sans sou ni maille, qui n'a que la cape et l'épée ?

— Vous êtes de bonne noblesse, vous avez du sang de condottière et de conquistador, vous pourrez être un conquérant.

— Peut-être.

— J'ai passé ma vie à chercher un homme sans jamais éteindre ma lanterne, je crois l'avoir trouvé en vous. On me dit folle, extravagante, avare, parce que j'entasse des millions dans mes caves et laisse mon hôtel tomber en ruines. On ne peut me comprendre. Vous me comprenez, vous. Je veux être impératrice. Voulez-vous être empereur ?

— Moi ! s'écria Bonaparte abasourdi.

Sans s'émouvoir, elle lui exposait ses raisons. Il avait la jeunesse, l'audace, l'esprit aventureux, la décision qui convient à un chef ; elle avait le rang et la fortune qui lui permettraient de mettre en valeur ses dons naturels, d'établir les siens et d'arriver au plus haut sommet.

— Sans doute, j'ai soixante ans, à ne vous le céler point, mais l'on voit des mariages plus disproportionnés pour de moindres avantages.

Elle en parlait avec une assurance tranquille, comme si sa nef eût déjà franchi la Corne d'Or et que le labarum flottât sur Byzance reconquise.

Lui écoutait, sans sourciller, ses divagations.

Bien qu'il ne fût pas encore l'homme qui, selon Barras, faillit épouser les soixante-dix printemps de la Montansier, cette idée saugrenue ne provoquait chez lui ni l'indignation, ni le fou rire qu'elle eût provoqué chez Raoul.

Déjà il avait pour la femme un mépris tout oriental et la considérait volontiers comme un marchepied; l'intérêt de sa famille, habilement invoqué, n'était pas sans le toucher, et la pensée de tout ce qu'il pourrait faire de grand avec le puissant levier qu'on lui offrait n'était pas sans lui donner un peu de vertige.

Mais Angélique?

L'opinion du monde, de ses camarades, de Montlaur ne l'inquiétait guère, il eût bravé les railleries comme les boulets...

Mais il reculait devant le jugement de cette pauvre aveugle, qui personnifiait sa conscience.

Courtoisement, il remercia la vieille princesse de l'honneur trop grand qu'elle voulait lui faire et dont il se reconnaissait indigne...

Elle l'arrêta tout net et dit :

— Vous refusez? tant pis pour vous! Ce serait moindre folie que d'épouser une aveugle.

— Je ne veux épouser personne, déclara-t-il froissé de cette allusion maladroite.

Elle le congédia d'un geste d'impératrice en disponibilité, et il se retira, très contrarié de ce ridicule incident, sans avoir pu voir sa gente amie.

Le soir même, Mlle de Constantinople, furieuse, envoyait son consentement au notaire.

Il ne manquait plus que celui d'Angélique.

Cependant toutes les précautions prises n'avaient pu empêcher le secret de transpirer et de parvenir aux oreilles de la famille de Permon, où il provoqua une stupeur indignée.

Le prince de Montlaur épouser une aveugle !

D'abord cela impliquait un mauvais goût fort désobligeant pour toutes celles qui eussent pu aspirer à ce choix, et chacune, *in petto*, s'en jugeait autrement digne.

Puis la question d'intérêt était des plus importantes.

La fortune considérable de la vieille princesse venait d'un prince grec, Démétrius Cantacuzène, qui l'avait instituée sa légataire universelle de préférence à ses autres cousins.

Mme de Permon avait fait contre mauvaise fortune bon cœur, se flattant de regagner, pour ses enfants, l'héritage convoité, à force de bons procédés et d'égards envers la « chère cousine ». Pour Angélique, elle ne s'en inquiétait guère; vu son infirmité, on paierait sa dot dans un couvent et tout serait dit.

L'annonce du mariage projeté était donc un coup de foudre, réduisant à néant toute espérance, et le dépit fut d'autant plus grand qu'il fallait le dissimuler.

On examinait vainement tous les moyens, plus ou moins louches, d'intervenir avec efficacité, quand on annonça le lieutenant de Buonaparte qui, à la veille de partir pour Valence, faisait ses visites d'adieu.

— Par lui, nous trouverons peut-être un joint, car il est des familiers de la maison et doit être très renseigné, insinua Ernest; si tu pouvais le sonder adroitement, petite sœur.

— Tu as raison, fiez-vous à moi.

Les compliments échangés, elle s'arrangea pour attirer le jeune officier un peu à l'écart, lui montrant une sympathie, un intérêt dont il était tout étonné, vu les traits perfides dont elle le criblait d'ordinaire. Il lui en fit plaisamment la remarque.

— On connaît le prix de l'amitié lorsqu'elle vient à nous manquer, et vous laisserez derrière vous un grand vide, lieutenant, dit-elle avec une nuance de mélancolie parfaitement jouée...

— Je n'ose m'en flatter, mademoiselle.

— Pourquoi? avez-vous si peu conscience de votre mérite?

— Je l'apprécie, comme vous, à sa juste valeur... et je n'ai pas sujet de m'en enorgueillir.

— Avez-vous donc pris au sérieux quelques taquineries de pensionnaire, vexée d'être traitée en petite fille.

— Je ne crois pas avoir jamais manqué au respect que je vous dois.

— Laissez là votre respect dont je n'ai que faire!

J'aurais voulu être votre amie... vous n'avez jamais voulu le voir !

Parfois déjà, elle s'était amusé à faire la coquette avec lui pour lui rire au nez, s'il avait l'air de s'y laisser prendre; aussi se tenait-il sur la défensive. Elle s'en aperçut et, haussant les épaules avec un joli geste mutin :

— Les plus aveugles ne sont pas toujours ceux qu'on pense. A propos, êtes-vous de la noce?

— Quelle noce?

— Ne faites pas le discret, vous, le confident des deux intéressés.

— A qui faites-vous donc allusion, mademoiselle? questionna-t-il intrigué et vaguement inquiet.

— A Mlle de Courtenay et M. de Montlaur.

Il fronça le sourcil à ces deux noms ainsi accolés et dit sèchement :

— Je ne vous comprends pas.

— Soit ! mettons que je me suis trompée.

Et, sans insister davantage, elle changea de conversation, parlant de la vie de garnison, du régiment de Valence, tout en l'observant du coin de l'œil.

Distrait, préoccupé, il répondait à tort et à travers.

Il la connaissait trop pour considérer ses paroles comme des propos en l'air. Il y avait certainement là une intention perfide...

En dépit de son dédain réel et affecté pour le

pauvre boursier, elle ne lui pardonnait pas son indifférence et s'amusait à le faire souffrir...

Car il souffrait et s'efforçait vainement de faire bonne contenance sous l'œil railleur qui l'observait...

Aussi, dès qu'il put le faire, sans incorrection, il se hâta de prendre congé, et de la fenêtre, elle put le voir s'éloigner à grands pas dans la direction de la Bastille.

Alors un sourire plissa ses lèvres minces.

Le mariage n'était pas encore fait.

## Un duel

Il marchait droit devant lui, à grandes enjambées, soucieux, absorbé, heurtant les passants, sans les voir, enfilant les rues au hasard.

Angélique mariée !... et à ce Montlaur !

Il ne songeait même pas à discuter le fait...

Et pourtant quelle apparence que le nouveau colonel, comblé de tous les dons de la naissance, de la fortune, de la jeunesse, fît une telle folie.

Car c'était bien une folie ! il ne jugeait pas la chose autrement que M^lle^ de Constantinople dont il comprenait maintenant les paroles énigmatiques et la singulière proposition... qu'il avait peut-être été bien sot de refuser !

Puisque Angélique était une femme, comme toutes les femmes, sensibles à l'appât d'un nom, d'un titre, d'un tabouret à la cour, pourquoi se soucier de son jugement?

Car enfin, elle n'aimait pas Raoul, elle ne pouvait pas l'aimer!

Et lui, cet étourdi, frivole et présomptueux, était-il capable de sentir le charme subtil et doux qui amollissait son cœur farouche?

Angélique épouser Montlaur!

Il en éprouvait une colère... absurde! car au fond, que lui importait!

C'était sincèrement qu'il avait répondu à cette odieuse fée Carabosse :

— Je ne veux épouser personne.

Alors?

Non, il n'aimait pas Angélique d'amour; pourtant depuis qu'un autre en convoitait la possession, il devenait furieux, comme le chien du jardinier.

Son sang bouillonnait; il avait la tête en feu, les mains glacées; il arriva au faubourg populeux, parcouru si souvent d'un pied léger, sans que le tumulte de son âme fût encore calmé.

Avec sa nature fougueuse et concentrée à la fois, les passions devaient être chez lui plus violentes que tendres, mais le sentiment que lui avait inspiré la jeune aveugle n'avait rien de matériel.

Dans le nimbe de ses cheveux d'or et le prestige de l'Orient, cette petite-fille d'empereur lui était

apparue comme une créature idéale, dont les longs doigts fuselés tenaient le fil de sa destinée et qui planerait sur sa vie comme un bon ange.

Leurs âmes s'étaient soudées à leur insu, par une sorte de communion mystérieuse, de lien mystique, et cet être d'action avait besoin de cet être de rêve.

Superstitieux comme tous ceux de sa race, .. croyait en elle autant qu'en son étoile, et une bouffée de colère lui montait au cerveau à la pensée du profanateur qui prétendait toucher à son idole byzantine.

Parce qu'il était titré sur toutes les coutures, duc et pair, cousin du roi, héritier d'un des plus grands noms du royaume, croyait-il donc n'avoir qu'à se baisser pour cueillir ce lys virginal que lui-même osait à peine respirer ?

Qu'est-ce qu'un pauvre sous-lieutenant de fortune à côté d'un colonel de naissance qui serait maréchal, ambassadeur, ministre, plus tôt que lui capitaine.

Oh ! s'il était le maître, comme il balayerait cette valetaille dorée, sans autre mérite que ses ancêtres. Être un *descendant*, beau titre, ma foi ! Ce qui importe, c'est de monter ! plus haut ! toujours plus haut !

Ainsi ferait-il !

Non, ce coup brutal lui avait brisé les ailes ; il se sentait las, désemparé, meurtri, les jambes molles, la tête vide.

Angélique mariée !

Et à ce Montlaur ! ! !

C'était double trahison !

Sa fierté ombrageuse l'avait toujours empêché de répondre à l'amitié du jeune prince, mais, au fond, il n'y était pas absolument indifférent, et s'il avait été seulement son égal...

Il était de ceux qui se cabrent sous la main qui les caresse; les procédés les plus délicats irritaient, chez lui, une fibre secrète. Puis s'il avait conscience de sa supériorité réelle, il était forcé de reconnaître, chez le filleul de la Reine, des qualités qui lui manquaient. La vanité et les prétentions d'un Permon lui faisaient hausser les épaules, mais la simplicité, l'aisance, l'urbanité de Raoul le mettaient au supplice.

« A quoi bon l'impertinence quand on a la politesse », dit Talleyrand.

Beaucoup d'êtres frustes ont cette impression et croient deviner un persiflage sous la courtoisie des manières et du langage.

Bonaparte, avec sa sauvagerie native et sa rudesse montagnarde, était plus accessible qu'un autre à cette défiance, d'autant qu'il en goûtait la séduction.

— Ceux-là savent flatter sans bassesse, disait-il plus tard des hommes de l'ancienne Cour, en appelant à la sienne, les Ségur, les Montesquiou, les Narbonne.

Mais, fait pour dominer, il souffrait de recevoir des faveurs au lieu d'en accorder, et Raoul, qui en avait vaguement conscience, disait parfois dans un élan juvénile de son aimable nature :

— Je voudrais avoir un tort envers lui ! Peut-être me le pardonnerait-il plus facilement.

Il n'y paraissait pas à cette heure ! et sa rancune se donnait enfin libre cours contre le traître, le faux ami, qui, sournoisement, lui enlevait son bien.

Car Angélique était à lui, rien qu'à lui ! il n'admettait pas de partage, ni avec un époux, ni avec Dieu, et le mariage le révoltait plus encore que le couvent.

La jalousie, le mépris, la colère, se reflétaient sur ses traits ravagés, et le sombre éclat de sa prunelle effarouchait fillettes et marmots grouillant sur le pavé du Roi.

— Il n'a pas l'air commode, marmottait une commère.

— Peut-être un futur locataire de la Bastille.

De fait, s'il eût tenu son rival dans le maquis !...

Soudain, il s'arrêta saisi.

Raoul sortait de l'hôtel de Blanchefort et venait à lui la main tendue.

Napoléon retira la sienne.

Plus surpris qu'offensé, l'autre l'interrogea du regard, et, frappé de l'altération de ses traits, lui demanda avec intérêt.

— Seriez-vous souffrant, mon cher camarade?

— Non.

— Alors auriez-vous quelque chose contre moi?

— Oui.

— Quoi donc, je vous prie?

— Ce n'est pas le lieu de s'expliquer.

— Soit, il y a une ruelle déserte, là, tout proche.

Contournant l'hôtel seigneurial, ils se trouvèrent entre un mur bas, percé d'une porte de service, et les fossés de la Bastille.

— De quoi s'agit-il, voyons, ami? dit affectueusement le jeune prince.

— Je ne suis pas votre ami, je ne l'ai jamais été, je ne le serai jamais.

Il lui crachait sa rancune avec une âpreté féroce.

— Je le regrette.

— Moi pas. A quoi bon d'inutiles feintes? tout nous sépare, patrie, naissance, fortune et je vous hais comme vous devez me haïr.

— Non, je vous plains.

— Je ne veux pas plus de votre pitié que de vos prévenances hypocrites destinées à cacher vos perfidies.

— Voilà un mot de trop, monsieur.

— Qu'importe! Au point où nous en sommes, mieux vaut mettre masques et habits bas.

— A vos ordres, mais encore serais-je curieux de connaître le motif de cette sotte querelle, observa tranquillement Montlaur, qui en était à cent lieues, et croyait presque à un accès de fièvre chaude.

Son calme acheva d'exaspérer le furieux, et tirant son épée :

— Trêve de paroles. Si vous n'êtes pas un lâche, vous me rendrez raison à l'instant même.

— Au pied de la Bastille, c'est coquet. Si nous demandions au gouverneur de nous servir de témoin.

— Vous me feriez croire à une défaite.

— Décidément, vous avez besoin d'une leçon, monsieur de Buonaparte, j'en suis fâché pour vous.

Et, ôtant sa veste brodée, il salua son adversaire avec cette courtoisie qui ne l'abandonnait jamais et tomba aussitôt en garde.

S'il n'était pas de force en mathématiques, en revanche il était une des meilleures lames de l'École, son adversaire, au contraire, avait un jeu très inégal. Il attaquait avec toute la fougue de son caractère, l'autre se bornait à parer négligemment, ce qui ajoutait à l'exaspération de Napoléon et, se fendant à fond, il se fût embroché lui-même, si d'un vigoureux coup de fouet, Raoul n'eût lié son épée, qu'il fit sauter à trois pas.

Le jeune Corse eut un véritable rugissement de lion blessé,

Montlaur ramassa lui-même son arme, et la lui présentant avec sa bonne grâce accoutumée.

— Reprenez-là, mon camarade; elle vous servira mieux qu'à me couper la gorge, et oublions cette sotte querelle, je vous le demande sincèrement.

Mais la plaie était trop cuisante, cette magnanimité y ajoutait encore...

Pâle, les dents serrées, Bonaparte ne répondit pas et demeura immobile jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître son vainqueur découragé; alors, il serra les poings dans un accès de rage impuissante et, comme jadis à Brienne, il s'abattit lourdement sur le sol.

## Une promesse.

En quittant sa cousine, Raoul lui avait dit avec cette grâce exquise qui le rendait si séduisant :

— M^lle de Constantinople a une communication à vous faire à laquelle mon bonheur est attaché. Je vous supplie de l'écouter avec bienveillance et de songer que votre réponse fera de moi le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

Il lui avait baisé le bout des doigts et l'avait laissée vaguement troublée.

Que pouvaient signifier ces paroles très claires pour une autre?... elle n'osait deviner !...

Est-il question de mariage pour une aveugle !

Il avait fallu que sa tante elle-même vînt lui confirmer la demande, avec les commentaires aigre-doux dont elle agrémentait ses discours, vantant sa générosité testamentaire, sans laquelle évidemment rien n'eût abouti.

— Vous pouvez me remercier et vous flatter d'avoir de la chance. M. de Montlaur ne vous épouse pas pour vos beaux yeux, il vous épouse, c'est le principal... Je ne vous demande pas ce que vous en pensez... vous devez être trop heureuse !... mais il sied à notre dignité de ne pas montrer trop d'empressement et demain seulement je ferai tenir notre réponse à mon notaire qui en avisera Mme de Créqui.

Angélique demeura seule, en proie à des sentiments divers.

Elle était profondément touchée de la démarche de son cousin... un peu étonnée aussi.

On pouvait donc l'épouser, elle, que sa cruelle infirmité semblait condamner à un éternel célibat; elle pouvait donc, comme les autres femmes, avoir un foyer, un mari, des enfants.

Sans doute, on le lui faisait assez durement entendre, les avantages matériels pesaient dans la balance, mais enfin Raoul était riche, de haut lignage, il pouvait prétendre à mieux !... Comme c'était bon et tendre à lui ! Princesse de Montlaur ! elle devait être enchantée, ravie !... Et elle soupirait !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Ce ne sera rien, mademoiselle, une simple syncope, mais qui, trop prolongée, eût pu avoir de graves conséquences, avec un organisme aussi nerveux... Tenez, il ouvre les yeux.

En effet, Bonaparte promenait autour de lui

ce regard trouble de ceux qui reviennent du pays des rêves.

Un valet, sortant par la petite porte, l'avait trouvé évanoui et avait donné l'alarme. La vieille princesse étant en visite, c'était Angélique qui avait fait transporter le malade à l'hôtel et envoyé quérir le médecin de la Bastille.

Debout, au pied du divan, elle attendait, anxieuse, son arrêt, et respira profondément à ces paroles rassurantes.

En la voyant ainsi immobile, silencieuse, le sourcil du jeune Corse se fronça et il dit d'une voix sourde :

— C'est cet habit de bure qu'elle regarde. Otez-le... il me brûle... Je ne veux pas rougir devant elle.

Son humiliation enfantine se confondait avec celle de l'heure présente; il se croyait encore à Brienne, il oubliait les années écoulées, la cécité de la jeune fille.

Elle lui prit la main à tâtons, et dit très douce :

— A quoi pensez-vous? Ne reconnaissez-vous plus votre amie aveugle.

— Aveugle?...Ah! oui, aveugle... Tant mieux.

— Décidément, il n'a pas encore les idées bien nettes, observa le praticien, il lui faut du repos, du calme.

— A défaut de sa famille absente, je pourrais faire prévenir son ami, M. de Montlaur.

— Je vous le défends.

A ce nom exécré, sa mémoire s'était réveillée, sa colère aussi, et, les poings crispés, il se dressait sur son séant.

— Vous ne voulez pas voir Raoul? questionna-t-elle surprise.

— Ni lui, ni personne.

— Pourquoi?

Mais déjà il s'était ressaisi, et s'expliquait d'un ton posé.

Il allait très bien et avec une voiture il rentrerait à l'École sans plus d'embarras.

Mais le docteur s'y opposa énergiquement.

— Vous êtes encore trop faible, lieutenant; la tête vous tournerait au bout de quelques pas. Reposez-vous ici une couple d'heures. D'ici là, vous êtes mon prisonnier, ou plutôt celui de mademoiselle... J'en connais de plus à plaindre...

... Un lourd silence succéda à son départ, entre les jeunes gens.

Lui remâchait la honte de sa défaite, le double triomphe de son rival et l'amour déçu, l'orgueil blessé se peignaient sur ses traits bouleversés.

Elle n'avait pas besoin de ses yeux pour lire dans cette âme troublée par une violente commotion, dont elle cherchait vainement la cause.

Jamais elle n'eût soupçonné sa jalousie, sa colère contre Montlaur, et certes la demande de ce dernier la surprenait moins encore que ne l'eût surpris la

révélation d'un sentiment tendre, dans ce cœur viril ne battant que pour la gloire.

Sans doute, il avait éprouvé quelque grosse déception, subi quelque grave injustice, et la contrainte imposée par la discipline avait dû provoquer cette réaction soudaine.

Compatissante, elle bassinait son front brûlant, il l'écarta presque brutalement.

— Oh ! ami, c'est donc bien grave? dit-elle avec une douce autorité.

Il ne répondit pas.

— Voyons? qu'y a-t-il ? une injustice? un passe-droit?

— Une injustice, un passe-droit, oui, c'est bien cela.

— En faveur d'un de vos camarades?

— Justement.

— Que voulez-vous? seul, sans protecteur, sans fortune, le mérite ne suffit pas.

— Je m'en aperçois.

— Mais il finit toujours par s'imposer. Vous prendrez votre revanche.

— Si je le croyais; gronda-t-il, les dents serrées.

— J'en suis sûre, moi. J'ai foi en votre avenir, comme j'ai foi en Dieu.

Elle était si belle avec son front inspiré rayonnant d'enthousiasme, qu'il sentit mieux encore la douleur de la perdre et, secouant la tête :

— Moi, je n'ai plus foi en rien, ni en personne.

— Douteriez-vous de mon amitié?

— Je n'ai que faire de votre amitié quand un autre a votre amour ! Nierez-vous que vous épousiez M. de Montlaur?

Elle ne répondit pas.

S'exaltant davantage, il continuait avec une ironie amère.

— C'est bien naturel ! il sait plaire aux femmes, lui ! les flatter, les aduler, chiquenauder son jabot, pirouetter sur ses talons rouges ! Il est riche, noble, élégant, il a tout, je n'ai rien !

Elle l'écoutait silencieuse, émue.

Aimer, être aimée, rêve inconscient de toutes les créatures, d'autant plus ardent qu'il semble plus irréalisable...

L'amour ignoré, comme la lumière, lui était soudain révélé...

Napoléon l'aimait !... comme Raoul !... plus que Raoul... peut-être !...

Et elle?

— Pauvre ami ! murmura-t-elle.

Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Je ne veux pas plus de votre pitié que de la sienne ! rugit l'orgueilleux insulaire.

Et, affolé par le souvenir de son récent affront, en proie à une de ces terribles colères qui devaient faire trembler l'Europe, il allait, venait, comme un lion en cage, exhalant sa rage, son humiliation, son désespoir avec une violence sauvage.

– Il m'a fait grâce !... oui !... il aurait pu me tuer... il s'est borné à me désarmer !... et j'ai dû subir son outrageante générosité... il m'a rendu mon épée !... et je ne me la suis pas passée au travers du corps !... je suis un lâche !... et vous pouvez me mépriser... rire de moi avec lui !... Oh ! je l'écraserai !...

Oubliant toute mesure, il rugissait, frappait du pied, bousculait les meubles, et si le fameux cabaret de Léoben se fut trouvé sous sa main !...

Enfin, pâle, exténué, à bout de souffle, les jambes cassées, la tête vide, il s'abattit lourdement sur un siège.

Qu'allait-il devenir sans elle ?

Sans doute, il ne savait pas parler aux femmes, il ne lui avait jamais dit ce qu'elle était pour lui, la place qu'elle occupait dans son esprit et dans son cœur.

Et pourtant ?

Dans son isolement farouche, il n'en avait pas moins besoin de tendresse... Seule, elle lui en avait donné l'illusion. Près d'elle, il avait oublié son pays, ses montagnes, sa famille ; il s'était attaché à elle étroitement, elle lui avait tenu lieu de tout, il avait adopté ses ancêtres, cet Orient mystérieux, où elle eût dû régner et qu'il eût été capable de conquérir pour elle !

Figée dans son attitude hiératique, elle écoutait ce flux de paroles, divagations, plaintes, reproches, prières...

Certes les anciens preux n'avaient pas pour « leur Dame », amour plus profond, culte plus fervent. Dans son exil, il se flattait qu'il serait toujours tout pour elle et l'idée qu'elle fût à un autre le torturait... Il eût encore préféré le couvent !... et pourtant il eût peut-être été aussi jaloux du bon Dieu.

Non ! décidément, il était trop malheureux !

Épuisé, il se tut, et l'on n'entendit plus que sa respiration oppressée.

Alors, elle s'approcha doucement de lui, effleura son visage de ses doigts craintifs...

Il pleurait !...

Une joie extatique illumina les traits délicats de la fille des Césars. D'un geste caressant, elle cueillit une de ces larmes, la porta à ses lèvres et dit :

— Napoléon, je ne me marierai jamais.

Et la harpe se tut, ce soir-là.

## Un refus.

Il y avait cercle brillant chez Mme de Créqui pour entendre la lecture de *Numa Pompilius* dont le chevalier de Florian venait d'achever le manuscrit et dont il donnait la primeur à la vieille amie du duc de Penthièvre, son protecteur.

Ces Bucoliques étaient alors fort à la mode; la sensibilité, voire la sensiblerie, était du suprême bon ton, et le retour à la Nature, une Nature passablement factice, avec ses bergères en dentelles et ses moutons enrubannés, considéré comme le remède à tous les maux qui désolent notre pauvre humanité. Tronchin le recommandait pour le physique, Rousseau, son compatriote, pour le moral, et tous deux avaient un grand succès.

Le doux Florian aussi et ses peintures optimistes avaient une excuse; il vivait en pleine Arcadie, à cette petite cour de Sceaux, reflet de l'âge d'or, où il trouvait dans la plus vénérable des Altesses, l'image de toutes les vertus.

Une assistance aussi nombreuse que choisie se pressait donc dans les salons de l'hôtel de Feuquières où résidait la marquise; le prince de Ligne y taquinait M^me de Staël qui, à son gré, mêlait un peu trop la politique à la littérature. M. de Narbonne discutait avec M^gr d'Autun les mérites d'une religieuse, Marie Alacoque, dont le futur prince de Bénévent poursuivait la béatification avec un zèle méritoire; M. de Richelieu, jeune marié octogénaire, négligeait sa troisième épouse pour faire les yeux doux à une ravissante créole, M^me de Beauharnais, dont le mari volage papillonnait autour de toutes les femmes jolies. Sa tante, la comtesse Fanny, qui tenait un bureau d'esprit, critiquait tout bas l'auteur, avec son ami Cubières, aussi mauvaise langue et

presque aussi mauvais poète qu'elle-même, sur laquelle on faisait courir cette épigramme :

> Églé, belle et poète, a deux petits travers :
> Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Au milieu de cette joyeuse assemblée, Montlaur allait, venait, gai, pimpant, fringant.

Il était rentré la veille, tout marri de l'inqualifiable algarade de son ex-condisciple, mais, avec son aimable optimisme, il avait cherché toutes sortes de raisons pour l'excuser, sans rencontrer la vraie, et ayant appris que Buonaparte était souffrant, il en avait conclu que son premier diagnostic était juste : c'était un accès de fièvre chaude !

Aussi comptait-il aller prendre de ses nouvelles, le soir même, lui porter l'annonce de son mariage et lui demander d'être un de ses garçons d'honneur.

Quant à l'idée d'une rivalité secrète, elle ne s'était même pas présentée à son esprit. A son avis, un amoureux devait avoir d'autres manières, et il prenait fort au sérieux les théories misogynes du jeune Corse, reléguant la femme au dernier rang de ses préoccupations.

Tranquille, il attendait le consentement d'Angélique, dont il ne faisait aucun doute, et qu'il considérait comme une simple formalité.

Ce n'était pas fatuité de sa part, mais confiance juvénile; l'affection fraternelle, partagée jusque-là, lui semblant garante de l'affection conjugale, à

laquelle il eût été peu séant de demander les emportements et la fougue d'une grande passion. Il serait un mari très tendre, entourant sa femme de galanterie, de petits soins; elle, avec sa douce sérénité, serait une compagne accomplie, sans la jalousie fatigante de cette jolie créole qui suivait le vicomte de Beauharnais d'un œil énamouré et inquiet.

Cependant, malgré sa sécurité, il eût été bien aise d'avoir cette réponse, qui devait lui permettre de commencer sa cour et d'annoncer officiellement son mariage. Ce souci lui causait d'involontaires distractions et, « la nymphe Égérie » ne suffisant pas à le retenir, il s'esquiva discrètement pour aller en conférer un peu avec son ancienne berceuse de passage à Paris, qui avait toujours sa chambre à l'hôtel.

Les vieux serviteurs tenaient alors l'emploi de confidents; devant eux, on pouvait penser tout haut; la bonne Dupont, en particulier, avait pour son cher jeune prince une véritable adoration et ne pouvait admettre que ce sentiment ne fût pas partagé par tout l'univers, aussi se gaussait-elle de ses craintes chimériques. Il eût fait beau voir qu'Angélique ne le trouvât pas à son goût ! Bien sûr, elle ne pouvait l'admirer *de visu*, et c'était grand dommage, mais il suffisait de l'entendre.

— C'est saint Jean Bouche d'or ! Tout petit, quand il prenait sa voix câline, je ne savais rien lui refuser, confessait-elle justement à une belle jeune

femme qui se leva pour prendre congé en voyant entrer Montlaur.

Avec beaucoup de grâce, il insista pour qu'elle se rassît, et trouva un mot aimable pour la fillette qu'elle tenait à la main,

— Ma petite nièce, que ses parents me confient pour élever à la campagne, l'air des villes ne lui réussit pas.

— Elle ne sera pas à plaindre, si tu la gâtes autant que moi, ma bonne.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, dit-elle sérieuse.

La jeune mère embrassait la mignonne avec une ardeur contenue avant de s'en séparer ; il les laissa à leurs effusions et, en descendant, rencontra son valet de chambre, une lettre à la main... La réponse attendue, sans doute.

Il rompit le cachet avec une légère émotion à fleur de peau, et lut : « Le pire aveugle est celui qui ne sait pas voir. Pendant que le « Prince Chéri » se métamorphose en caniche, la « Belle Zélie » en rend un autre plus heureux et un gentillâtre Corse dame le pion à un cousin du Roi ».

Il froissa le papier... Vengeance de femme ! les termes ambigus, l'exemple emprunté aux « Contes de Mme d'Aulnoy », dénonçaient le procédé bien féminin, bien qu'il ne fût pas l'apanage exclusif du sexe.

Sans doute, le secret avait transpiré, Angélique

faisait déjà des envieuses qui ne reculaient pas devant la calomnie odieuse et lâche.

Qui sait? Une de ces belles mondaines, s'attendrissant à de naïves pastorales, en était peut-être l'auteur.

Fi !

Déchirant l'avis anonyme, il haussa les épaules, et rentra au salon.

Florian achevait la lecture de sa dédicace à la Reine.

> De vous, de Louis, des Français
> On croira lire ici l'histoire.

et les applaudissements, les exclamations : « Délicieux, charmant, exquis ! » mêlés au bruit des chaises, au frou-frou soyeux des jupes, témoignaient du plaisir causé par ce régal littéraire... et peut-être aussi par le soulagement d'une contrainte prolongée.

Raoul se lança dans la conversation générale; il se montra étincelant, plein d'une verve, d'un entrain légèrement factices, mais qui pouvaient tromper les plus clairvoyants et dont il se grisait lui-même.

Il riait, plaisantait, pirouettait avec cette grâce qui lui gagnait tous les cœurs et, de lui aussi, l'on pouvait dire :

— Délicieux, charmant, exquis !

Certes, l'auteur de la lettre était parmi les caillettes, caquetant autour de lui; elle devait blêmir de rage sous son rouge.

Sa grand'mère suivait d'un œil amusé ce marivaudage, quand un valet vint lui dire un mot tout bas.

Sans affectation, elle se leva, traversa les groupes en s'y arrêtant un peu, puis gagna discrètement ses appartements.

Elle en ressortit au bout d'un quart d'heure et revint à petits pas vers sa bergère d'où elle dirigeait la conversation avec ce tact et ce brio, apanage de certaines douairières, que l'âge ne peut leur enlever.

Cependant, parfois, son regard se posait sur son petit-fils avec une ombre d'inquiétude.

Peu à peu, les invités se retirèrent, le salon se vida, ils demeurèrent en tête à tête.

Alors, l'appelant d'un signe affectueux.

— Je viens de recevoir la réponse, Raoul. C'est non.

Elle l'observait avec une légère angoisse, mais il supporta le choc en galant homme, le sourire aux lèvres.

— Je le regrette, madame, et je vous rends grâce de votre complaisance pour moi, en cette affaire. Je tâcherai de le reconnaître par un choix plus à votre convenance.

Et, lui baisant la main, il se retira chez lui.

Mais alors, le masque tombé, la nature reparut sous le vernis mondain, et il s'abandonna à un véritable désespoir d'enfant gâté.

Bonaparte, Angélique, passèrent là un vilain quart d'heure; il ne trouvait pas de reproches assez forts pour leur duplicité, dont il ne doutait plus à cette heure !

Le vil soupçon, repoussé d'abord avec dédain, s'implantait maintenant dans son esprit. Bien aveugle, en effet, de ne pas avoir deviné un rival dans ce furieux qui se jetait sur son épée et qu'il eût pu embrocher en tendant le bras !

— C'est indigne ! indigne ! Moi qui l'aimais tant !

Parlait-il de lui ou d'Angélique?

Au fond, tout au fond de son être intime, peut-être souffrait-il plus dans son amitié que dans son amour, l'une ayant jeté dans son âme des racines plus profondes que l'autre, et il eût été fort capable d'un sacrifice magnanime si Napoléon lui eût montré plus de confiance.

Mais non ! c'était une âme close, réfractaire aux généreuses effusions et dont il s'était vainement flatté de tirer le verrou !

— Moi ! qui l'aimais tant, gémissait-il.

— ... Mon pauvre petit ! qu'est-ce que tu as?

La bonne Dupont, dont il avait oublié la présence, apparaissait sur le seuil, et, derrière elle, il pouvait apercevoir, au fond de la pièce voisine, le minois étonné d'une fillette de deux ou trois ans, qui jouait avec des fleurs.

— Ah ! ma bonne ! ma bonne ! je suis bien malheureux ! soupira-t-il, sans contrainte, cette fois

Compatissante et maternelle, elle berçait sa peine comme lorsqu'il était petit.

Son cher jeune prince ! comment pouvait-on le faire pleurer ! Elle en était bouleversée, révoltée ! et trouvait dans son vieux cœur dévoué les paroles câlines et apaisantes.

Il la laissait dire, sensible à cette humble sympathie de bon chien.

Par la porte ouverte, la fillette regardait, très grave, le doigt dans sa bouchette rose.

Les grandes personnes ont donc aussi de gros chagrins comme les tout petits?

Elle, on la consolait avec une poupée, un bonbon, une caresse...

Lui, elle eût bien voulu le consoler aussi?

Et obéissant à l'inspiration charmante de son petit cœur ingénu, elle choisit sa plus belle fleur, s'approcha sur la pointe du pied.

— Tiens, monsieur, ne pleure plus.

Et elle lui mit une rose dans la main.

# DEUXIÈME PARTIE

## Une soirée à la Malmaison.

Un nouveau siècle commençait. Marengo, don de joyeux avènement du Premier Consul, en avait marqué l'aurore, et la République, lavée de ses souillures dans un bain de gloire, apparaissait, rayonnante, appuyée sur le jeune vainqueur.

De Brienne aux Tuileries, la route n'avait pas été longue : Toulon, Arcole, les Pyramides en avaient marqué les étapes, et, maître de la France, arbitre du monde, le « Corse aux cheveux plats » n'avait plus qu'à étendre la main pour poser sur son front la couronne de Charlemagne.

Vendémiaire et Brumaire avaient imposé silence aux factions royalistes et jacobines, la Vendée était pacifiée, la Révolution terrassée, l'étranger vaincu ; et, fasciné, ébloui, le peuple qui avait fait tomber

la tête du débonnaire Louis XVI au cri de « Liberté », l'oubliait déjà en acclamant son élu.

Les prisons s'ouvraient, les émigrés rentraient, les affaires reprenaient, les finances se rétablissaient, le code s'élaborait, la confiance renaissait, les balances remplaçaient l'équerre sur le sceau de l'État; César, Auguste, Justinien semblaient réunis en un seul homme... mais quel homme !

L'Orient et l'Occident retentissaient de son nom; l'Arabe fataliste s'inclinait devant « Sultan Kebir », l'Italien saluait en lui un libérateur. Il avait détruit le prestige du Grand Seigneur, dicté des lois à Venise, imposé la paix à l'Autriche, et l'irréconciliable Angleterre se décidait à lui tendre la main.

A cette heure, il se reposait de ses travaux sous les ombrages de la Malmaison.

La Malmaison !

Certains noms sont évocateurs de joies ou de tristesses : Versailles rappelle surtout l'horreur des journées d'Octobre, Fontainebleau, la mélancolie des « Adieux »; Chantilly résonne comme un appel de clairon; la Malmaison comme les cloches d'un beau soir...

La Malmaison, c'est le calme après la tourmente, l'oasis après le désert, la halte reposante entre la ruée aux frontières et la course à travers le monde.

La Malmaison, ce n'est pas encore l'Empire, c'est déjà l'Empereur, mais l'Empereur jeune, amoureux, fringant, qui joue aux quatre coins avec ses

aides de camp, taquine Eugène et Hortense, s'amuse comme un sous-lieutenant, écoute l'Angélus, respire les roses...

La Malmaison, c'est le Trianon de la société nouvelle où les robes blanches commencent à se mêler aux uniformes, où l'élément féminin reprend sa place, où les grâces de l'ancien régime refleurissent sous le nouveau.

Il y a soirée musicale dans ce cadre charmant; la Grassini, que le triomphateur a ramenée de Milan, se fait entendre, et Méhul l'accompagne au clavecin.

Bonaparte la regarde plus qu'il ne l'écoute, car il n'est pas musicien et chante aussi faux que Louis XV. Joséphine, un peu jalouse, est à demi couchée sur une athénienne, et, d'un léger signe, rappelle sa fille qui s'est attardée, dans le parc, avec deux autres élèves de M^me Campan... peut-être seule, avec l'ancien évêque d'Autun, à pouvoir évoquer le salon de la Reine.

Roustan en Mameluck, Baguette, le négrillon de Joséphine, mettent une note orientale dans ce coin de vieille France.

Talleyrand, Lebrun, Cambacérès, font un whist avec Fouché, qui sourit derrière ses cartes, comme s'il lisait dans leur jeu.

Junot et Lefebvre, deux glorieux parvenus, qui peuvent à bon droit se qualifier « d'ancêtres », causent de bonne amitié, tandis que leurs femmes, « la petite Peste » et « Madame Sans-Gêne », échangent

en tapinois coups de griffes et coups de battoirs.

Madame Lætitia, entourée de ses filles, Élisa Bacciochi, Caroline Murat, Pauline Leclerc, regarde ses fils, Joseph, Lucien, Louis, Jérôme, avec leur petites cours, reflet de la grande.

Elle songe aux heures grises, aux heures lourdes, à la pauvreté, presque la misère, et, malgré sa foi aveugle dans l'aigle puissant qui les emporte dans son vol audacieux, elle a l'effroi de la chute et se demande, anxieuse :

— Tout cela durera-t-il?

Le morceau achevé, Bonaparte complimenta avec chaleur la belle cantatrice; Joséphine ajouta quelques mots gracieux.

— Après le chant du cygne, nul ne devrait plus élever la voix et pourtant Hortense a là une romance de sa composition que je voudrais te faire entendre, dit-elle à son mari avec hésitation.

— Mais pourquoi non? Tous les oiseaux ont leur charme, protesta le Premier Consul, qui n'aimait pas la musique mais aimait fort sa belle-fille.

Hortense prit sa harpe et préluda timidement. Elle n'était pas régulièrement jolie, mais elle avait beaucoup de charme. Sous ses cheveux blonds, couronnés de roses, elle était délicieuse et semblait un frais bouton à côté de la maturité radieuse de sa mère.

— Elle est gentille, il faudra bientôt la marier, dit Bonaparte paternel en fouillant les groupes d'uniformes.

Mais Joseph et Lucien avaient déjà pris femme. Berthier soupirait pour une séduisante veuve, Ney fleuretait avec une nièce de M$^{me}$ Campan, seuls Louis et Duroc étaient encore disponibles.

Il en était là de son inspection, quand il l'abandonna brusquement et toute son attention se concentra sur la musique, qu'il parut écouter avec une certaine émotion, au vif dépit de la Grassini :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Alla prier Marie
De bénir ses exploits.

Les paroles lui étaient inconnues, mais l'air mélancolique avait déjà frappé son oreille, jadis, dans un passé lointain, alors qu'il étrennait son premier uniforme et partait, non pour la Syrie, mais pour sa première garnison.

Dans une rapide vision, il revoyait le vieil hôtel délabré, les traits parcheminés de M$^{lle}$ de Constantinople, le sourire de Montlaur, et les longues mains pâles d'Angélique errant doucement sur les cordes qui vibraient et pleuraient comme elle...

De l'ombre de la Bastille démolie, comment ce refrain désuet était-il venu jusqu'à la Malmaison réveiller sous les doigts inconscients d'Hortense ce souvenir aboli?

— C'est de vous cette romance? demanda-t-il à la jeune artiste, que chacun complimentait à l'envi.

— Certainement, appuya Joséphine, fière de son succès.

— Pas tout à fait, ma chère maman; les paroles sont de M. de Laborde qui a eu la complaisance de les rimer pour moi.

— Et la musique?

— Elle ne m'appartient pas absolument non plus. C'est une réminiscence un peu confuse d'un motif entendu jadis.

— Quand cela?

— Quand j'étais en apprentissage rue Saint-Honoré...

En effet, sous la Terreur, après l'exécution de leur père et pendant que leur mère était en prison, la future reine de Hollande avait été placée chez une modiste et son frère chez un menuisier. Tous deux avaient été fort malheureux, la fillette surtout, dont l'âme sensible et tendre ressentait vivement les horreurs de cette époque tragique, qui faisait tant d'orphelins.

Seule, séparée des siens, jetée dans un milieu vulgaire où nul ne pouvait la comprendre, le roulement des charrettes, les cris de la populace, la vue des condamnés, tout cela avait produit chez elle un ébranlement nerveux des plus inquiétants et elle y aurait probablement succombé sans un dérivatif très puissant, dont elle dut la révélation à une pauvre voisine aveugle qui jouait divinement de la harpe.

— Vous la nommiez?

— Je ne me rappelle que son prénom : Mademoiselle Angélique; mais ce devait être une ci-devant, car on devinait en elle la race.

— Qu'est-elle devenue?

— Je l'ignore, et je voudrais bien la revoir, elle était si bonne pour moi.

— J'en toucherai deux mots à Fouché... Recommencez donc cette romance, elle me plaît beaucoup.

Et tandis qu'Hortense, rougissante et un peu confuse, redisait sans se faire prier la complainte du Beau Dunois, Napoléon, les yeux mi-clos, fredonnait à l'ébahissement général :

« Partant pour la Syrie. »

## Une audience du Premier Consul.

C'était l'heure des audiences du Premier Consul. Sous les lambris dorés des Tuileries, — où paradaient jadis, pages, écuyers, chambellans, dignitaires de tous rangs, — quelques rares valets permettaient au « Faubourg » de railler la mesquinerie de la maison consulaire, mais les solliciteurs, qui se pressaient en foule dans les antichambres, étaient aussi nombreux et aussi chamarrés qu'à Versailles au petit lever du Roi.

Diplomates, officiers, écrivains, artistes, grandes

dames de la veille, princesses du lendemain se regardaient en chiens de faïence, car, avec l'étiquette, déjà tacitement rétablie, la question des préséances reprenait toute son importance.

M. de Talleyrand, « qui boitait même avec grâce », selon une de ses admiratrices, causait familièrement avec M. de Narbonne, radié, grâce à lui, de la liste des émigrés, et qui avait eu ce cri du cœur en touchant le sol natal; — « Mon ami, il vaut mieux mourir sur l'échafaud, dans sa patrie, que de devoir son existence à l'étranger; on peut désormais me tuer, on ne me fera plus sortir de France. »

L'ancien évêque d'Autun et l'ancien chevalier d'honneur de « Mesdames », tantes de Louis XVI, n'avaient pas encore la cinquantaine, mais semblaient des vieillards dans cette jeune Cour où tout était nouveau, les hommes et les choses. L'un était mince, élancé, avec un visage doux, spirituel et malicieux, un œil bleu très attentif à surprendre les mouvements des autres, une bouche souriante parce que le sourire est presque toujours sans péril, une chevelure poudrée et encore tout épiscopale, malgré les efforts constants des perruquiers de monseigneur, et des mains charmantes, vraies mains de prélat, dont il était fort coquet. L'autre était fait pour plaire dans tous les temps et dans tous les lieux, il joignait à un esprit cultivé les grâces d'un chevalier français et, à la profondeur d'un philosophe, toutes les qualités aimables.

Brave, non moins habile à négocier qu'à combattre, il devait être un des héros de la Retraite de Russie et un des artisans du mariage de Napoléon et de Marie-Louise.

Murat, dans un uniforme neuf, faisait la roue en discutant une question de service avec Eugène de Beauharnais, aussi séduisant que son père à son âge, et dont l'aisance et la simplicité, dénotant l'homme de race, causaient une secrète envie au fils du cabaretier de la Bastille.

Chateaubriand, qui apportait au restaurateur de la religion les premières épreuves de son *Génie du Christianisme*, questionnait sur leurs amis de Londres, où il avait eu froid et faim, l'abbé de Montesquiou, chargé d'un message royal pour le « Maître de l'heure ».

Lebrun venait lui présenter une ode sur sa dernière victoire, Daunou un mémoire sur l'expédition d'Égypte, Talma un projet de réorganisation du Théâtre-Français, car déjà sa prodigieuse activité s'étendait à toutes les branches, et les arts, les sciences, la littérature étaient également l'objet de sa sollicitude.

Elisa et Pauline attendaient impatiemment leur tour; l'une, qui ne s'appelait encore que M$^{me}$ Bacciochi, ressemblait beaucoup à son frère; elle avait un faible pour les gens de lettres en général et M. de Fontanes en particulier; l'autre, qui devait être bientôt la princesse Borghèse, n'aimait guère que

sa jolie personne... qui le méritait bien à en juger par l'admirable statue de Canova. Toutes deux venaient soumettre à l'arbitrage de leur frère un différend des plus graves, au sujet d'un certain cachemire, objet de leur convoitises, et sur lequel Joséphine avait jeté son dévolu, ce qui provoquait une véritable révolution de famille.

Fouché allait de groupe en groupe, cauteleux et cynique, glissant tout bas, ici un avis, là une menace et, par la reconnaissance ou la crainte, forçant les mains à se tendre, les lèvres à sourire.

Le farouche proconsul, qui avait fait régner, à Lyon, la *salutaire Terreur*, brûlé les livres saints sur la place des Terreaux et changé les Brotteaux en un vaste cimetière, n'avait échappé qu'à force d'astuce à « *l'échafaud réparateur* » de la réaction thermidorienne. « C'était un homme souffreteux, malingre, usé avant l'âge, peu soigneux de sa personne, la face exsangue, les yeux ourlés de sang », mais d'une grande puissance de travail. Arrivé le premier à son bureau, il tenait ses employés en haleine, et son hôtel de la Police générale était une sorte de gigantesque machine pneumatique où venaient aboutir toutes les délations.

« Alors tout le monde espionnait tout le monde, six êtres en France, six seulement, échappaient à cette surveillance : Fouché, sa femme et leurs quatre enfants. »

Car l'ancien oratorien était marié, très bon époux

et père tendre, comme la plupart des terroristes, monstres sanguinaires dans la vie publique, doux et sensibles dans le privé.

Quelques figures timides se dissimulaient derrière les autres, essayant d'échapper à son œil inquisiteur; c'étaient d'anciens jacobins, des royalistes prêts à brûler ce qu'ils avaient adoré pour obtenir soit une préfecture, soit un siège au Sénat, soit la radiation d'un nom sur la liste des émigrés, soit la restitution de leurs biens confisqués.

Un beau vieillard, habit civil, mais tournure militaire, venait d'entrer au bras d'un jeune homme en uniforme de simple dragon.

Le futur duc d'Otrante ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'avança avec empressement :

— Pourrais-je vous être bon à quelque chose, monsieur le Maréchal? demanda-t-il, obséquieux.

Le vétéran le toisa étonné.

— M. Fouché, murmura son jeune compagnon.

Il eut un haut-le-corps significatif et, tournant le dos à l'ancien conventionnel :

— Merci, monsieur, répondit-il sèchement, je ne viens pas en solliciteur.

Au même instant, l'huissier appela :

— Monsieur de Ségur.

C'était, en effet, l'ancien ministre de la guerre, qui avait signé l'admission de Bonaparte à l'École militaire, sur le rapport élogieux de M. de Kéralio.

Son petit-fils, avide de gloire, quel que fût le dra-

peau, s'était récemment enrôlé sous celui de la République, qui était toujours celui de la France. Le Premier Consul en avait été flatté, — car il rêvait déjà de ramener à lui tous les grands noms de l'ancienne Cour, pour ajouter à l'éclat de la nouvelle, et désireux de l'en récompenser en la personne de son grand-père, qui achevait sa longue carrière dans une honorable pauvreté, d'un trait de plume, il avait rétabli sa pension.

Une visite de remerciement s'imposait, et le vétéran de l'ancienne France était devant le jeune héros de la nouvelle.

Bonaparte ne dépassait guère la trentaine, mais son profil de médaille, sa physionomie grave et sévère le faisaient paraître plus âgé. Il avait les cheveux longs et plats, — une bouche fine et spirituelle qu'égayait parfois un délicieux sourire, — un regard profond d'un éclat et d'une puissance extraordinaires; — enfin ce quelque chose de fatidique, d'irrésistible, qui subjuge et qui dompte.

Il était vêtu d'un frac militaire vert, sans aucun autre ornement que deux grosses épaulettes d'or; il portait un gilet de piqué blanc, un pantalon vert et des bottes à retroussis jaune.

Assis devant son bureau, il jouait avec une tabatière, mais il se leva pour accueillir le maréchal, et les deux hommes s'examinèrent avec curiosité

L'un, chargé d'ans et couvert de blessures, avait derrière lui une longue et glorieuse carrière : il avait

fait les campagnes de Bohême, d'Italie, de Flandre, s'était distingué à Raucoux, à Lawfeld, à Closter-camp, et avait été le chef suprême de l'armée, où il ne voulait que des gentilshommes.

L'autre, en moins de dix ans, avait moissonné plus de lauriers que l'octogénaire; le canon de Vendémiaire l'avait annoncé à la France, le canon de Lodi, à l'Europe, le canon des Pyramides, au Monde, et, des riantes plaines de la Lombardie aux sables brûlants du désert, il avait entraîné ses troupes victorieuses, y puisant, en pleine roture, des colonels, des généraux, des maréchaux, des princes, des rois !

Hier, c'était un pauvre petit lieutenant en second au régiment de La Fère, traînant son sabre de garnison, regrettant son pays, cherchant sa voie, composant un *Essai sur les révolutions de la Corse*, un *Mémoire* à l'Académie de Lyon, des romans : *Le Masque prophète, Le Comte d'Essex*, assistant écœuré à ce « 1er août » qui balaie les Tuileries où il régnera un jour, et écrivant le soir à son frère : « Si Louis XVI était monté à cheval, la victoire lui fût restée. »

Hier, c'est le commandant d'artillerie, dont seul Dugommier ne méconnaît pas les avis, au siège de Toulon; le général « trop jeune » que l'imbécile Aubry met en disponibilité, qui est réduit à emprunter un écu à Talma, à mendier une culotte chez Mme Tallien, et dont on trace ainsi le portrait :

« C'était bien l'être le plus maigre, le plus singu-

lier, le plus minable... La redingote qu'il portait était tellement râpée... que j'eus peine d'abord à croire que cet homme fût général. On le disait très pauvre et très fier, comme un Écossais... Il refusait d'aller être général dans la Vendée et de quitter l'artillerie. « C'est mon arme », répétait-il souvent, ce qui nous faisait beaucoup rire... Il n'avait nullement l'air militaire, sabreur, bravache, grossier... Il parlait beaucoup et s'animait en parlant; mais il y avait des jours aussi où il ne sortait pas d'un morne silence. Il y a des moments où il prend l'existence en horreur. « Puisque rien n'est plaisir pour moi, pourquoi supporterais-je la vie? » Tantôt il rêve d'aller à Constantinople réorganiser l'artillerie du Sultan! tantôt il aspire à une honnête médiocrité :
« Un cabriolet avec un logement à portée de mes amis et je serai le plus heureux des hommes ».

« Comme dans le sommeil de la fièvre, il se retourne s'agite, se plaint...

« Il se réveille roi! »

Septembre, qui a vu l'avènement de la République, voit aussi poindre son successeur : en 1795, il mitrailles les sections sur les marches de Saint-Roch; moins de dix ans après, il forcera les portes de Notre-Dame, où le Saint-Père viendra, de Rome, le sacrer.

A cette heure, il n'est encore que consul, mais son manteau de gloire vaut déjà le manteau impérial.

Le peuple, ébloui par ses victoires au dehors, ne lui garde pas rancune de la répression énergique au dedans, et les royalistes, eux-mêmes, lui pardonnent Vendémiaire, où il les a étrillés, en faveur de Brumaire, où il a fait sauter les représentants par la fenêtre.

« En France, tout gouvernement qui faiblit se couvre de ridicule; du moment où l'on cesse de le craindre, on cesse de l'estimer... Le peuple adore la force comme une divinité ». Et Bonaparte symbolise la force !

M. de Ségur voulut le remercier; il l'interrompit avec beaucoup de grâce.

— Monsieur le Maréchal, toutes les gloires de la France doivent lui être chères au même titre et votre nom, qui est un des plus glorieux de nos fastes militaires, m'inspire une reconnaissance particulière. Je ne saurais oublier votre bienveillance, qui a facilité mes débuts dans la carrière des armes, et je veillerai sur celle de votre petit-fils.

Il reconduisit lui-même le vétéran, surpris et charmé, jusqu'au grand escalier d'honneur : La Garde consulaire prit les armes, « et l'on crut voir l'armée de Valmy et des Pyramides saluer l'armée de Fontenoy ».

Tout ému, le maréchal allait remonter en voiture quand il croisa une chaise à porteurs au fond de laquelle on apercevait une figure ridée, vaguement inquiète.

— Mme de Créqui ! *Tu quoque,* s'écria-t-il en la menaçant du doigt.

— Eh ! oui, mon cher maréchal, moi aussi ! En quels temps vivons-nous, Seigneur !

— Est-ce aussi la reconnaissance qui vous amène chez le Premier Consul, marquise ?

— Je n'en suis encore qu'à l'intérêt. M. de Talleyrand a sollicité la restitution de mes bois, échappés à la bande noire, et un officier d'ordonnance est venu m'apporter une lettre d'audience. Je vais donc affronter l'ogre.

— Un ogre fort aimable, vous savez !

— Je ne l'aimerai pas plus pour cela.

— Hé ! Hé ! je n'en jurerais pas ! Il s'est comporté fort honnêtement avec moi, me rappelant lui-même le pauvre élève de Brienne. C'est méritoire, au point où il en est !

— Ah ! Brienne ! Brienne ! Qui m'eût dit que je survivrais à mon petit-fils !... Vous êtes un heureux grand-père, monsieur le Maréchal !

— Oui, et pourtant, ce n'est pas l'uniforme que j'eusse souhaité pour Philippe. Enfin !

Et il s'éloigna avec un soupir.

La porte du cabinet de Bonaparte s'était refermée sur ses sœurs et une scène violente venait d'éclater à l'intérieur.

— Joséphine a outrepassé ses droits, en achetant un châle que j'avais choisi.

— Non, c'était à moi qu'il appartenait.

— Je l'avais vu la première.

— Moi, je suis l'aînée.

— Ce marchand est un fourbe qui cherchait une surenchère.

— Joséphine doit me le rendre.

— Non, à moi !

Impuissant à rétablir le calme, le vainqueur de l'Europe ne savait laquelle entendre.

Joséphine était aussi intransigeante que ses belles-sœurs et, pour avoir la paix, il dut promettre, à l'une un collier de perles; à l'autre, un bracelet de diamants dont elles daignèrent à peine se montrer satisfaites; puis, excédé, il les mit à la porte et, consultant sa liste :

— Mme de Créqui? Ça me reposera, dit-il.

La vénérable douairière s'était fait apporter en chaise jusqu'au dernier salon, elle en sortit à l'appel de son nom, et, à pas menus, s'avança vers le successeur du Roi-Soleil, qui avait ébloui son enfance.

Elle portait une longue jupe et un grand casaquin de taffetas carmélite, avec le coqueluchon et la mantille de dentelles.

Elle fit une révérence digne du Grand Rêgne.

Attendri par cette apparition d'un autre âge, le jeune conquérant s'empressa de la conduire à un fauteuil.

— Asseyez-vous, madame la marquise, lui dit-il avec beaucoup de respect, — j'ai désiré vous voir,

car je n'avais jamais eu cet honneur. Vous avez cent ans?

— Oui, général.

— Vous n'avez pas émigré?

— J'étais trop vieille.

— Votre petit-fils est mort à l'armée de Condé?

— Hélas!

— Je le regrette pour vous et pour lui... nous étions entrés le même jour à Brienne... mais j'étais un piètre camarade pour le prince de Montlaur.

Elle ne releva pas l'ironie et dit simplement :

— Il m'avait quelquefois parlé de vous.

— Alors, vous restez seule?

— Toute seule.

— N'aviez-vous pas une parente?... une filleule?... Mlle de Courtenay? Qu'est-elle devenue?

— Je l'ignore, général.

En effet, avec une inconséquence bien maternelle, la douairière, mal résignée au mariage de son petit-fils, n'en avait pas moins été froissée du refus de la jeune aveugle, qui eût dû être trop honorée d'une pareille alliance, et une rupture complète entre les deux familles en avait été la suite.

— A-t-elle émigré?

— Je ne sais.

— N'avait-elle pas une belle fortune du chef de sa tante.

— Non, général. A la suite de certains incidents, qui ne sauraient vous intéresser, c'est la famille de

Permon qui a hérité de Mlle de Constantinople.

— Vraiment ! Mme Junot ne s'en est pas vantée.

La « petite peste » avait épousé le gouverneur de Paris, qui devait être un jour duc d'Abrantès.

— Alors, votre filleule aveugle et pauvre a dû être fort à plaindre pendant la Révolution.

— Peut-être a-t-elle péri aussi, murmura la marquise avec émotion.

— Pour cela, non ! affirma nettement le Premier Consul.

Elle le regarda étonnée.

— Je vous la souhaiterais pour compagne... vous seriez plus heureuse ensemble... vous pourriez parler du passé... Avez-vous beaucoup souffert des lois révolutionnaires ?

— Assez, général ; c'est pourquoi je sollicite la restitution de quelques biens.

— Accordé, madame la marquise, accordé !

Elle se leva pour prendre congé.

— Voulez-vous me permettre de vous baiser la main ? dit-il, très doux.

Elle se hâtait d'ôter sa mitaine de soie.

— Laissez votre gant, ma bonne mère, laissez votre gant !

Et il appuya ses lèvres sur ces pauvres doigts ridés qu'avait baisés Louis XIV.

## Une future impératrice.

— ... Bref ! il faut la retrouver ; Hortense le désire, et moi aussi.

— Bien général... les renseignements sont un peu vagues...

— Pour un aussi habile ministre !

— Je tâcherai de faire honneur à votre bonne opinion, général, et si M^lle^ de Courtenay est vivante.

— Elle est vivante.

— Puis-je vous demander les raisons de cette conviction, général ?

— Ce sont des raisons que vous ne sauriez comprendre, Monsieur Fouché.

Comment expliquer à ce policier louche, dont il se servait en le méprisant, la nature du lien mystique qui l'unissait à Angélique et qui, il en était bien sûr, n'aurait pu être rompu par la mort, sans qu'il en ressentît le contre-coup.

Fouché sentit qu'il ne fallait pas insister et s'inclina avec un sourire énigmatique.

— Soit, général. Maintenant, pourrais-je vous entretenir de choses plus graves.

— Quoi, encore ?

— La sécurité du premier magistrat de la République.

— Encore une conspiration.

— Ce n'est pas la première, en effet.

— Dame ! c'est votre épouvantail pour vous rendre indispensable.

— Je n'ai pourtant pas inventé la bombe de Chevalier qui a failli faire sauter la Salpêtrière, ni le poignard d'Aréna et de Ceraschi. Tant que vous n'aurez pas fait déporter cette monnaie de terroristes vous aurez tout à redouter.

— Que faisiez-vous donc, pendant la Terreur, monsieur Fouché ?

— Eh ! général, je terrorisais comme les autres.

— Et vous voudriez continuer ? moi pas. On a démoli, il faut rebâtir.

— Pourvu qu'on vous en laisse le temps.

Bonaparte eut un geste d'impatience, puis résigné.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

Mais il écoutait distraitement, et voyant qu'il ne pouvait réussir à fixer son attention, Fouché, dépité, referma son portefeuille et prit congé sans avoir terminé son rapport.

— A quoi diable peut-il penser ? marmottait-il en humant une prise pour s'éclaircir les idées.

Demeuré seul, Napoléon rêva un instant puis, frappant sur un timbre :

— Je ne recevrai plus personne.

— Pas même moi ?

Et, passant devant l'huissier impassible, Joséphine, entrée sans bruit, par une petite porte com-

muniquant avec ses appartements, vint s'appuyer au fauteuil de son époux.

Joséphine Tascher de la Pagerie était une de ces délicieuses créoles dont le charme ensorceleur, la grâce languissante, le joli caquetage ont tant de séduction. A la fois très femmes et très enfants, elles ont le parfum capiteux et troublant des fleurs de leur pays, les couleurs brillantes, la puérilité gracile de l'oiseau-mouche; ce ne sont pas des êtres de rêve, mais des êtres de luxe et, comme leurs frères ailés des îles, on ne saurait se les figurer autrement que dans une cage dorée.

Joséphine donnait au plus haut point cette impression et ç'avait été une des causes de la passion du jeune général, qui trouvait en elle des raffinements et des délicatesses contrastant avec le milieu révolutionnaire et la rudesse des camps.

Joséphine était née à La Martinique, le 23 juin 1763; sa famille était originaire de l'Orléanais, comme celle du marquis de Beauharnais, gouverneur de l'île, qui devait être son beau-père. Les commencements de sa vie furent heureux et paisibles; elle reçut une éducation patriarcale et religieuse, étudiant peu, rêvant beaucoup. Elle aimait à regarder le ciel, à écouter le bruit des vagues, dans ces nuits radieuses des Antilles où la lune brille comme un soleil, — à chanter les airs du pays en s'accompagnant sur la guitare — à voir, le dimanche, les bamboulas des nègres exécutant leurs danses

pittoresques, au son du tam-tam, à la lueur des torches; tout cela plaisait à son imagination naïve... et, qui sait, elle aurait peut-être été plus heureuse si elle était toujours restée aux *Trois-Ilets*, qu'elle regrettera plus d'une fois sous les voûtes dorées des Tuileries.

Mais sa tante, M^me^ de Renaudin, l'appelait en France en vue d'un mariage avec le jeune Alexandre de Beauharnais.

Elle y arriva, avec son père, en 1779, l'année même où Napoléon faisait son entrée à Brienne...

Selon une tradition locale, à la veille de son départ, une vieille négresse, qui passait pour devineresse, lui aurait dit :

« Vous vous marierez bientôt, vous ne serez pas heureuse, vous deviendrez veuve et alors vous serez reine de France ! »

La première partie de la prédiction était accomplie, la seconde semblait en passe de s'accomplir.

Alexandre de Beauharnais, qui s'était marié à dix-neuf ans, n'avait pas été un mari modèle, et la mésintelligence s'était glissée bientôt dans le jeune ménage, malgré la présence de deux petits enfants. Le vicomte, homme du monde, s'il en fut jamais, avec une certaine pédanterie de grand seigneur, eût souhaité chez sa jeune épouse moins de jalousie et plus de culture intellectuelle et artistique : « Si ma femme avait de l'amitié pour moi, elle ferait des

efforts pour acquérir les qualités que j'aime et qui sont capables de me fixer », écrivait-il.

Bref, la scission devint complète, une séparation fut prononcée et Joséphine eut la garde de ses enfants. Cependant, quelques années plus tard, un rapprochement eut lieu et les débuts de la Révolution furent aussi un âge d'or pour le jeune ménage.

Hélas ! il ne dura guère; après s'être lancé dans le mouvement avec l'ardeur irréfléchie et généreuse d'une partie de la noblesse d'alors, le général de Beauharnais fut décapité sous la Terreur, et sa veuve eût subi le même sort sans le 9 Thermidor.

Sa liaison avec M^me^ Tallien, dans la prison des Carmes, avait été le commencement de sa haute fortune.

Sous le Directoire, son influence avait été considérable et lorsque, après Vendémiaire, elle avait connu Bonaparte, à qui Eugène avait été réclamer l'épée paternelle, l'un des Directeurs, Barras, avait signé à leur mariage et mis dans la corbeille le commandement en chef de l'armée d'Italie.

D'abord un peu troublée par cet esprit fougueux, dont le brûlant génie n'était encore à ses yeux que de la singularité, Joséphine n'avait pas répondu tout à fait aux élans passionnés dont ses lettres étaient pleines et plus d'une fois, il s'était désespéré de sa froideur.

En conquérant le monde, il avait conquis sa

femme, mais, comme en amour il est rare d'être absolument au diapason, le thermomètre avait descendu chez lui, tandis qu'il montait chez elle. Cependant, c'était encore un bon ménage, et l'intimité conjugale n'avait pas été atteinte par le nouveau protocole.

Bien qu'elle approchât de la quarantaine, M^me^ Bonaparte était toujours charmante et si la tendresse du mari avait fait place à une affection plus calme, il n'en appréciait pas moins les gracieuses qualités de son aimable compagne dont on avait dit à bon droit :

« Elle gagne les cœurs comme lui les batailles. »

— ... Je ne te dérange pas, demanda-t-elle avec ce léger zézaiement qui mettait une caresse dans son accent.

— Non, seulement, je suis fatigué, agacé ; Fouché est un imbécile.

— Pas possible.

— Elisa et Pauline des harpies.

— Oh ! ça !

— Et toi une coquette qui m'attire des scènes ridicules.

— Moi !

— Avec ce maudit cachemire... qui est hideux par-dessus le marché.

— Je ne trouve pas.

— Et que tu auras soin de ne jamais porter devant moi.

— Oh ! toi, tu n'aimes que le blanc.

— C'est vrai.

— Une tunique de Vestale te suffirait.

— C'est harmonieux et pas cher.

— Moi, j'aime les parures brillantes et coûteuses qui rehaussent le prestige de la femme.

— Tu n'en as pas besoin.

— La robe de lin et les ailes conviennent aux blonds séraphins. Moi, je suis brune.

Elle quêtait un compliment qui ne vint pas.

— Décidément, tu n'es pas aimable, aujourd'hui.

— Pardonne-moi, je songeais.

— A quelque jolie femme. Qui avais-tu encore sur ta liste d'audience?

— M$^{me}$ de Créqui.

— La marquise ! elle vit toujours?

— Oui, tu l'as connue?

— Un peu. C'était une très grande dame.

— Elle l'est encore.

— Enfant, elle eut l'honneur de faire la révérence au Roi-Soleil.

— Oui, elle aura vu trois siècles : celui de Louis XIV, de Voltaire...

— Et le tien.

— Flatteuse !

— Tu as été bon pour elle, au moins?

— Aristocrate ! Tu n'as de faiblesse que pour ceux de l'ancien régime.

— Avoue qu'ils sont plus aimables.

— Ils ont l'échine plus souple, voilà tout.

— Non, ils savent plier le genou sans bassesse, ils vous font honneur en vous rendant honneur, ils savent ce qu'ils doivent à un souverain, mais sans oublier ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et tu sais la fière réponse d'un courtisan contre lequel le Roi s'était emporté jusqu'à lever la canne : « A la tête, sire, je suis gentilhomme ! »

— La platitude est de tous les régimes, va.

— La platitude n'est pas la déférence, l'une s'adresse à l'homme, l'autre au rang ou à la fonction.

— Oui, la hiérarchie est peut-être la sauvegarde de la dignité; l'étiquette même a du bon... j'y aviserai.

— Tu feras bien car, à mon cercle, c'est piteux.

— Tu regrettes les révérences de la comtesse d'Egmont.

— Hélas ! C'est un art perdu que ne ressuscitera pas Madame Sans-Gêne.

— N'en dis pas de mal. Je donnerais dix Mme Junot pour une Mme Lefebvre.

— Moi aussi. Tu l'as bien nommée : petite Peste ! Elle ne sait quoi inventer pour me mortifier. Elle prétend que tu as voulu épouser sa mère après son veuvage parce que c'était une Cantacuzène. Ce n'est pas vrai, dis?

— Chère folle ! pourquoi pas elle-même, que je ne peux pas souffrir.

— Hum ! elle insinue qu'à la Malmaison tu lui as fait des visites.

— Tant que tu n'auras pas à craindre d'autre rivale... Je ne l'aimais guère, mais après ce que je viens d'apprendre...

— Quoi donc?

— Elle a capté l'héritage d'une vieille folle au détriment d'une parente aveugle.

— Qui t'a conté cela?

— Mme de Créqui.

— Pauvre marquise! Son petit-fils est mort.

— Oui.

— C'est fâcheux, c'était un charmant cavalier, je l'ai vu quelquefois chez sa grand'mère.

Bonaparte ne répondit pas, et, le voyant ainsi préoccupé, Joséphine se rappela un rendez-vous avec sa marchande de modes et disparut comme elle était venue.

Mme de Créqui, Raoul, Angélique, tous ces fantômes du passé, évoqués depuis quelques jours, flottaient autour de Napoléon, sans qu'il songeât à les écarter...

Jamais il n'avait revu, ni cherché à revoir celle dont il avait été brusquement séparé; pourtant, ni la gracieuse Mlle du Colombier, ni la piquante Désirée Clary, ni la séduisante Joséphine elle-même, n'avaient pu effacer de sa mémoire cette figure hiératique, qui la première, avait fait battre son cœur d'enfant.

A cette heure, sous l'influence des souvenirs réveillés inconsciemment par Hortense, M. de Ségur, la

douairière, Joséphine, elle se précisait davantage; il la revoyait près de sa harpe qui vibrait et pleurait comme elle, ou à ses côtés, essuyant ses premières larmes, perles rares de ce cœur viril que seule elle avait eu le pouvoir de faire jaillir.

« Napoléon, je ne me marierai jamais. »

Sans une hésitation, un regret, un soupir, elle lui avait d'un mot immolé toutes ses chances de bonheur : une chère amitié, une tendre protectrice, une fortune et un rang enviés.

Pour panser son humiliation, relever son courage défaillant, sa fierté abattue, elle n'avait que son amour, elle le lui avait donné tout entier, sans souci du lendemain, et, pauvre, orpheline, aveugle, sans famille, sans amis, sans soutien, la petite-fille des Césars était peut-être réduite à mendier son pain !

## La fin d'une aïeule.

La cour des Messageries présentait, en raccourci, un tableau de la société d'alors et les personnages, descendant de la lourde patache, rappelaient ceux de Chaucer dans ses *Contes de Canterbury :* Prêtre plein d'onction auquel ne manquait plus que la robe encore proscrite, militaire à l'allure crâne, malgré

son bras absent, marchand affairé, financier important, fournisseur enrichi, gentilhomme appauvri, émigré craintif, grande dame d'hier ou de demain, paysans, servantes, valets... entassés, selon leur condition et leur bourse, dans le coupé, la rotonde ou l'intérieur correspondant aux trois classes de nos chemins de fer; il y en avait même une quatrième ou banquette, située derrière le cocher, où se casaient les moins fortunés en compagnie des chiens, volailles et paquets.

Un jeune homme de bonne mine, en habit gris fort propre, qui occupait une de ces dernières places, en dégringola lestement, tandis qu'un voyageur à peu près du même âge sautait du coupé et qu'une fillette de seize à dix-sept ans, l'air ingénu d'une novice dont on cherchait vainement la cornette, apparaissait la dernière à la portière de l'intérieur.

Timide, effarouchée, elle promenait un œil inquiet sur tous ces gens qui s'abordaient, riaient, se congratulaient, s'embrassaient... Nul ne semblait l'attendre et, son petit paquet à la main, elle serrait les lèvres pour ne pas pleurer avec cette jolie moue des tout petits...

Elle était adorable ainsi et le voyageur du coupé, un amateur sans doute, s'approcha pour lui offrir ses services; mais il le fit en termes tels, qu'une rougeur brûlante colora son front et ses joues. Elle recula précipitamment, avec un mouvement d'effroi, et eût glissé sous les pieds des chevaux sans

l'intervention du voyageur de l'impériale qui, prompt comme l'éclair, la retint par le bras.

— Pardon, monsieur, que voulez-vous à ma sœur? questionna-t-il froidement.

L'autre recula, balbutia et s'esquiva sans demander son reste.

Alors, avec un rire plein de franchise, l'étranger dit gaiement :

— Excusez-moi d'avoir usurpé un titre qui ne m'appartient pas, mademoiselle, c'était le meilleur moyen de vous délivrer de ce fâcheux. Maintenant, je suis bien votre serviteur.

Il allait s'éloigner sans plus, mais, devant son expression de détresse, il s'arrêta, indécis, et demanda avec courtoisie :

— Pourrais-je vous être bon à quelque chose, mademoiselle?

Elle n'osait répondre *oui*, mais son regard parlait pour elle.

— Vous pensiez être attendue, peut-être?

— Oui, monsieur.

— Vous ne connaissez pas Paris.

— Non, monsieur, j'arrive du Maine pour entrer en condition.

Il considérait avec étonnement ses traits délicats, ses mains blanches.

— Vous n'avez donc pas de famille?

— Je viens de perdre ma dernière parente.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Et chez qui vous rendez-vous?

— Chez une dame très vieille et très bonne, où ma tante fut jadis femme de charge et qui veut bien me recevoir à sa considération... Elle devait m'envoyer quérir; je ne vois personne et je ne sais comment trouver sa demeure.

— Je pourrais peut-être vous l'indiquer, j'ai habité Paris, jadis.

— C'est l'hôtel de Feuquières, faubourg Saint-Germain.

— Vous allez chez Mme de Créqui?

— Oui, monsieur; vous la connaissez?

— Je... j'ai été au service de son petit-fils.

— Alors, vous avez peut-être souvenance de ma tante Dupont.

— Ma bonne Dupont! Si je m'en souviens!... Qu'est-elle devenue?

— Elle est morte, je vous l'ai dit.

— Oui, c'est vrai, pardon... et son mari?

— Mon oncle a été guillotiné quand j'étais toute petite, mon père et ma mère aussi.

— C'est l'histoire de bien des familles à cette triste époque. Enfin! je suis content que vous alliez chez la marquise... la ci-devant marquise... nous ferons route ensemble, si vous le voulez bien?

Et, sans attendre sa réponse, il lui enleva prestement son paquet.

— Prenez mon bras, mademoiselle Dupont.

— Merci, monsieur?...

— Dulac, Adrien Dulac,

— Dulac et Dupont ! c'est drôle !

Ils rient avec cette insouciante gaieté de la jeunesse qui refleurit sur les tombes et, bras dessus, bras dessous, ils s'en vont dans un rayon de soleil.

A travers les rues populeuses du Paris nouveau, ils vont, babillant sans défiance, comme de vieux amis.

Elle s'appelait Angèle et demeurait seule au monde. Sa tante, très pieuse, eût souhaité pour elle la vie religieuse; mais les couvents étaient encore fermés et, se sentant mourir, elle avait fait appel à son ancienne maîtresse, avec la belle confiance des serviteurs d'autrefois qui faisaient partie de « la famille », et pouvaient compter sur elle, comme elle pouvait compter sur eux... La réponse ne s'était pas fait attendre. Et elle s'était endormie paisible.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, l'orpheline avait pris le coche, très troublée et un peu curieuse à l'idée de ce grand Paris et de cette grande dame, dont elle avait tant entendu parler, mais qui étaient deux inconnus pour elle.

Confidences pour confidences. A son tour le jeune homme racontait son histoire.

Valet de chambre du feu marquis, dont il avait été le frère de lait, il l'avait suivi à l'armée de Condé et avait fait campagne avec lui, jusqu'à sa mort tragique.

— Il a été fusillé, n'est-ce pas? dit la fillette émue.

— Oui.

— Quelle cruauté !

— Il n'y avait pas de quartier pour les émigrés pris les armes à la main.

— Je sais, ma tante m'avait expliqué. Vous avez assisté à l'exécution ?

— Hélas ! non. J'étais blessé, inconscient, impuissant... sans cela !...

— Vous l'aimiez beaucoup.

— Oui.

— Je comprends ça ; ma tante l'a pleuré comme son enfant... et moi aussi.

— Vous, mademoiselle ! Vous le connaissiez donc ?

— Je l'avais vu, toute petite, mais je ne m'en souviens pas. Seulement, ma tante m'en parlait si souvent, qu'il n'était pas un inconnu pour moi. Elle avait été sa berceuse et se croyait un peu sa grand'mère. Elle me vantait sa bonne mine, sa bravoure, son affabilité, sa bienveillance pour les humbles.

— C'est un devoir pour les grands.

— Ils ne le font pas toujours, paraît-il. Lui, ma tante le jugeait parfait... moi aussi.

— Il avait bien ses petits défauts.

— Oh !

— Il était gourmand et raffolait des confitures de votre tante.

— Bien vrai ! elle craignait toujours qu'il lui dise cela pour lui faire plaisir.

— Non pas, non pas !... ç'a été un de ses regrets à

l'armée de Condé... où elles auraient été doublement les bienvenues.

— Vous en manquiez?

— Et de pain aussi. Mais nous n'étions pas les plus à plaindre! Les grandes dames de Coblentz en voyaient bien d'autres.

— M$^{me}$ de Créqui n'a pas émigré.

— A son âge, ça lui aurait été trop pénible.

— Comment a-t-elle pu résister à la mort de son petit-fils?

— Je me le demande.

— L'avez-vous revue depuis?

— Non, mademoiselle, j'étais prisonnier de guerre, je viens seulement d'être relâché et j'arrive après dix ans d'absence.

— Quelle émotion pour elle!

— Pour moi aussi, murmura-t-il.

... La douairière habitait depuis cinquante ans le même hôtel; ses armoiries, un créquier surmonté d'une couronne fermée, avaient été grattées par le vandalisme révolutionnaire, mais le haut portail, encadré de deux lanternes, avait encore fort grand air.

La porte était ouverte, la cour vide, une petite lumière falote brillait à l'une des fenêtres.

— Mon Dieu! serait-elle morte! s'écria l'ex-valet de chambre d'une voix altérée.

— Pas encore, monsieur, dit le portier, sortant de

sa loge; mais elle est bien mal : on doit l'administrer à cette heure.

En revenant des Tuileries, elle avait pris froid, et, la vieillesse aidant, elle s'était couchée pour ne plus se relever. Dans le désarroi, on avait oublié ses ordres touchant la jeune voyageuse attérée de ce nouveau coup.

— Mais votre chambre vous attend, mademoiselle, et si vous voulez vous reposer.

— Je voudrais d'abord saluer Mme la Marquise.

Adrien eût souhaité lui épargner ce spectacle, mais devant son insistance, il s'inclina et la précéda en habitué, à travers les vastes appartements, quittés depuis tant d'années et où nul ne le reconnaissait, le personnel vieilli ayant été peu à peu renouvelé.

Ils arrivèrent à la chambre de la mourante.

Toute menue, toute frêle, presque diaphane, elle disparaissait au fond de l'alcôve où la lueur tremblotante des cierges éclairait sa face vénérable. Les yeux mi-clos, les mains jointes, elle avait une expression de calme, de sérénité. Pendant sa longue carrière, elle avait vu la mort si souvent faucher autour d'elle que c'était une vieille connaissance. Elle l'accueillait comme une amie de son âge « bien conservée, belle, auguste, calme, les bras ouverts pour nous recevoir », et elle lui faisait bonne figure.

A son chevet se tenaient prêtre et médecin : l'un achevait les saintes onctions, l'autre tâtait le pouls

si faible qu'il fallait deviner les pulsations. Au pied du lit, les domestiques agenouillés priaient et pleuraient.

— Elle ne reconnaît plus personne, dit l'abbé.

— C'est la fin, ajouta le docteur.

Soudain, comme si elle eût entendu, elle ouvrit les yeux tout grands, les fixa sur les deux jeunes gens, debout, sur le seuil, et de la même voix nette et claire, dont elle donnait ses ordres, elle dit :

— Offrez-moi la main, Raoul, pour entrer en Paradis.

Et souriant à cette consolante vision, elle s'endormit dans la paix des élus.

## Un élève de Fouché.

— Enfin ! il m'a lavé tête comme à ses généraux, et je n'ai pas leur souplesse ! J'ai répliqué par quelques allusions piquantes au temps où il était notre obligé...

— C'était bien adroit !

— Non, mais j'enrage quand je vois ce petit gentillâtre râpé, qui eût usé tes vieux habits, prendre des airs de souverain avec nous !

— Moi aussi, mais je ne le montre pas.

— Oh ! toi, tu rendrais des points à Fouché.

— C'est pour cela que le patron m'estime.

Ernest de Permon était alors un assez joli garçon, fort suffisant mais point sot, qui avait eu l'adresse de traverser la Révolution sans trop y laisser de ses plumes et d'attacher sa fortune à celle du futur duc d'Otrante, alors que rien ne faisait prévoir son élévation. Il l'avait suivi à l'ambassade de Milan, et s'était fait le cavalier servant de sa femme, dont la laideur disgracieuse scandalisait les Italiens,

« Ce peuple épris de la beauté. »

(l'un d'eux la traita de *brutta*), — mais ne décourageait pas l'ex-oratorien aussi épris qu'au premier jour. Il sut gré à son secrétaire de ses attentions, de ses complaisances et ce fut l'origine d'une faveur que rien n'avait pu entamer.

Souple, insinuant, sans scrupules, sa bassesse se parait de dehors séduisants qui trompaient parfois les naïfs et, très répandu dans les salons parisiens qui commençaient à se reformer, il tenait au noble faubourg par ses attaches aristocratiques et aux Tuileries par son beau-frère, alors gouverneur de Paris, ce qui lui permettait d'avoir une oreille partout.

La future duchesse d'Abrantès, qui a laissé des Mémoires plus amusants que véridiques, était à la fois très ambitieuse et très frivole. L'élévation du compagnon dédaigné de sa jeunesse lui semblait injure personnelle et elle en ressentait un violent

dépit, trahi souvent par des coups d'épingles qui lui valaient plus d'un coup de boutoir, le Maître du Monde étant loin de la galanterie de Saadi :

« Il ne faut pas battre une femme, même avec une fleur. »

Il l'avait cependant mariée à un de ses meilleurs officiers, qui ne l'avait pas quitté depuis Toulon. Pour attacher à leur batterie les artilleurs décimés par les obus, Bonaparte avait ordonné à un jeune sergent d'écrire en grosses lettres sur un écriteau : *Batterie des hommes sans peur.* Un boulet, tombant près de lui, couvrit son papier de terre.

— Bon ! je n'aurai pas besoin de sécher mon encre ! dit Junot.

Ce mot fut l'origine de sa fortune qui devait s'élever avec celle de son maître jusqu'à la vice-royauté de Portugal. En attendant, il était déjà gouverneur de Paris. Mais ce n'était pas assez pour la vaniteuse Laure.

Elle eût voulu primer Joséphine, Hortense, Élisa, la mère, les sœurs du Premier Consul, comme elle eût pu le faire peut-être si, moins aveugle qu'une pauvre aveugle, elle eût deviné l'éclatant destin réservé au pauvre boursier de jadis.

Cela elle ne lui pardonnait pas, bien qu'elle eût dû s'en prendre à elle-même, et son ingratitude pour ses bontés réelles irritaient parfois Bonaparte, dont la patience était la moindre vertu.

Aussi, à la suite de son entretien avec M$^{me}$ de Créqui, ne l'avait-il pas ménagée et elle en était encore tout exaspérée et meurtrie

— C'est un butor ! un vrai butor ! et si je pouvais m'en venger sur son Angélique !...

— Il faudrait d'abord la retrouver... et c'est moi que Fouché en a chargé au débotté.

— Oh ! alors !

— Tu conçois, ma chère sœur, que je ne marcherai pas contre nos intérêts et que j'aurai soin de faire disparaître la susdite aveugle, d'une manière ou d'une autre.

— C'est indispensable... à moins que...

Elle eut un mauvais sourire.

— Qu'est-ce que tu machines encore?

— Je pense... oh ! une simple supposition, malheureusement !... Si on pouvait retrouver la suave Angélique mariée, mère de famille ! Quelle chute pour son ancien adorateur, qui la voit toujours avec ses ailes.

— Une aveugle, c'est peu probable.

— En temps de révolutions, tout se voit ; elle était jolie, noble, et devant l'échafaud de plus fières ont capitulé et épousé de grossiers soldats.

— Dame ! quand on voit une Cantacuzène, femme de l'ex-sergent Junot !

Elle ne releva pas la raillerie et murmura les dents serrées :

— Oh ! ce Bonaparte, qui m'a dédaignée, je vou-

drais que l'on ramasse son idole byzantine dans le ruisseau !

Il sourit, amusé par cette explosion de haine.

— Bon petit cœur !... N'importe, c'est une idée à creuser... pas dans ce sens peut-être...

— Comment cela ?

— Oui, étant données ses attaches royalistes, on pourrait la compromettre dans quelque complot. Fouché en a toujours un qui mijote ! et il paraît même que j'ai probablement voyagé avec un agent des princes, qui m'a glissé entre les doigts et sa sœur aussi.

Elle haussa les épaules au récit de son aventure :

— Tâche donc de t'occuper de choses plus sérieuses et rappelle-toi bien ceci : il ne faut pas que le Premier Consul revoie Mlle de Courtenay, car elle avait un grand empire sur lui et son imbécile de cousin... C'est malheureux qu'il soit mort.

— Qui donc ?

— Le prince de Montlaur. On le jetterait dans les jambes de Bonaparte.

— Comme tu as jeté jadis Bonaparte dans les siennes. Oh ! tu étais déjà une fameuse diplomate !

— Fais en sorte de n'être pas plus maladroit.

L'inquiétude du frère et de la sœur était d'autant plus justifiée, qu'ils n'avaient pas la conscience bien nette.

A la suite de la rupture du projet matrimonial auquel elle avait daigné prêter les mains, Mlle de

Constantinople avait éprouvé une indignation d'autant plus violente que, d'après certaines insinuations de Laure, Bonaparte ne devait pas y être étranger.

Quoi ! ce prestolet, ce petit officier de fortune qu'elle avait voulu élever jusqu'à elle se permettait d'avoir d'autres visées dans sa propre maison. Il jetait son dévolu sur la nièce, manière adroite d'avoir les millions sans la tante. Oh ! mais elle ne serait pas sa dupe !

Elle commença par lui fermer sa porte ; puis, après une scène terrible, elle envoya la pauvre Angélique au couvent des Dames de la Congrégation ; enfin, elle déchira son testament.

C'était là le point essentiel aux yeux de la famille de Permon, qui n'épargna rien pour la circonvenir et l'amener à tester en sa faveur : elle put se flatter d'y avoir réussi.

Mais, la vieille princesse avait au suprême degré la peur de la mort et de tout ce qui s'y rattachait ; il avait fallu une circonstance extraordinaire pour triompher de ses répugnances et, tout en encourageant les espérances de ses héritiers, elle ne se hâtait pas de prendre de nouvelles dispositions, si bien qu'elle trépassa un beau jour subitement, intestat, à leur profonde déconvenue.

Heureusement, on était en pleine Terreur et Ernest était au mieux avec Fouquier-Tinville, qui enrichit aussitôt d'un nouveau nom la liste dés sus-

pects. Ce sont là de menus services que l'on ne peut se refuser entre amis.

Seulement quand on se présenta pour arrêter M^lle^ de Courtenay, au couvent de la rue Neuve-Saint-Étienne, on ne trouva plus que la cage : tous les oiseaux avaient été expulsés la semaine précédente.

Qu'était devenue Angélique?

On décida qu'elle avait dû émigrer, ce qui avait le même effet, quant à ses biens, que la guillotine, et on obtint du tribunal un arrêt dans ce sens, qui mettait en possession de l'héritage « le citoyen et la citoyenne Permon qui avaient fait leurs preuves de civisme ».

C'était la justice de cette époque mais, depuis que Bonaparte était au pouvoir, elle prenait d'autres allures et les spoliations découvertes étaient sévèrement punies.

Aussi le frère et la sœur étaient-ils loin d'être rassurés.

Ernest mit ses meilleurs limiers en campagne et ne dédaigna pas lui-même de suivre les offices des différentes églises, qui se rouvraient peu à peu. C'était là que l'on devait avoir le plus de chance de rencontrer une personne de l'âge et de la condition de M^lle^ de Courtenay, et une aveugle est facile à remarquer.

Cependant plus d'un mois s'était écoulé dans des recherches vaines : Angélique était-elle morte? avait-elle quitté Paris? la France?

Peu importait au fond; si on ne la retrouvait pas c'était comme si elle n'existait pas et l'on n'avait rien à redouter, que quelques bourrasques du Premier Consul.

Un jour, à la sortie de Saint-Roch, il remarqua une femme encore jeune, dont la démarche hésitante le frappa; elle donnait le bras à une fillette, qui semblait la guider...

Dégringolant prestement l'escalier, il se plaça au bas des degrés pour les dévisager à son aise.

L'aînée avait un coqueluchon qui ne permettait pas de distinguer ses traits, mais il reconnut avec étonnement dans sa compagne la jolie voyageuse de la diligence du Maine.

— Prenez garde, ma tante, il y a encore une marche, dit-elle d'une voix musicale.

Et elles passèrent.

Permon les suivit à distance jusqu'à une maison de la rue Saint-Nicaise dont il nota soigneusement le numéro.

Une nièce... un neveu aussi; Angélique, si c'était elle, aurait donc une famille?... et une famille assez compromettante?

De toutes façons, la piste était bonne; par la sœur, il retrouverait le frère, et si c'était réellement un agent des princes?...

Content de lui, il alla dîner chez sa sœur qu'il devait conduire le soir à l'Opéra.

## Deux isolées.

La pension de Mlle Canet était située rue Saint-Nicaise, au fond d'une cour, derrière une maison à plusieurs étages dont le rez-de-chaussée était occupé par un tonnelier.

C'était un pavillon retiré et assez triste, mais avec un fort beau jardin égayé par la chanson des nids, l'odeur des lilas, et les pensionnaires appréciaient fort le calme de cette retraite en plein cœur de Paris, rappelant à beaucoup l'atmosphère conventuelle des demeures bénies, dont la Révolution les avait brutalement arrachées.

La vie monastique d'alors, plus étroite, plus fermée aux bruits extérieurs et à toute activité industrielle ou commerciale, rendait plus précaire encore qu'aujourd'hui l'existence des malheureuses brebis jetées au milieu des loups dévorants.

Sans asile, sans ressources, sans appui, l'émigration ou l'échafaud révolutionnaire les ayant privées de leurs familles naturelles ou spirituelles, beaucoup, entrées tout enfants dans la pieuse maison, n'en avaient jamais franchi le seuil. Leur dot payée, elles coulaient une existence calme, sereine, exempte de soucis matériels, vouée à la contemplation, à la prière, à la charité...; elles avaient choisi la meil-

leure part et voilà qu'elle leur était ôtée ! et qu'elles étaient condamnées au rôle de Marthe sans que rien les y eût préparées.

De ces lamentables « isolées », nulle ne pouvait être plus à plaindre que sœur Angélique (on lui donnait ce titre bien qu'elle n'eût pas prononcé de vœux), qui tenait l'orgue au couvent des Dames de la Congrégation, et quand elle eut franchi en tâtonnant le seuil de la porte, au milieu des quolibets de la populace, elle murmura découragée :

— Où irai-je?

— Venez avec moi, dit une voix timide.

Et un bras robuste se glissa sous le sien.

Sophie Canet, à qui M^me^ Roland rend un hommage mérité dans ses « Mémoires », était une de ces simples créatures avides de se donner, de croire, d'admirer...

Orpheline, élevée par charité, elle était loin d'approcher des brillantes facultés de la jeune Manon Philippon, qui était toujours première, lisait Plutarque et le *Timée!*

Aussi la considérait-elle comme un prodige, et, sans prévoir ses hautes destinées, lui avait-elle voué une sorte de culte.

Quand, son éducation terminée, la fille du graveur Philippon quitta le couvent pour la maison paternelle, le pauvre satellite, privé de son astre rayonnant, perdit soudain lumière et chaleur et languit sous un ciel gris et terne jusqu'au jour où l'entrée

de M^lle de Courtenay apporta un nouvel aliment à ses forces affectives.

Plus encore que l'intelligence supérieure et la beauté provocante, la faiblesse et le malheur ont un charme souverain pour certaines âmes.

En écoutant pleurer l'orgue ou la harpe sous les doigts inspirés de la jeune artiste, Sophie pleurait elle-même tout bas, demeurait en extase, ses bons yeux de chien fidèle levés tendrement vers celle qui ne la voyait pas et ignorait la fleur de dévouement éclose à ses pieds.

Sophie ne devait jamais dépasser le rang de sœur converse; le service d'Angélique rentrait dans ses attributions; il lui procurait une foule de petites joies insoupçonnées. Elle l'aidait à s'habiller, la coiffait, disposait les menus objets bien à leur place pour tromper sa cécité, soignait les oiseaux de sa volière, renouvelait les bouquets de ses vases et c'était toujours pour elle les plus belles roses du jardin, dont elle avait soin d'enlever les épines.

Elle eût toujours gardé ce rôle effacé, sans la tourmente bouleversant leur paisible existence et dispersant le troupeau effaré.

Alors, devant la détresse de la petite-fille des Césars, elle avait surmonté sa timidité et trouvé le courage de parler, la suppliant de se fier à elle, de se laisser aimer, protéger, défendre; et elle s'était faite sa servante, son soutien, son guide, son chien, son bâton.

Avec une énergie, une ingéniosité, un courage décuplés par la conscience du danger et doublés d'un robuste bon sens, elle l'avait sauvée de l'échafaud, de la prison, de la faim.

On avait traversé bien des tribulations, bien des misères, Angélique avait toujours eu du feu, du pain, sa harpe et plus d'une fois, sans qu'elle pût s'en douter, son humble compagne avait dîné par cœur en l'écoutant... Et elle se trouvait trop heureuse ! En amitié, comme en amour, donner n'est-il pas encore plus doux que recevoir !

Enfin, le calme renaissant, elle avait eu l'idée d'ouvrir ce modeste refuge pour d'autres oiseaux battus par la tempête qui, peu à peu, étaient venus s'y abriter.

C'était son nom roturier qui s'étalait sur la porte; mais M^{lle} de Courtenay n'en tenait pas moins la première place et certes « une princesse née dans la pourpre », selon la formule byzantine, n'était pas traitée avec plus d'égards dans le palais de son père.

Au physique, Sophie avait une carrure massive, de grandes mains, de grands pieds, un visage grêlé, des cheveux récalcitrants, de grosses lèvres charnues et de petits yeux en vrille; mais un regard tendre et un bon sourire, qui donnaient un charme à sa laideur.

Elle formait un contraste frappant avec sa délicate et poétique compagne, aussi reine qu'elle était peuple; mais celle-ci ne l'en appréciait pas moins à

sa valeur, et ne maudissait plus la Révolution qui, dans ses épreuves, lui avait donné cette perle rare et précieuse entre toutes, même sous l'écaille la plus grossière : une amie.

Cette année-là avait mis le sceau à leur étroite union.

Sophie, qui, pour augmenter le bien-être de la maison, prétendait suffire à tout avec l'aide d'une seule servante, s'était si bien surmenée qu'un hiver, une bronchite mal soignée la força de s'aliter et que, pendant un long mois, elle fut gravement malade.

Ce fut au tour d'Angélique de se prodiguer et, malgré sa cécité, elle ne voulut laisser personne la suppléer près de la bonne créature qui lui avait voué sa vie.

Cette dernière s'en défendait vainement, aussi révoltée que touchée de la voir s'abaisser aux basses et répugnantes besognes; elle en souffrait plus que de son mal, tout en ressentant aussi une joie très douce ! et en regardant sa chère garde-malade aller et venir, préparer une potion ou un sinapisme, avec cette adresse qui remplace le sens absent, elle avait souvent les larmes aux yeux et s'accusait mentalement d'égoïsme.

En effet, jusqu'alors, autant par jalousie que par économie, elle n'avait voulu personne dans leur chère intimité, sans songer à la maladie, à la mort qui pouvait la frapper brusquement et laisser la pauvre aveugle dans la solitude et l'embarras.

Ç'avait été pour elle une préoccupation et un remords pendant ses longues heures d'insomnie, et, une fois rétablie, avec la décision qui la caractérisait, elle se mit en quête d'une compagne capable de la remplacer auprès de Mlle de Courtenay, le cas échéant.

Celle-ci, qui comprenait la grandeur du sacrifice, avait vainement protesté. Sophie n'en avait pas tenu compte et, peu après, elle lui présentait, sur la recommandation du curé de Saint-Roch, confesseur de Mme de Créqui, la petite-nièce des époux Dupont qui passait ainsi, sans s'en douter, du service de la marraine à celui de la filleule.

La première semaine fut plutôt pénible.

Ses excellentes références, sa grâce timide, son ton modeste n'avaient pu triompher, chez la sévère gouvernante, d'une involontaire défiance, d'une sourde rancune... (Il faut être un saint pour voir d'un très bon œil son coadjuteur !)

De son côté, Angélique, craignant de l'affliger, demeurait dans une certaine réserve vis-à-vis de la pauvrette, dont le cœur aimant souffrait un peu de cette froideur

Depuis sa petite enfance, elle avait grandi dans une atmosphère de tristesse, sous la tutelle affectueuse mais timorée du vieux ménage. Sa santé délicate, qui avait forcé ses parents à s'en séparer, était sujet de préoccupation constante et de sollicitude exagérée qui entravait son développement. Puis,

l'orage politique avait éclaté, assombrissant encore l'horizon. Un jour, on l'avait vêtue de noir en lui disant que des méchants avaient fait mourir son père et sa mère, et il n'en avait plus été question, ce sujet étant trop pénible !

Bientôt, à son tour, le pauvre Dupont était passé sous le fatal couperet et sa veuve épouvantée s'était terrée dans son coin, avec l'orpheline, fermant sa porte à tous les bruits extérieurs.

Elle avait grandi dans l'ignorance presque absolue du drame qui bouleversait alors le vieux monde, et des acteurs surgissant l'un après l'autre de la coulisse, pour parader un moment sur les tréteaux sanglants, et disparaître ensuite dans l'obscurité ou la mort. La Fayette, Mirabeau, Robespierre, Danton, Marat, Charlotte Corday, Mme Roland, Mme Tallien, lui étaient aussi inconnus que le général Bonaparte lui-même.

En revanche, elle était ferrée sur l'armorial, familière avec la cour de Versailles et au courant des plus petits faits concernant l'illustre maison de Créqui, dont la généalogie n'avait pas de secret pour elle.

Le valet de chambre du feu marquis s'en amusait pendant les quelques jours passés ensemble à l'hôtel de Feuquières.

— Vous en auriez remontré à la marquise elle-même.

— Dame ! ma tante ne me parlait pas d'autre chose.

— Ça devait bien vous ennuyer !

— Oh ! non.

Pour elle, c'était une sorte de « Légende dorée », lui inspirant une religieuse ferveur et c'était un lien aussi entre ces deux jeunes gens, également attachés à cette famille éteinte.

Elle interrogeait Adrien sur son maître, sur l'émigration ; elle tremblait et riait tour à tour aux récits tragi-comiques, narrés avec esprit ; — à l'héroïsme de cette poignée de Français irréductibles, manquant de pain, jamais de cœur, luttant contre la misère, se battant « pour l'honneur » ! — à l'héroïsme non moins grand de ces nobles dames, métamorphosées en servantes, en blanchisseuses, narguant le malheur, raillant la détresse, — tous gardant à Coblentz, comme sur les champs de bataille, la fleur de bon ton et la bravoure « à la française ».

Émerveillée, Angèle ouvrait de grands yeux à ces tableaux colorés, tranchant sur la grisaille de son horizon provincial.

Maintenant, elle retombait dans son atonie.

Elle s'y résignait, très douce, n'ayant jamais été gâtée. La bonne Dupont, si indulgente à son jeune maître, l'était beaucoup moins pour sa petite-nièce ; elle l'avait élevée sévèrement. A son lit de mort, elle lui en avait donné la raison.

Ses parents défunts avaient trempé dans la Révolution ; avant de monter eux-mêmes sur l'échafaud,

ils avaient causé la mort d'illustres victimes et ce ne serait pas trop de toute une vie d'expiation pour racheter leur crime.

— A défaut du couvent, Mme de Créqui, notre bonne maîtresse, qui sait votre nom et vous en instruira en temps et lieu, veut bien vous recevoir dans sa maison; ayez soin de l'en remercier par un dévouement sans bornes et quelles que soient les épreuves qui vous attendent, acceptez-les avec soumission et reconnaissance comme un châtiment nécessaire et mérité.

L'orpheline s'était inclinée, sans révolte, sous ce jugement rigoureux; elle vénérait sa tante; elle chérissait ses parents inconnus, et si sa tendresse filiale survécut à cette affreuse révélation, elle n'en souffrit pas moins un cruel déchirement.

Mais c'était une petite âme vaillante sous une frêle enveloppe; elle accepta bravement la lourde tâche qui lui incombait, et se promit de payer pour les siens, sans marchander.

La mort de la marquise n'affaiblit pas sa résolution, et c'était avec une joie secrète qu'elle remplissait ce rôle d'Antigone, bien que ce ne fût qu'une « doublure ».

Le soir, rentrée dans sa chambre, elle tirait de sa malle une double miniature représentant un homme grisonnant :

« L'air digne et froid des députés du Tiers ».

une femme jeune et belle avec un teint clair, un sourire expressif, un regard brûlant. »

Son père; sa mère...

Elle les considérait longuement, tendrement et murmurait avec ferveur :

— Pour eux !

## Un attentat.

Une certaine animation régnait dans la rue Saint-Nicaise; les promeneurs y étaient plus nombreux qu'à l'ordinaire, les boutiquiers se tenaient sur le seuil de leurs boutiques, les badauds s'entassaient le long des trottoirs, les fenêtres se garnissaient de curieux; des policiers en bourgeois flânaient dans les groupes, l'œil au guet, l'oreille tendue, mais les propos subversifs étaient rares.

Le Premier Consul semblait plus que jamais l'homme providentiel, le héros en qui s'incarnait la France nouvelle, le défenseur des libertés publiques et aussi le dompteur de l'hydre anarchique. Son nom était synonyme d'autorité, d'ordre, de sécurité, au dedans et au dehors, et chacun sentait vaguement que, malgré ses épaules étroites, c'était le véritable Atlas de la société moderne.

Cependant, les royalistes, qui longtemps s'étaient

flattés de lui voir jouer le rôle de Monck, perdaient peu à peu leurs illusions. La première lettre de Louis XVIII, remise par l'abbé de Montesquiou, était demeurée sans réponse :

« Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente et je vous en sais gré. Mieux que personne, vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs : vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire; vous serez trop nécessaire à l'État, pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mes aïeux et la mienne. »

Dans une seconde, plus explicite encore, le Prétendant insistait avec force et terminait par cet appel :

« Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Égypte ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant, vous perdez un temps précieux; nous pouvons assurer le repos de la France; je dis *nous*, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela et qu'il ne le pourrait sans moi... »

Cette fois la réponse fut insérée au *Moniteur* :

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre; je vous remercie des choses honnêtes que vous me dites. — Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France; il

vous faudrait marcher sur cinq cent mille cadavres.
— Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France, l'histoire vous en tiendra compte... »

C'était trop net pour ne pas forcer les plus aveugles à ouvrir les yeux. Ils en ressentirent une violente indignation. Avaient-ils été joués? Y avait-il entente préalable, à la veille de Brumaire? et le fameux pacte, invoqué sous le manteau, existait-il ailleurs que dans leur imagination? Points d'interrogation encore à élucider. Quoi qu'il en fût, les mécontents étaient perdus dans la foule, et parmi ceux qui attendaient le Premier Consul se rendant à l'Opéra, bien peu demeuraient réfractaires à l'enthousiasme général.

Devant la boutique du tonnelier, un garçon en tablier de cuir, appuyé à une charrette, contenant un baril recouvert d'une housse, devisait, insouciant, avec un ouvrier, les mains dans ses poches et la pipe à la bouche, qui semblait guetter l'arrivée du cortège.

— Il ne viendra pas, murmura-t-il avec une sorte de soulagement.

— Mais si, mais si ! la Grassini doit chanter et le gala est commandé.

— S'il avait reçu quelque avis?

— Il le mettrait au panier. Tous les grands hommes sont fatalistes.

— Vous le considérez donc comme un grand homme?

— Dame ! Si c'était un imbécile, chercherait-on le supprimer ?

Non loin de là, Angélique se tenait, appuyée au bras d'Angèle.

— Vous le regarderez bien, petite.

La fillette était maintenant tout à fait adoptée, même par l'ombrageuse Sophie, cédant à une influence irrésistible, dont elle avait vainement cherché à se défendre.

Ce n'était pas une jeunesse comme les autres, étourdies ou frivoles, occupées de chiffons et de bagatelles, ou dont la mine revêche, le ton maussade, les soins rechignés sont si pénibles aux pauvres infirmes obligés de recourir à elles.

Toujours empressée et souriante, attentive à prévenir les désirs sans en avoir l'air, elle ne croyait jamais en faire assez et en doublait encore le prix par sa parfaite bonne grâce.

— Quand on lui demande un service, on la prendrait pour l'obligée ! disait M^lle^ de Courtenay.

Sophie n'avait plus que des caresses pour « sa remplaçante », tel un dogue hargneux, séduit par la joliesse d'une levrette favorite, regardée d'abord d'un œil hostile.

— Angélique, Angèle; elles sont bien nommées, car ce sont deux anges du bon Dieu ! — proclamait-elle volontiers; elles n'ont pas plus de défense l'une que l'autre.

En effet, les yeux de pervenche d'Angèle gar-

daient un reflet du ciel comme les yeux éteints d'Angélique : ni les laideurs, ni les cruautés de cette terre n'en avaient terni l'éclat. Les seize ans de l'une n'avaient pas beaucoup moins d'expérience que les trente-cinq de l'autre et la même ingénuité se lisait dans leurs traits candides.

Aussi, en dépit de la différence d'âge, une grande intimité s'était vite créée entre ces deux natures affinées, également ignorantes des réalités de la vie, et, rassurées sur les sentiments de l'ombrageuse Sophie, elles s'y abandonnèrent avec délices.

La maternité, qui sommeille dans tous les cœurs de femme, s'éveillait dans celui de Mlle de Courtenay, en face de cette autre orpheline que la Providence avait placée sur son chemin. Au « Mademoiselle » trop cérémonieux, elle avait substitué : « Tante » plus affectueux, et leur donnant à toutes trois l'illusion d'une famille, et, parmi les pensionnaires comme dans le quartier, la nièce de ces demoiselles Canet n'était plus désignée autrement.

Sophie l'enveloppait de la même sollicitude grondeuse que sa chère maîtresse, craignant pour elle aussi le froid, le chaud, la fatigue, apportant double châle, préparant deux laits de poule...

Elle avait deux enfants à soigner au lieu d'une !

Dorlottée, aimée, choyée, Angèle n'eût pas regretté l'hôtel de Créqui, sans le souvenir de l'aimable compagnon qui avait été si obligeant pour elle et qu'elle n'avait pas revu, depuis l'enterrement.

Elle y pensait plus que ne le comportait leur récente connaissance. Mais son âge, sa condition sociale, les liens qui l'attachaient à la « famille », tout cela les avait rapprochés autant que les circonstances funèbres de leur rencontre...

Puis, il avait des manières douces, un langage choisi, la politesse raffinée de son maître, et maintenant elle rêvait de lui presque autant que du feu marquis.

Le milieu où elle se trouvait n'y était que trop propice et dans ce cadre désuet, cette atmosphère conventuelle, où l'on marchait à pas discrets, où l'on ne causait qu'à mi-voix, où la vie était réglée, les distractions rares, elle pouvait s'abandonner sans contrainte à toutes les chimères hantant les imaginations de seize ans.

Elle y était déjà portée par une prédisposition naturelle et l'existence peu folâtre, menée au fond d'une morne province, près d'une septuagénaire figée dans le regret du passé et l'horreur du présent. Les mêmes idées surannées flottaient sous les ombrages de la pension Canet, et les souvenirs de l'Abbaye-au-Bois de Versailles, de l'émigration, de Sainte-Pélagie ou de la Force étaient souvent évoqués, portes closes, au son grêle du clavecin ou au son mélancolique de la harpe.

La chanoinesse de Reuilly rappelait sa rencontre en prison avec M^lle^ Tallien et M^me^ de Beauharnais.

— Sans le 9 Thermidor, nous y passions toutes les

trois et, qui sait ! Bonaparte ne gouvernerait peut-être pas la France, car enfin, sa femme l'a aidé à monter où il est.

— Beau service qu'elle nous a rendu là ! grommelait la douairière d'Espivent.

— En tout cas, elle est fort obligeante et, à la Malmaison, toutes les portes me sont ouvertes.

— Vous n'y avez jamais rencontré le Premier Consul, madame? demanda doucement Angélique.

— Dieu m'en garde, ma chère demoiselle, j'aurais été capable de m'évanouir de frayeur.

— Si vous aviez vu Robespierre !

— Il n'était pas mal, paraît-il?

— Moi, je le trouvais hideux !

— La noirceur de l'âme se peint sur le visage, témoins Mirabeau, Danton, Marat.

— Pas toujours, mesdames. Hébert, le terrible « Père Duchesne », était un petit jeune homme à l'air doux.

— Moi, dit une bonne religieuse, j'ai connu, à Sainte-Pélagie, la fameuse Madame Roland; tout le monde l'aimait !

— Oh ! M^me^ Roland ! Une femme qui lisait Plutarque !

— Et qui prétendait faire la leçon au Roi !

— Moi, je lui préfère encore Théroigne de Méricourt !

— C'étaient deux viragos...

— Pardonnez-moi, mesdames, opina bravement

Sophie, je ne connais rien à la politique; mais j'ai connu Manon Philippon toute jeunette : elle était trop gentille pour avoir tellement changé. D'ailleurs, si elle a commis des fautes, elle les a chèrement payées, et il faut être indulgent à tous ceux dont la tête a un peu tourné avant de rouler dans le panier de Samson. Le bon Dieu les a jugés !

Angèle écoutait avidement, rougissant, et pâlissant tour à tour; à cette dernière phrase elle eut un profond soupir et une larme furtive tomba sur sa broderie.

Angélique non plus ne condamnait pas en bloc tous les gens et les choses de la Révolution; elle se faisait lire le *Moniteur*, et le nom de Napoléon faisait toujours battre son cœur.

Aucun alliage ne se mêlait au sentiment très pur qu'elle éprouvait pour lui; son mariage avec une femme jeune et belle ne lui avait causé aucune amertume et elle souriait à la pensée qu'il était maintenant le beau-père de cette gentille Hortense à qui elle avait donné ses premières leçons de harpe.

— Avez-vous jamais vu le Premier Consul? avait-elle demandé ce matin-là à Angèle.

— Non, ma tante.

— Eh bien ! ce soir, nous nous mettrons sur la porte pour le voir passer et vous me le décrirez exactement. Ces dames en ont une telle horreur que leur portrait me semble suspect et, pour Sophie, c'est l'antéchrist !

Et elles attendaient, attentives, émues.

La fillette regardait de tous ses yeux le spectacle de cette animation parisienne si différente de la placidité provinciale : les bourgeois affairés, les femmes pimpantes, les ouvriers gouailleurs, les gamins effrontés : les uns penchés aux balcons, les autres accrochés aux réverbères, ceux-ci grimpés sur une borne, ceux-là juchés sur un tombereau.

Soudain, elle crut reconnaître Adrien Dulac, sous un habit d'homme du peuple, et tressaillit légèrement.

— Est-ce lui? interrogea l'aveugle, troublée d'un indicible émoi.

Un roulement sourd se faisait entendre, un frémissement agitait la foule.

— Le voilà ! le voilà !

Angèle se dressa sur la pointe des pieds.

— C'est le moment ! dit tout bas le garçon tonnelier, allumez la mèche.

Mais l'autre continuait de fumer.

— Allumez, allumez donc !

Le roulement se rapprochait.

L'autre ne bougea pas.

Furieux, son compagnon lui arracha la pipe de la bouche; il y eut une courte lutte.

Déjà arrivaient les cavaliers de l'escorte.

— Vive le Premier Consul !

Une formidable explosion répondit à ces acclamations; les maisons oscillèrent, les vitres éclatèrent,

les chevaux se cabrèrent, une centaine de blessés jonchèrent le sol.

— Napoléon ! clama une voix éperdue.

Mais la voiture était passée comme un éclair.

Il y eut une épouvantable confusion ; des cris, des jurons, des appels déchirants, des gémissements plaintifs s'élevaient des groupes lamentables. Les parents affolés cherchaient à reconnaître leurs proches, les policiers exaspérés à découvrir les coupables.

Sophie accourait terrifiée.

Angèle n'avait pas une égratignure.

Angélique avait une jambe brisée.

— Vite, ma petite, aidez-moi à la transporter, ordonna la vaillante femme qui ne perdait pas la tête.

On marchait dans le sang, on enjambait les cadavres ; soudain Angèle eut un cri de douloureuse stupeur et faillit laisser choir son précieux fardeau.

Au coin d'une borne, contre laquelle il avait été violemment projeté, Dulac gisait inanimé, le crâne ouvert.

## Une idylle.

L'attentat de la rue Saint-Nicaise avait provoqué une légitime indignation et la colère du Premier

Consul s'était violemment déchaînée contre les terroristes.

— Il faut égaler le nombre des coupables à celui des victimes et déporter tous leurs adhérents. Je ne veux pas laisser miner successivement tous les quartiers de Paris. Ce sont toujours ces Septembriseurs, des scélérats couverts de crimes, en bataillon carré contre tous les gouvernements successifs. Il faut en finir.

Fouché était de cet avis, et ne se hâtait pas de le détromper, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les auteurs réels du complot dont il connaissait les noms et la retraite : c'étaient un ancien officier de marine, Saint-Régent, un lieutenant de Cadoudal, Limoëlan, quelques autres plus obscurs : Carbon, Dulac.

Permon avait attiré l'attention de son chef sur ce dernier, d'autant qu'il lui gardait double rancune et était encore au lit, avec la fièvre, des suites de son émotion. La voiture qui le conduisait à l'Opéra avec sa sœur et son beau-frère arrivait rue Saint-Nicaise, derrière celle de Bonaparte, et avait été soulevée par l'explosion.

Junot n'avait pas montré moins de sang-froid qu'au siège de Toulon, mais le bel Ernest, qui n'était pas un foudre de guerre, avait ressenti une commotion si violente, qu'il s'était trouvé mal et que l'on avait dû le ramener chez lui et le saigner.

Fouché, en personne, était venu, le lendemain,

prendre de ses nouvelles, et son premier mouvement avait été de lui raconter sa rencontre de Saint-Roch.

— Où la sœur est entrée, demeure sans doute le frère et l'on pourrait prendre toute la nichée au gîte, insinua-t-il avec la haine d'un poltron.

Mais le ministre secoua la tête :

— Rien à faire pour le moment; le Premier Consul est buté à son idée et lui prouver qu'il se trompe serait tout à fait impolitique. Laissons-le satisfaire sa soif de représailles sur les Terroristes qu'il exècre. M. de Talleyrand, qui sent le vent, a opiné dans ce sens et proposé de soumettre une liste de proscription au Sénat, ce qui lui a valu un gracieux sourire. Quand l'exécution sera faite et que l'on se sera bien enferré, je ramènerai l'autre gibier d'un coup de filet et nous triompherons sans danger.

— Mais d'ici là?...

— D'ici-là, j'aurai l'œil, soyez tranquille, et soignez-vous paisiblement.

Les blessés ramassés par la police n'en avaient pas moins été soumis à une sévère enquête et beaucoup ne quittèrent l'hôpital que pour la prison.

C'eût probablement été le sort du valet de chambre de M. de Créqui, mais un bienfait n'est jamais perdu; la blanche colombe, qu'il avait tirée d'embarras, lui fut à son tour secourable. A sa prière, la bonne Sophie, toujours compatissante, consentit à recueillir le pauvre garçon et le médecin put le visi-

ter chaque jour en venant voir Angélique, sans éveiller les soupçons.

Tous deux étaient fort mal en point.

Elle avait une fracture du fémur et était condamnée à l'immobilité absolue pour éviter de graves complications; une fièvre ardente la dévorait; dans son délire elle appelait Napoléon, évoquait son roman de jeunesse, laissait déborder son cœur devant son humble amie, stupéfaite et attendrie.

Elle qui, dans sa ferveur royaliste, vouait Bonaparte aux gémonies, se promettait maintenant de brider sa langue. En attendant, elle veillait à ce que nul n'entendît ces aveux et écartait soigneusement Angèle de la chambre de la malade. Ces choses-là, ne sont pas bonnes pour une jeunesse !

Est-il préférable de la laisser soigner seule un jeune et intéressant blessé?

Lui ne bavardait pas trop, au contraire.

Plongé dans un lourd coma, sans parole, sans regard, presque sans vie, rien ne parvenait à le tirer de cette torpeur. Le cerveau était-il atteint? la pensée reviendrait-elle jamais?

La pauvrette se le demandait souvent avec angoisse, pendant les longues heures passées à son chevet, dans un tête-à-tête bien dangereux, malgré un mutisme absolu.

On s'attache si facilement à son malade quand on a un bon petit cœur. Et Angèle avait un cœur excellent.

Le médecin lui rendait justice et attribuait à ses soins vigilants l'étincelle persistante.

— Qui sait? peut-être ferez-vous un miracle? disait-il.

Ce léger espoir suffisait à stimuler la courageuse enfant. Elle se sentait responsable de l'existence confiée à ses faibles mains et déployait une énergie, une résistance, qui étonnent souvent chez de frêles créatures.

C'était cependant lourde tâche et qui devint plus difficile encore quand la prostration céda à une violente surexcitation, mais le docteur insista vainement pour qu'elle s'adjoignît une garde.

— Ce serait plus prudent, pour vous, mon enfant.

— Mais moins prudent pour lui, docteur.

En effet, les propos incohérents du jeune homme n'en décelaient pas moins une haine terrible contre Bonaparte et sa complicité évidente dans le complot qui avait endeuillé tant de familles.

— Je le tuerai ! je le tuerai ! répétait-il.

Puis, l'oreille au guet, il semblait écouter un bruit lointain.

— Il ne viendra pas ! il ne viendra pas... Tant mieux !... Vive le Premier Consul !... Peuple imbécile, c'est sa mort !... Non... je ne peux pas !... je ne peux pas !... Carbon, arrête !

Il se débattait contre un ennemi imaginaire et retombait épuisé, se bouchant les oreilles, pour ne pas entendre l'explosion.

Parfois, il interpellait la jeune fille avec véhémence, lui reprochant sa partialité pour Bonaparte et quand elle lui fermait la bouche, il lui demandait, très grave.

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'épouser?

Et elle devenait toute rose.

— Je crains un transport au cerveau, répétait le vieux praticien et que deviendriez-vous, seule avec un furieux?

— J'appellerais tante Sophie, mais ce ne sera pas nécessaire; avec moi il est si doux.

Le fait est qu'au seul contact de sa main légère, le délire se calmait et les éclats de fureur se fondaient en un murmure dolent.

Et elle, pitoyable, demeurait à son chevet, cherchant dans ces traits mornes, creusés, l'aimable garçon qui lui avait si gentiment offert son secours et son bras.

Se pouvait-il que tout en riant et badinant, il machinât de telles noirceurs! Hélas! il n'était pas le premier que la politique eût poussé au meurtre, et, plus encore que le milieu où elle vivait, son cœur l'incitait à l'indulgence.

Las! il était en tel état que ses victimes même l'eussent pris en compassion! A quoi bon condamner celui qui allait peut-être mourir?

Mais non et toutes ces craintes s'envolaient comme. un mauvais songe. Adrien renaissait à la vie, il ne confondait plus le rêve avec la réalité, Angèle avec

Angélique, il ne parlait plus de tuer Bonaparte.

Indifférent à la politique, aux Princes comme au Premier Consul, l'univers semblait tenir pour lui dans cette chambre où circulait une robe blanche qui le préoccupait beaucoup plus que le drapeau fleur-delysé.

L'Amour est frère de la Mort; elle lui sert parfois d'introductrice chez ceux qu'elle a frôlés de son aile.

Le blessé en faisait la douce expérience.

D'ailleurs, entraîné dans le tourbillon des camps, mêlé depuis douze ans à toutes les horreurs de la guerre civile, à peine libre, jeté dans une conspiration, il était arrivé à la trentaine sans avoir eu le loisir de cueillir la petite fleur bleue, et il s'abandonnait avec délices au frais sentiment, première escale de sa vie aventureuse.

Angèle s'en apercevait-elle?

Il se le demandait, anxieux.

Toujours parfaitement bonne et douce, il y avait cependant, à cette heure, dans ses manières, une nuance de réserve qui le paralysait malgré lui.

Elle évitait les longues causeries, l'intimité du tête-à-tête et parfois il lisait dans ses yeux un vague effroi...

Est-ce que son délire l'aurait trahi? Il interrogea le docteur là-dessus et apprit en même temps que la maison hospitalière abritait une seconde victime, propre tante de la pauvrette.

C'était donc cela ! il lui faisait horreur, tout simplement.

Un matin, Angèle le trouva plus soucieux qu'à l'ordinaire, bien qu'on lui eût signé son exeat.

— Il me faut partir, vous quitter, et cela m'est très pénible, dit-il avec émotion ; vous avez été si parfaitement bonne que ces longs jours de souffrance auront été les meilleurs de ma vie.

— Vous reviendrez nous voir.

— Le pourrai-je ? Je n'ai plus de confession à vous faire, mon délire vous a appris la part que j'ai eue dans l'attentat qui a fait tant de victimes... même chez vous.

— Qui vous a dit ?

— Ce que vous me cachiez par une suprême délicatesse m'a fait mesurer davantage la portée d'un acte que j'ai cru héroïque...

— Beaucoup le jugeront ainsi.

— Mais vous ?

— Oh ! moi !

Elle eut un triste sourire.

— « Tu ne tueras pas », a dit le Seigneur. Mais hélas ! quel parti n'a pas transgressé ce divin commandement.

— Vrai ! je ne vous fais pas horreur !

Son regard avait déjà répondu.

— Si vous saviez quel poids vous m'enlevez de sur le cœur. Je tiens tant à votre estime... La guerre civile est une terrible chose... mais il ne faudrait pas

me croire cruel, sanguinaire, voyez-vous... seulement, à lutter avec des tigres on devient féroce soi-même... tous ces terroristes ont commis de telles atrocités !... la vie humaine arrive à ne plus compter et l'on sacrifie celle des autres comme la sienne... Puis, quand on a la fidélité dans le sang... vous devez comprendre cela !

— Oh ! oui.

— Foi religieuse, foi monarchique se tiennent; le Roi est le lieutenant de Dieu; pourtant nous avons eu bien des désillusions !... et nous avons déploré souvent que le Fils de Saint-Louis ne ressemblât pas davantage à ce Bonaparte, qui semble parfois l'élu du Seigneur. Mais bah ! « Vive le Roi quand même ! »

Elle approuvait de confiance, heureuse de le voir si vaillant et si crâne après tant d'angoisses ! mais attristée aussi de son prochain départ.

— Vous ne m'oublierez pas tout à fait ?

— Oh ! non.

— Merci... votre souvenir me sera si précieux... je voudrais tant mériter votre amitié... et même quelque chose de plus.

— Monsieur !...

— Je vous en prie, ne repoussez pas un aveu aussi respectueux que sincère... ne vous offensez pas de sa hardiesse... les circonstances sont mon excuse... L'échafaud me guette... y échapperai-je ?... réussirai-je à gagner l'Angleterre ?... peut-être !... un mot

de vous serait un puissant viatique... me le refuserez-vous?

Émue, troublée, elle essayait vainement de résister à l'emprise de cette voix caressante et chaude qui la berçait comme une délicieuse musique; elle détournait les yeux pour ne pas voir le regard suppliant...

— Non, je ne peux pas... laissez-moi... vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

— Quoi donc?

Elle hésitait...

Mais l'ardeur même des convictions royalistes qui avaient entraîné ce garçon si doux à un acte si terrible lui faisaient mesurer davantage le fossé qui les séparait. Avec quelle horreur il avait prononcé ce mot « terroristes » et quelle souffrance pour elle de lire sur son visage la condamnation des siens... Non ! cela ne serait pas ! Et, rassemblant tout son courage pour un suprême mensonge.

— Pardonnez-moi, dit-elle avec effort, je suis confuse... je voudrais répondre mieux... j'ai beaucoup d'amitié pour vous... mais il ne faut pas demander davantage...

— Vous ne m'aimez pas !

Il avait l'air si malheureux qu'elle se sentit faiblir; il s'en aperçut et se fit plus pressant, plus tendre... Peut-être eût-elle succombé et laissé échapper l'aveu refoulé...

Brusquement la porte s'ouvrit.

Un policier parut, suivi d'une dizaine d'agents et des pensionnaires effarées; il alla droit au jeune homme et dit :

— Au nom de la loi, citoyen Créqui, je vous arrête.

## Un revenant.

Blessé grièvement dans une rencontre avec les Bleus, Raoul n'avait dû son salut qu'au sublime dévouement de son valet de chambre, qui avait pris ses papiers, ses habits, et s'était fait fusiller à sa place.

Rentré à Paris pour assister aux derniers moments de sa grand'mère qui, sans doute, l'avait reconnu à l'instant suprême, il s'aboucha avec le comité royaliste qui préparait la mort du Premier Consul.

L'amitié enthousiaste de sa prime jeunesse n'avait pas survécu à sa première déception : il avait trop aimé Bonaparte pour lui pardonner ce qu'il considérait comme une odieuse trahison, et regrettait parfois de l'avoir ménagé !

Il le regrettait plus encore en suivant, du camp opposé, la prodigieuse carrière de son ancien adversaire, devenu le principal obstacle à une restauration monarchique.

A ses yeux prévenus, Bonaparte symbolisait la Révolution triomphante, la mort du Roi, de la Reine, de tant d'autres, les églises fermées, le trône renversé, le malheur, l'exil, la ruine de tous les siens, l'antéchrist, enfin, qu'il serait méritoire d'abattre par tous les moyens; et lorsque le sort le désigna pour assister Carbon au moment décisif, il accepta sans hésitation, ni révolte.

Cependant la nuit qui précéda l'exécution, il dormit mal; son sommeil fiévreux, entrecoupé de rêves et d'insomnies, lui montrait sans cesse non le général victorieux, mais l'enfant esseulé, qui, par un beau matin de mai, était venu s'asseoir avec lui à l'École de Brienne...

Et c'était lui qu'il allait frapper!

En vain, il essayait de fouetter sa rancune, sa haine, de stimuler son énergie, il se répétait que c'était non seulement un faux ami, mais encore un ennemi du Roi, un fléau de l'humanité, que, lui disparu, tout rentrerait dans l'ordre, et que ses meurtriers seraient les libérateurs de la France...

Il ne l'avait jamais revu depuis le jour où il l'avait tenu au bout de son épée; obéissant à son impulsion irraisonnée, il se rendit au Carrousel.

Il faisait un beau froid sec; le soleil de décembre, fidèle à Napoléon, auréolait son profil de médaille, pendant qu'il passait devant le front des troupes, au milieu des acclamations.

Perdu dans la foule, Raoul regardait de tous ses

yeux et une émotion singulière faisait battre son cœur à coups précipités.

C'était bien son camarade de Brienne, avec son regard d'aigle, fait pour le commandement; celui dont, le premier peut-être, il avait pressenti l'étonnante fortune, qu'il avait aimé... qu'il aimait encore !

Il avait beau faire ! quelque chose qu'il croyait mort s'était réveillé en lui; l'ombre de ses jeunes années se levait pour protéger le futur César...

... Et déchirant un feuillet de ses tablettes, il y traça quelques lignes, le jeta à un soldat de garde et s'en fut comme un fou.

Toute la journée se passa pour lui dans une agitation inexprimable. L'honneur ne lui permettait pas de se dérober à l'heure du danger; son seul espoir reposait dans ce chiffon de papier... Parviendrait-il à son adresse? Le Premier Consul en tiendrait-il compte?

Hélas ! pas plus que Gustave III, le duc de Guise, César, Bonaparte ne croyait pas aux « Ides de Mars ».

Il mit l'avis dans sa poche, et commanda sa voiture pour l'heure indiquée.

Montlaur était à son poste, plus angoissé que lui.

Viendrait-il? Ne viendrait-il pas?

S'il méprisait son conseil, tant pis !

Mais non, il écouterait la voix de la prudence et le

complot, sans effet, remis à une date ultérieure, il serait permis de s'en retirer, sans félonie.

Quand la rumeur grossissante, les acclamations, le roulement de la voiture, l'apparition de l'escorte, lui arrachèrent sa dernière illusion, Raoul perdit la tête, une sorte d'affolement le saisit, quelque chose se révolta en lui, une voix impérieuse lui cria :

« Tu ne peux pas le tuer ! »

Ce fut instinctif, irraisonné, irrésistible... il retint le geste homicide, comme il se fût jeté sous les pas des chevaux...

Il allait payer cette faiblesse de sa tête... En effet, Fouché tenait maintenant tous les fils de la conspiration, et la déportation des anciens terroristes ayant apaisé la colère du Premier Consul, il jugea pouvoir sans danger lui prouver sa clairvoyance et lui mit sous les yeux la liste des vrais coupables.

Les principaux étaient Carbon, Saint-Régent, Limoëlan, Dulac, autrement dit : Raoul de Créqui.

En voyant le nom de son ancien camarade, Bonaparte réprima un mouvement de surprise et demanda simplement :

— Il n'est donc pas mort ?

— Non, général.

— Quoi ! la douleur de sa grand'mère était feinte.

— Pardon, général, elle ignorait elle-même la vérité. Son petit-fils n'est arrivé à Paris que le jour de son décès.

— Tant mieux ! Elle n'aura pas à le pleurer deux fois. Quel était son rôle dans tout cela ?

— Chargé d'allumer la mèche, il a été gravement atteint par l'explosion.

— De mieux en mieux ! Ces gens-là se croient le droit de me tirer comme une bête fauve !... Où était-il caché ?

— Chez une ancienne amie... une parente... que nous cherchions bien loin... et qui était bien près... Mademoiselle de Courtenay.

— Vous dites ?

— Mademoiselle de Courtenay, répéta Fouché en frottant ses longues mains pâles et en voilant la malice de ses petits yeux.

Bonaparte fit quelques pas en silence ; un flot de tumultueuses pensées se pressaient sous son front impassible.

— Complices ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Je l'ignore, général, elle-même a été blessée et garde encore le lit, réclamant de grands ménagements. Aussi j'ai cru devoir me borner à une perquisition minutieuse et à une surveillance discrète et ne pas procéder à d'autres arrestations sans avoir pris vos ordres.

— Vous avez bien fait. Vous laisserez les femmes en dehors de ces débats.

— Bien, général. Quant à M. de Créqui ?

— Oh ! lui.

Il eut un geste tranchant comme son épée.

Raoul n'avait pas de grâce à attendre.

Dans son ascension triomphante, Napoléon n'avait pas oublié non plus son ancien camarade pour lequel il avait toujours éprouvé un sentiment assez complexe.

Nul n'avait été plus près de son cœur, rebelle à la douceur de l'amitié, et il l'eût aimé sans doute, autant qu'il pouvait aimer s'il n'eût été en haut, quand lui était en bas.

Maintenant que le sort avait renversé les rôles, il ne lui gardait pas plus rancune de l'affront subi jadis que de l'attentat perpétré contre sa personne. C'était la guerre, guerre au couteau, à la bombe, ou au fusil, mais, en somme, toujours la guerre, et il était trop fataliste pour considérer le bras levé contre lui autrement que comme l'instrument du Destin.

Mais ce qui l'avait blessé au cœur d'une pointe aiguë, ce qui l'exaspérait jusqu'à la rage froide, plus dangereuse chez cette nature violente, ce qui le rendait implacable, c'était la pensée d'Angélique.

Sa jalousie s'était réveillée comme au premier jour. Avec son égoïsme exclusif, autoritaire, il voulait qu'elle fût à lui, tout à lui, de loin, de près, et n'admettait pas de partage.

Que lui-même eût aimé, se fût marié, c'était son droit de sultan dont il avait le tempérament et le caractère. Qu'il l'eût oubliée même...

Mais il ne l'avait jamais oubliée et c'est ce qui rendait la blessure plus cruelle.

Pendant qu'au milieu de ses graves soucis il trouvait le temps de s'inquiéter d'elle, de la faire chercher... à ce moment même, elle cachait, chez elle, son pire ennemi et peut-être armait son bras.

Oh ! cela ! il ne voulait pas le croire !

Et pourtant ! la petite-fille de Louis le Gros, l'héritière des empereurs de Byzance, devait être restée fervente royaliste et puisqu'il avait repoussé le rôle de Monck et rêvait celui de César, qui sait si elle n'avait pas suscité ce Brutus...

Non ! impossible ! Elle l'avait trop aimé quand il était malheureux.

Mais à son tour, Raoul, proscrit, dépouillé, voué à l'échafaud, avait l'auréole des vaincus, plus attachante pour certaines âmes que le laurier des victorieux.

Et à cette idée le vainqueur du monde éprouvait une sorte d'angoisse superstitieuse comme s'il eût vu pâlir son étoile.

## Condamnation.

Angèle était en proie à un morne désespoir.

L'arrestation de Raoul, la révélation de son identité avaient été un coup de foudre pour elle.

Quoi ! c'était là ce « Prince Charmant », dont elle

rêvait depuis sa prime enfance, dont sa tante Dupont ne se lassait pas de lui narrer les faits et gestes, et dont l'apparition soudaine avait certainement consolé le dernier regard de la vieille marquise.

Grâce à Dieu ! la pauvre grand'mère ne le verrait pas monter sur l'échafaud.

Car c'était le sort qui l'attendait, hélas !

Et la fillette défaillait à cette atroce idée.

Quoi ! l'échafaud qui lui avait déjà pris son père, sa mère, son bon oncle, n'était pas encore assouvi ! Il lui fallait une nouvelle victime, qui ne lui tenait pas moins au cœur, bien qu'elle ne fût pas de son sang.

Comment cet étranger de la veille s'était-il à ce point emparé de son âme? Comment emplissait-il maintenant sa vie?

Sans doute, le terrain était déjà préparé par les récits qui l'avaient bercée et avaient enflammé sa jeune imagination.

Beau, brave et si affable ! N'était-ce pas ainsi qu'il lui était apparu à leur première rencontre, et tout de suite, elle avait deviné un ami.

Un ami !

Hélas ! le fossé creusé entre elle et Adrien Dulac n'était rien à côté de l'abîme qui la séparait de Raoul de Créqui.

Pour elle, un gentilhomme avait toujours le même prestige, c'était une être d'essence supérieure, que l'on devait servir à genoux et elle remerciait Dieu

qui lui avait permis de le soigner, de le sauver, d'être sa garde-malade dévouée ; elle n'aspirait pas à un autre rôle et eût été trop heureuse de souffrir et de mourir pour lui.

Aussi se défendait-elle beaucoup moins de songer à lui; il était si haut et si loin.

D'ailleurs, tout ne lui parlait-il pas de lui dans cette chambre, où, pendant de longues semaines, elle avait lutté pour l'arracher à la mort!

Tante Angélique aussi avec ses continuelles questions?

Elle voulait tout savoir de son hôte invisible et la fillette s'étonnait de cet intérêt passionné.

Qu'elle-même s'alarmât sur le sort de celui qu'elle considérait toujours comme le maître vénéré de tous les siens; rien de plus naturel et de plus légitime, mais quel lien pouvait le rattacher aux demoiselles Canet?

Est-ce que par hasard?...

Le souvenir de ses divagations lui trottait par la cervelle, elle regardait « tante Angélique » avec des yeux tout autres.

Pas si vieille, après tout, et belle comme les anges, puis si fine, si distinguée, si différente de sa sœur, une vraie duchesse! Parmi « ces dames », aucune ne l'approchait et elles portaient pourtant de grands noms!... Certes, bien des jeunesses étaient moins séduisantes!

Elle comparait à ces traits nobles et purs son

minois rose et chiffonné et poussait un gros soupir...

Avec quelques années de moins, qui sait !

Cependant, le prince de Montlaur était bien loin des demoiselles Canet !...

Que devint-elle lorsque Angélique s'oublia à l'appeler :

— Mon cousin.

— Votre cousin ! répéta-t-elle, toute blanche.

— L'ai-je nommé ? Peu importe, petite, j'ai toute confiance en votre discrétion et je regrette tant d'avoir ignoré la présence de mon pauvre Raoul.

En quelques mots, elle lui expliqua leur parenté, et leur amitié d'enfance.

La pauvrette l'écoutait, la gorge serrée.

Adieu ses folles illusions ! Raoul avait-il pu jamais avoir un regard pour elle quand il avait une telle image dans son cœur ?

— Il vous appelait dans son délire, soupira-t-elle.

— Vraiment ! Il ne m'avait pas oubliée.

— Oh ! non...

— Et que disait-il ?

Elle hésita un instant ; l'aveugle perçut cette hésitation et le tremblement de la voix.

— Il vous demandait pourquoi vous ne vouliez pas l'épouser... et vous reprochait de lui préférer Bonaparte.

— C'était vrai ! dit-elle simplement.

— Oh ! tante Angélique !

Elle sourit amusée.

— Ce n'est pas votre avis, petite. Que voulez-vous? L'un avait tout, l'autre rien.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

— Rien ! le général Bonaparte?

— Ce n'était alors que le lieutenant Bonaparte !... car tout cela remonte à quinze ans, mignonne ! c'est de l'histoire ancienne !

« Depuis lors je ne les ai jamais revus, et tant d'autres visages ont dû effacer le mien que, sans doute, ils ne me reconnaîtraient plus.

Quinze ans !

La fillette lui baisa la main d'un élan où il entrait de la reconnaissance...

— Oh ! l'on ne saurait vous oublier tout à fait, tante Angélique ! dit-elle naïvement.

— Je le voudrais, murmura l'aveugle.

Sous son calme affecté, qui voulait être rassurant, elle cachait de cruelles angoisses...

Pauvre Raoul ! cher compagnon de sa jeunesse isolée, dont la voix joyeuse égayait sa triste nuit, dont elle avait si mal récompensé le noble et généreux amour, quoi ! c'était lui qui était là, près d'elle, souffrant, blessé comme elle.. C'était lui, si doux, qui avait voulu tuer Bonaparte ! C'était lui qui allait payer ce crime de sa vie.

Quelle fatalité avait dressé ces deux hommes qu'elle aimait d'une affection aussi pure, sinon égale, l'un contre l'autre?

Elle frissonnaità la vision de l'effroyable explosion

qui eût pu jeter Bonaparte tout sanglant aux pieds de Raoul.

Elle tremblait de voir la tête de Raoul rouler aux pieds de Bonaparte.

Oh ! cela ne serait pas !

Comment l'empêcher ? hélas !

Tenter de fléchir le Premier Consul ?

Se souviendrait-il seulement de son nom et les lauriers cueillis sur tous les champs de bataille n'avaient-ils pas étouffé la petite fleur bleue, respirée en secret à l'aube de ses vingt ans ?

Raoul s'était souvenu, lui !

Dans son délire et près de la mort, à cette heure trouble où, prête à s'éteindre, la dernière lueur illumine toute l'existence... peut-être ?

Mais Bonaparte, en pleine santé, au faîte des honneurs et de la gloire !... heureux époux de cette séduisante Joséphine, beau-père de cette délicieuse Hortense, dont elle se rappelait la douce voix, quand elle la prenait dans sa chambre, pour la consoler un peu et lui donner ses premières leçons de harpe.

Elle, peut-être, se souviendrait, car on la disait bonne et accueillante comme sa mère ?

Elle se raccrochait à la plus faible branche, avec une énergie désespérée et, elle, dont l'atonie désolait le médecin, montrait maintenant une volonté de guérir, qui était un puissant adjuvant, prenant tous les remèdes, subissant un traitement rigoureux, n'aspirant qu'à une chose : se lever.

— Je donnerais mes deux bras pour que Dieu me rende mes jambes une journée, disait-elle à Sophie, sa confidente.

Et elle suivait avec angoisse la marche du procès dont l'issue n'était malheureusement pas douteuse.

Chez les pensionnaires de ces demoiselles, l'émotion n'était pas moindre ; toutes ces dames, même les plus vieilles, étaient peu ou prou amoureuses de ce jeune héros, dont l'acte, criminel en soi, ne révoltait pas autrement leur ferveur royaliste.

Allait-il donc périr ainsi et, comme aux plus mauvais jours de la Terreur, allait-on voir encore, sur l'échafaud, le dernier représentant d'un des plus grands noms de France ?

Lui, dans sa prison, songeait uniquement à Angèle ; son pire tourment était de ne plus la voir, de ne rien savoir d'elle, de n'oser prononcer son nom, de crainte de la compromettre davantage.

Il redoutait... et souhaitait tout bas une confrontation, un témoignage qui lui permettrait de l'entrevoir encore ; mais les habitantes de la pension Canet ne furent même pas appelées à la barre.

Au reste sa franchise simplifiait les débats. Il reconnaissait hautement sa participation au complot.

Le Premier Consul étant le principal obstacle au retour de son souverain légitime, en repoussant ses avances il avait signé sa condamnation. Raoul déplorait les existences sacrifiées, mais c'est le déchet des batailles, et lui-même sacrifiait la sienne.

Quant à ses hésitations, ses scrupules, il n'en laissa rien soupçonner; il avait pu faiblir devant l'acte décisif, il ne faiblirait pas devant l'échafaud, et quand on lui demanda s'il connaissait l'auteur de l'avis anonyme remis au Premier Consul et signé « Un camarade de Brienne », il répondit sèchement :

— Non.

L'affaire était jugée d'avance; les commissions militaires, instituées, malgré l'avis du Tribunal, ne laissaient guère d'espoir aux accusés, et Limoëlan, Carbon, Saint-Régent, Créqui, furent condamnés à avoir la tête tranchée.

## Un faux ami.

Permon avait suivi de près toutes les phases du procès. La condamnation de son ancien condisciple, qui était un peu son œuvre, ne lui avait causé aucun remords.

Il se souvenait surtout des rebuffades du jeune prince, de sa préférence pour Bonaparte, et sa basse rancune y trouvait son compte, comme ses intérêts.

Le Premier Consul n'avait plus prononcé le nom de M^lle^ de Courtenay, et ses manières étaient devenues moins agressives vis-à-vis de M^me^ Junot.

— Il n'oserait plus m'attaquer, maintenant! disait-elle triomphante.

— Ne t'y fie pas trop! répondait le bel Ernest plus prudent.

Au fond, il n'était pas tout à fait rassuré.

Sans doute la présence de Montlaur chez sa cousine avait dû perdre irrémédiablement celle-ci dans l'esprit de ce dominateur, qui ne souffrait de rivaux en rien!

Mais sait-on jamais?

Un matin Fouché lui dit :

— L'exécution est imminente. Le Premier Consul ne veut pas faire grâce. Il a repoussé brutalement les prières de Joséphine en faveur de M. de Créqui, dont elle a connu la grand'mère et, désolée, elle s'est adressée à moi...

— Que pouvez-vous?

— Pas grand'chose, mais enfin! Bonaparte a un immense orgueil, on peut essayer de le toucher par là.

— Comment?

— Si le prince de Montlaur invoquait les souvenirs de Brienne, près de son ancien condisciple.

— Il n'y consentira jamais.

— Peut-être, en sachant s'y prendre... et vous êtes habile diplomate.

— C'est moi que vous voulez charger de cette mission?

— Mission de confiance.

— Mais bien délicate.

— Et absolument confidentielle... Ceci doit avoir l'air de venir de vous.... Vos relations d'enfance sont un excellent prétexte... et votre situation vous ouvrant toutes les portes...

— C'est bien, j'irai.

— Ah !... s'il voulait écrire une lettre, un adieu, laissez-le faire... et remettez-moi la chose.

— Je comprends, murmurait le jeune homme en se rendant à la prison, et si je ne suis pas un sot...

Évidemment Bonaparte hésitait encore. Les relations d'Angélique et de son cousin le préoccupaient plus qu'il ne voulait l'avouer, et cette sorte de jalousie rétrospective était, au fond, son principal grief.

Quand Raoul vit entrer son ancien camarade, il ne le reconnut pas d'abord et parut un peu surpris de ces chaleureuses protestations; mais les souvenirs de jeunesse ne laissent jamais indifférents, surtout devant la mort prochaine, et il se laissa prendre au charme de leur évocation.

— Je voudrais tant vous être bon à quelque chose, mon cher camarade; malheureusement, je ne suis pas des mieux en cour. « Le roi de France oubliait les injures du duc d'Orléans », mais le Premier Consul n'est pas si magnanime, il m'en veut comme à vous.

— De quoi donc?

— D'avoir été jadis notre obligé. Souvenir désagréable pour un parvenu.

— De génie.

— Vous le défendez encore !

— L'aurais-je combattu si je ne l'estimais pas? Le serviriez-vous, si vous ne l'admiriez pas?

Permon sentit l'épigramme.

— Le Premier Consul serait sensible à votre opinion flatteuse et si vous vouliez solliciter votre grâce.

— Merci, mon cher camarade, je saurais mieux faire grâce que la demander?

— Enfin! ne pourrais-je donc vous rendre aucun service?... N'auriez-vous pas quelque recommandation... quelque message?

Raoul réfléchit un moment.

— Vous consentiriez à vous en charger?

— Avec empressement.

— C'est que je n'ai ni papier, ni plumes.

— Voici mes tablettes, un crayon.

Créqui traça quelques lignes, déchira le feuillet, le plia et le tendit, sans adresse, à l'officieux messager.

— Après ma mort, vous le remettrez, s'il vous plaît, à Mlle Angèle Dupont, pension Canet, rue Saint-Nicaise où l'on m'a arrêté.

— Je vous le promets.

— C'est la petite-nièce de vieux serviteurs de ma famille... une enfant de seize ans... bien éprouvée déjà... Elle m'a soigné avec un dévouement admirable... je lui dois bien un adieu... et je compte sur votre amitié pour veiller sur elle le cas échéant.

— ... Et vous n'avez pas d'autre commission?

— Aucune; je n'ai plus ni parents, ni parentes.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Et Mlle de Courtenay?

— Ma cousine? J'ignore ce qu'elle est devenue.

— Par exemple ! Vous étiez caché dans sa maison.

— Moi !

— Parfaitement. Une des prétendues demoiselles Canet n'est autre que votre cousine et la nôtre...

— Ma parole d'honneur, mon cher ! vous m'en voyez tout ébahi ! Vraiment, la vie a de plaisantes rencontres.

Il riait avec sa belle insouciance de jadis.

— Ne voudriez-vous pas aussi lui écrire?

— A quoi bon ! Elle m'a très probablement oublié et il serait peu séant de lui rappeler mon existence, en l'invitant à porter mon deuil.

Il n'y avait pas à insister et Permon se retira dépité.

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

mais comment imaginer...

Heureusement que le Premier Consul ne doutait pas de la connivence des deux cousins.

Pourvu que rien ne vînt lui révéler la vérité !

Ernest allait déchirer la missive dont il était porteur. Il se ravisa, l'ouvrit d'abord et la lut avec attention. Un mauvais sourire plissa ses lèvres minces.

— Angèle? Angélique? Pourquoi pas, après tout.

Deux heures après, le billet était sous les yeux de Bonaparte.

Il ne contenait que ces mots :

« Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée.

« CRÉQUI. »

## La fille de Manon.

En attribuant à Angélique le billet adressé à Angèle, notre diplomate pensait bien avoir fait un coup de maître et ruiné à jamais M^lle de Courtenay dans l'esprit vindicatif du Corse.

Mais il importait que rien ne vînt dénoncer son stratagème. Avec les femmes, il faut toujours se défier, leur nature impulsive, déjouant parfois les plus habiles combinaisons, et, sans perdre de temps, il se fit communiquer les notes de police concernant les habitantes de la pension Canet et se rendit aussitôt rue Saint-Nicaise.

Angélique essayait ses forces au jardin avec Sophie ; ce fut Angèle qui le reçut.

Elle était fort changée et ses traits délicats, altérés par la douleur, ne rappelaient guère la jolie enfant entrevue dans la cour des Messageries, qui

s'en allait radieuse, au bras de Raoul, dans un rayon de soleil.

Elle ne souriait plus à cette heure, mais les larmes ne lui seyaient pas plus mal, et Permon les regardait couler, avec complaisance, à ses paroles insidieuses.

Il venait de la part du prisonnier, dont il avait toute la confiance et qui l'avait chargé de recommandations importantes.

Rien n'était encore désespéré; des influences puissantes s'interposaient en sa faveur, mais une fausse démarche pouvait tout compromettre et la plus grande circonspection était indispensable.

— Souvent des amis, des parents trop zélés ont perdu ceux qu'ils voulaient sauver. André Chénier était oublié dans sa prison, quand l'intervention de son père rappela son existence à Robespierre et provoqua son exécution... Sans son éloquent *Mémoire justificatif*, votre illustre mère n'eût pas réveillé les fureurs jacobines et le 9 Thermidor l'eût peut-être sauvée, comme Mme Tallien.

Toute blanche, elle murmura :

— Vous avez connu ma mère?

— Qui n'a pas connu Mme Roland?

Mme Roland!

Elle cacha son visage dans ses mains au souvenir des cruels propos de « ces dames », acharnées contre l'admiratrice de Plutarque.

Pourtant, une voix s'était élevée en sa faveur,

avait pris bravement sa défense, avait proclamé son amitié fidèle...

— ... Pourquoi faites-vous pleurer cette enfant?

C'était la même voix grondeuse et tendre.

— Tante Sophie ! oh ! tante Sophie !

Elle s'abattit dans ses bras en sanglotant.

Permon s'excusait en fort bons termes. Il regrettait d'avoir provoqué cette émotion filiale par une allusion malheureuse à Mme Roland.

— Mme Roland?... à quel propos?

— Il paraît que... c'est le nom de ma mère... que l'on m'avait caché...

— Vous seriez la fille de Manon?

Bouleversée, elle la contemplait comme si elle ne l'avait jamais vue. Mais oui ! c'étaient bien ses yeux, son sourire...

— Ma pauvre Manon que j'ai tant pleurée ! elle revit en vous, petite, c'est donc cela que je vous ai aimée tout de suite !

Retrouver en cette enfant, qui lui tenait tant au cœur, la fille de son ancienne idole, c'était là une de ces joies trop rares que l'Éternelle Bonté dispense aux pauvres humains ! Elle ne se lassait pas de l'embrasser, de l'admirer, sans souci du bel Ernest qui considérait cette scène touchante avec un attendrissement parfaitement joué.

— Je suis heureux d'avoir été l'instrument de cette reconnaissance, mesdames, dit-il d'un ton pénétré; j'espère que ce sera d'un bon augure.

Et les saluant courtoisement, il se retira satisfait de l'impression produite.

— Qu'est-ce qu'il voulait encore, celui-là? demanda Sophie quand son émotion fut un peu calmée.

Angèle lui expliqua le but de sa visite.

— Et comment s'appelle-t-il, cet ami de M. de Créqui?

— Il ne m'a pas dit son nom.

— Pour un monsieur qui connaît si bien celui des autres !... Ma petite, ce doit être quelqu'un de la police.

— Oh ! tante Sophie.

— J'en mettrais ma main au feu ! et s'il a tant insisté pour empêcher toute démarche, c'est qu'il en craint le résultat.

— Quelle idée !

— Pas si bête, allez ! Avec certaines gens, il faut prendre les conseils à rebours.

— A quoi bon? Que pourrais-je tenter? Le bon Dieu lui-même écouterait-il mes prières?...

Son père avait voté la mort du Roi; et la mort de sa mère avait elle expié celle de la Reine?

Écrasée sous le poids de ce lourd héritage, l'orpheline courbait le front et s'abandonnait à un morne découragement. Rien ne pourrait sauver cette dernière victime. La tête de Raoul tomberait comme tant d'autres, et les larmes qu'elle verserait ne seraient jamais rançon suffisante pour toutes

celles que les siens avaient fait couler. Heureusement Sophie était là.

Son cœur simple ne s'embarrassait guère de tous ces conflits d'opinion, et tous ceux qu'elle aimait y faisaient très bon ménage. Sa bonté vraie sut trouver la note juste pour apaiser, consoler la pauvrette déchirée entre tous ces sentiments divers. Avec l'autorité d'une conscience droite et d'une foi robuste, elle lui montra nettement son devoir de fille et de chrétienne; puis, insensiblement, elle lui parla de sa jeunesse, de sa mère, du couvent des Dames de la Congrégation...

Et, derrière la figure austère de la femme politique, de l'Egérie républicaine, de l'ardente Girondine, de l'amie de Buzot, Pétion, Barbaroux, de l'inspiratrice de la *Lettre au Roi*, apparaissait l'image souriante d'une petite pensionnaire, folâtrant avec ses compagnes, taquinant ses maîtresses, chérie des unes, gâtée des autres, pour sa gentillesse, sa bonne grâce...

— On l'aimait autant qu'on l'admirait, voyez-vous, petite.

Puis elle évoquait la jeune femme, la jeune mère, à côté d'un époux paternel ou près du berceau de son enfant, dans sa maternité tardive ardemment désirée et dont elle devait si peu jouir.

— Avant de vous envoyer à la campagne chez vos bons parents Dupont, à cause de votre délicatesse, elle m'invita un jour à vous venir voir... Vous

étiez toute mignonne, elle vous tenait dans ses bras et l'on sentait qu'elle eût voulu vous passer toute sa force... elle pleurait en vous regardant... à l'idée de cette séparation et elle répétait : « Ma pauvre petite ! ma pauvre petite !... »

Plus tard à la veille de monter sur l'échafaud, elle m'écrivit encore pour me parler de vous, et elle, qui n'était pourtant pas en peine d'aligner des phrases, ne savait que répéter encore : « Ma pauvre petite ! Aime bien ma pauvre petite !... » Mais c'était tout ponctué de larmes.

Celles de l'orpheline coulaient maintenant plus douces, tout son être contracté se détendait peu à peu : elle souffrait toujours, mais d'une douleur moins lancinante, moins âpre, elle ne se défendait plus contre la tendresse filiale qui gonflait son cœur meurtri, en écoutant cette bonne créature qui avait aimé sa mère, qui l'aimait encore...

D'abord elle osait à peine lui dire :

— Parlez-moi de ma mère.

Bientôt elle lui demandait, câline :

— Tante Sophie, parlez-moi de « Maman ».

## Cinna.

La paix d'Amiens venait d'être signée; la paix religieuse était rétablie. Notre-Dame avait rouvert

ses portes et le Premier Consul, en personne, s'y était agenouillé publiquement. C'était l'époque la plus heureuse, sinon la plus glorieuse de sa vie : la France et le Monde lui tressaient les mêmes couronnes et, vainqueur des rois, il était aussi le médiateur des peuples.

Il pouvait se reposer sur ses lauriers, dans le calme des champs, et, tout en faisant une partie de boules avec Drouot, il écoutait les cloches de la Malmaison, auxquelles sa main puissante avait rendu leur vol, et qui versaient leur douce sérénité sur les fronts bouleversés par tant d'orages.

Mais le sien demeurait soucieux; et distrait, préoccupé, il se laissait battre par son adversaire, plus facilement que sur un champ de bataille.

— Je perds toujours à ce jeu-là ! dit-il avec humeur en abandonnant la partie.

— C'est qu'à ce jeu-là, il n'y a pas moyen de tricher, observa tranquillement le brave Drouot, qui n'avait rien d'un courtisan.

Bonaparte, dont c'était une petite faiblesse, ne se fâcha pas de la boutade, mais Bourrienne et Permon s'empressèrent de la relever.

— Aux barres non plus et, à Brienne, nous étions toujours battus ! protesta l'un.

— Notre maître était déjà notre maître, ajouta l'autre.

Le sourcil olympien se fronça davantage et, interpellant brusquement Joséphine étendue sur une

athénienne à la fenêtre du petit salon d'où s'échappaient de mélodieux accords :

— Pourquoi Hortense joue-t-elle toujours cet air?

— Tu le trouvais charmant.

— C'est possible, mais à la longue on s'en fatigue.

La harpe se tut, mais l'écho en résonna encore longtemps dans son âme troublée...

Rentré dans son cabinet, il se promena de long en large, sombre, pensif, puis il s'assit à son bureau, essaya de travailler...

Mais, à la première signature, son œil s'arrêta sur la date :

12 Mai.

C'était celle de son entrée à Brienne.

Il eut un geste d'impatience :

Brienne, toujours Brienne !

— « Votre nom?

— « Raoul de Montlaur.

— « Et vous?

— « Napoléon Buonaparte. »

Il entendait les voix enfantines, les chuchotements, les rires.

« Paille au nez ! paille au nez ! »

Il revoyait la fine silhouette de son jeune condisciple, à côté de sa tournure gauche, à lui. Il revivait leurs premières escarmouches, et cette première humiliation redoutée et épargnée par la générosité de celui qui allait mourir.

De tous ceux qu'il avait connus alors et pour qui c'était toujours titre particulier à sa bienveillance, en était-il un seul qui lui eût tendu la main comme un enfant gâté de la fortune? Avait-il rencontré un cœur plus chaud, une âme plus vibrante, une amitié plus enthousiaste et plus désintéressée, malgré les rebuffades de son orgueil?

Oui, mais...

Il secoua la tête pour chasser le souvenir importun, s'approcha de la croisée.

L'air était doux et pur, le soleil se jouait dans les vertes frondaisons, la nature se réveillait de son engourdissement et les premières fleurs des parterres, les premières chansons des nids, saluaient le retour du printemps... mais les notes claires de l'Angélus résonnèrent comme un glas...

L'exécution devait avoir lieu le lendemain.

En vain, Joséphine avait-elle intercédé pour le petit-fils de la vénérable douairière dont elle gardait l'aimable souvenir, pour ce dernier rejeton d'une noble race que la reconnaissance rattacherait au nouveau régime, en vain avait-elle évoqué Brienne, la camaraderie d'enfance; elle s'était heurtée à une résolution froide, implacable, et Hortense n'avait pas été plus heureuse.

Cependant, à mesure que s'écoulaient les heures, le séparant encore du fait accompli, Napoléon éprouvait un vague malaise qui ressemblait à un remords.

Doutait-il de son droit? Non. « Œil pour œil, dent pour dent ! » Plus oriental que chrétien, les représailles lui semblaient légitimes, il ne craignait le blâme de personne... sauf...

Oui, le jugement d'une pauvre aveugle pesait plus à ses yeux que celui de l'Europe.

Depuis qu'il la savait sinon complice, au moins confidente de Montlaur, il avait voulu la chasser de sa mémoire; il n'y avait pas réussi et son image obsédante se dressait devant lui dans le cadre désuet du vieil hôtel Blanchefort.

— « Napoléon, je ne me marierai jamais. »

Alors pauvre, vaincu, humilié, il était tout pour elle, et, sans hésitation, elle lui avait sacrifié son brillant rival.

Et maintenant elle se liguait avec lui...

« Perfide comme l'onde », dit Shakespeare.

Oui, mais Angélique n'était pas une femme comme les autres, c'était l'ange de sa destinée.

Plus le sien, celui de Raoul.

Et il relisait le billet trop explicite du jeune prince.

— « Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez tout mon amour et ma dernière pensée. »

Voilà, ce qu'il ne pouvait lui pardonner !

Qu'il eût attenté à ses jours, c'était peu de chose, mais qu'il lui eût pris l'âme de cette fiancée mystique, qu'il sentait flotter autour de lui, voilà le crime qui ne méritait pas de grâce !

Et pourtant, jadis, Raoul lui avait fait grâce, lui ! Il aurait pu le lui rappeler !

Qui sait même ?

Frappé d'une nouvelle idée, Bonaparte compulsa vivement le volumineux dossier, recherchant une pièce avec impatience.

Enfin !

C'était l'avis mystérieux reçu le matin de l'attentat et signé :

« Un camarade de Brienne. »

Il le rapprocha du billet froissé dans sa main.

C'était la même écriture.

Une seconde fois, Raoul avait voulu l'épargner !...

... Atterré, il considérait d'un œil morne ce chiffon de papier, plus éloquent qu'un long plaidoyer, il comparait ces lignes jaillies du cœur, cri d'amitié, soupir d'amour...

Plus fort que la passion politique, le souvenir de Brienne avait désarmé le soldat de Condé; il avait voulu sauver quand même son ancien condisciple, et loin de s'en targuer, comme d'un droit à l'indulgence, il s'en était caché comme d'une faiblesse, assumant hautement toute la responsabilité de son acte.

Suprême générosité? suprême dédain?

En marchant à l'échafaud, il pourrait se dire que le maître de la France serait deux fois son débiteur.

Non ! cela ne serait pas !

Tout d'un trait, Bonaparte griffonna quelques lignes, frappa sur un timbre :

— Ceci à Fouché, vite.

Cette fois, il ne serait pas vaincu !

Et, soulagé d'un grand poids, il passa chez Joséphine.

## Auguste.

Bien que l'étiquette ne fût pas encore rétablie, l'accès de la Malmaison n'était pas des plus faciles, mais Hortense avait de la mémoire, elle n'avait pas oublié sa première maîtresse de harpe et la reçut avec l'affabilité qu'elle tenait de sa mère, trouvant même un mot gracieux pour Angèle qui accompagnait l'aveugle.

— Pourquoi être demeurée si longtemps sans me donner signe de vie, mademoiselle? lui dit-elle avec un gentil reproche.

— Je ne doutais pas de votre extrême bienveillance, mais je ne voulais y faire appel que dans une circonstance grave.

— Il s'agit?

— De vie ou de mort... pour un de mes parents...

— Vous le nommez?

— M. de Créqui.

— Oh ! mon Dieu, mademoiselle, vous êtes donc?...

— Angélique de Courtenay.

— Pardonnez-moi de vous avoir traité avec tant de familiarité, mademoiselle, dit la future reine de Hollande avec beaucoup de bonne grâce, l'illustration de votre Maison...

— Cédera bientôt le pas à celle de la vôtre.

— Ou plutôt à celle de mon beau-père. Vous savez, je vous dois un compliment de lui et il n'en est pas prodigue.

— Vraiment ! murmura-t-elle avec une faible rougeur.

— Oui, à propos d'un air de vous, entendu jadis, et dont j'avais retenu quelques bribes qui ont eu son approbation.

— Grâce à votre talent, sans doute.

— Si j'en avais un peu, c'est à vous que je le devrais; aussi vous pouvez disposer de moi comme de ma mère à qui j'ai souvent parlé de vous et de votre bienveillance à mon égard.

— Je sais que M^me^ Bonaparte est parfaitement bonne, j'ai mis tout mon espoir en elle et en vous.

— Hélas ! nous n'avions pas attendu cette démarche pour tenter de fléchir mon beau-père. Il s'est montré inflexible... N'importe, venez chez maman.

L'aimable créole se montra fort empressée et prodigua les plus délicates attentions à la pauvre aveugle, chez qui elle était tout heureuse de retrouver

une femme de sa caste et de son monde. Mais quand elle sut de quoi il s'agissait, son visage se rembrunit aussitôt, et, à la pensée d'affronter encore une fois son époux irrité, elle eut une jolie moue effrayée et dit :

— Vous n'y songez pas ! ma chère ; il a des colères à faire frémir ! mon pauvre Papin en sait quelque chose.

Elle caressait un affreux matou noir, détestable et détesté, que Napoléon pourchassait à coups de pincettes et qui avait particulièrement souffert, ce jour-là, de sa mauvaise humeur.

— Mais avec vous, madame.

— Avec moi, aussi, et même pour une simple facture. Si vous le voyiez alors, ses yeux lancent des éclairs.

— Hélas ! je ne peux pas le voir.

— C'est vrai, pardon... Je voudrais pourtant bien vous obliger... d'autant que j'aimais fort M^me^ de Créqui... mais, j'ai rarement vu le Premier Consul aussi monté, et s'il vous savait ici...

Elle s'arrêta pétrifiée.

Bonaparte venait d'apparaître sur le seuil...

Les trois femmes effarées s'étaient levées ; Angélique seule était demeurée assise... ignorante...

Il fit un pas vers elle et dit :

— M^lle^ de Courtenay ?

Elle tressaillit, et se dressa toute pâle.

Malgré le ton bref, presque rude, ce fut pour elle une impression très douce.

Il ne l'avait pas oubliée !

Silencieux, il contemplait cette image de sa jeunesse dressée soudain devant lui...

Bien qu'approchant de la quarantaine, Angélique avait peu changé; mais sa beauté, moins séduisante que celle de Joséphine, s'était encore immatérialisée et, dans sa simple robe blanche, elle semblait une suave figure de moniale ou de sainte, expulsée de sa cellule ou descendue de son vitrail.

Elle, comme jadis, devinait sans doute ce qui se passait dans l'esprit de Napoléon, car, sans parler, elle joignit les mains.

Ce geste réveilla sa sourde colère :

— Vous venez en suppliante après avoir voulu ma perte ! dit-il avec amertume.

— Moi !

Il y avait dans ce seul mot, une telle douleur, une telle révolte, qu'il en fut frappé malgré lui, mais hochant la tête :

— N'étiez-vous pas l'amie, la confidente de M. de Créqui ?

— Son arrestation seule m'a appris qu'il existait encore.

— Allons donc ! j'ai la preuve du contraire.

— Oh ! général !

Il tira de sa poche un papier froissé et lut de sa voix mordante.

— « Vous aurez été l'ange de ma vie, vous aurez eu tout mon amour et ma dernière pensée. » Ce billet vous était destiné.

Un sanglot étouffé l'interrompit.

Défaillante, Angèle cachait son visage dans ses mains.

Le regard sévère du Premier Consul alla de la pauvrette en larmes à M^lle de Courtenay; elle avait un sourire mélancolique...

— Qui est cette jeune fille? demanda-t-il à mi-voix.

— Une orpheline qui se nomme Angèle et qui a soigné mon pauvre cousin avec un admirable dévouement pendant que j'étais moi-même clouée dans mon lit.

— Ah! fort bien! fort bien!...

La main dans son gilet, il contemplait le joli groupe des trois femmes : Hortense embrassait Angèle, la bonne Joséphine lui essuyait les yeux d'un geste maternel...

— Vraiment, vous ignoriez la présence et les desseins de M. de Créqui? questionna-t-il d'une voix changée.

— Vous le demandez?

Le tendre reproche pénétra jusqu'au fond de l'âme du conquérant.

— Tant mieux! dit-il avec un élan presque juvénile. J'aurais été bien fâché de vous compter parmi mes ennemis.

— Pouviez-vous le croire?

— Dame! depuis quinze ans je n'avais jamais entendu parler de vous.

— Je n'en dirai pas autant.

Il sourit flatté.

— Je tâche de réaliser vos prédictions... En êtes-vous contente?

— J'en suis fière.

— Comme tous les astrologues; figures-toi, Joséphine, que lorsque j'étais seulement un pauvre petit lieutenant d'artillerie, Mlle de Courtenay voyait déjà en moi un futur César.

— N'oublions pas « Auguste », insinua doucement l'aveugle.

— Vous voulez que je pardonne à Cinna?

— Vous admiriez trop Corneille pour lui donner un démenti.

— Vous savez que j'ai déjà refusé cette grâce à ma femme et à ma fille?

— Elles vous le redemandent avec moi, n'est-ce pas, mesdames?

— Oh! oui, mon père.

— Voyons, Bonaparte, ne fais pas le méchant, appuya Joséphine.

Angèle n'osait rien dire, mais ses yeux parlaient pour elle.

Le Premier Consul sourit, amusé :

— La grâce est signée depuis un quart d'heure : c'était la nouvelle que je vous apportais.

Ce fut un cri de joie.

— Oh ! le vilain taquin ! dit Mme Bonaparte en le menaçant du doigt.

— Êtes-vous satisfaites? demanda-t-il gaiement.

La question au fond ne s'adressait qu'à une seule.

— Merci, général, dit-elle avec émotion, merci pour lui... et pour vous.

Il comprit que s'il eût cédé à une basse rancune, elle les eût pleurés tous les deux.

— Je suis heureux d'avoir devancé votre désir, dit-il, très doux; je tiens beaucoup à votre approbation, car, pour moi, aussi, vous avez été un bon ange.

Quand il se retrouva seul avec sa femme elle lui dit mi-rieuse, mi-fâchée, avec son délicieux zézaiement :

— Heureusement que je ne suis pas jalouse, car enfin tu m'avais refusé cette grâce accordée si bénévolement à une autre.

— C'était déjà chose faite.

— Et puis une petite-fille d'Empereur qui vient en suppliante, c'est flatteur.

— Chère folle ! tu seras plus que cela !

— Quoi donc?

Il lui effleura les cheveux comme s'il y posait un diadème et dit :

— Impératrice !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A la prière de Raoul, incapable de rancune, Napoléon voulut bien épargner à Permon le châtiment mérité, mais il ne lui cacha ni son indignation ni son mépris, et le contraignit à rendre gorge, ainsi qu'à sa sœur, déclarant que, faute d'une transaction honorable pour Mlle de Courtenay, il les livrerait aux tribunaux.

Force fut de s'exécuter, la rage dans le cœur : la moitié de l'héritage, indument retenu, revint à sa légitime propriétaire, qui en profita pour doter royalement sa nièce adoptive.

Montlaur avait recouvré à la fois sa liberté et ses biens, mais le Premier Consul ne borna pas là ses bienfaits. Selon le vers de son poète favori :

« Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler ! »

il attacha son ancien camarade à sa personne en qualité d'aide de camp et mit dans sa main celle d'Angèle.

C'était bien payer sa dette ! et cette nouvelle fiancée ne permettait plus de regretter l'ancienne.

Elle essaya bien de protester de toutes les forces de sa faiblesse, invoquant sa double origine roturière et révolutionnaire, mais, pour Bonaparte, tout datait de Brumaire; il n'aimait pas que l'on réveillât les morts et ne souffrait pas qu'on lui résistât.

La pauvrette n'était vraiment pas de taille à le faire, d'autant que Raoul avait les meilleurs arguments, résumés en un seul :

11.

— Je vous aime.

Que voulez-vous répondre à cela quand le cœur fait écho?

— L'Amour ne cause jamais politique, observa M. de Narbonne, indulgent à la jeunesse et tout heureux de retrouver son pupille à la cour, pour laquelle ils étaient nés, bien que le maître fût changé

L'ancien chevalier d'honneur de Mesdames s'accommodait du nouveau régime avec un aimable scepticisme :

— J'aime mieux un usurpateur habile pour étouffer l'anarchie qu'un prince maladroit qui la réveillerait. Ce qui me gêne le plus, c'est de ne pouvoir dire : Sire.

Cel. ne devait pas tarder.

Le mariage de la fille de M^me^ Roland et d'un petit-fils de saint Louis fut célébré le même jour que celui d'Hortense de Beauharnais et de Louis Bonaparte.

Il devait être plus heureux.

Joséphine s'était occupée des doubles toilettes, qui étaient merveilleuses et faisaient grand honneur à Leroi, la tailleuse à la mode.

Angélique s'était souvenue de la « Fille de Fingall » et la *Marche Nuptiale* provoqua l'émotion de Napoléon qui daigna l'en féliciter.

— Vous savez parler à l'âme, dit-il, et je crois que je n'entendrai jamais rien de plus beau.

Elle eut un sourire mélancolique et répondit doucement :

— Si, la *Marche du Sacre* !

## Apothéose.

Le 15 décembre 1840 tout Paris était debout avant le jour, et la population, grossie des étrangers et des provinciaux, en foule, se portait vers Courbevoie, s'entassait le long des Champs-Élysées, se massait devant les Invalides...

« C'était une cohue, un pêle-mêle inouï, presque du désordre, et pourtant cette foule était recueillie, silencieuse, dominée tout entière par le sentiment profond, invincible de la solennité imposante à laquelle elle était venue assister. »

Toutes les fenêtres étaient garnies de curieux; hommes, femmes, enfants, s'écrasaient sur des estrades élevées à la hâte, qui fléchissaient sous leur poids; on louait des échelles, des chaises, des bancs. Des gavroches avaient passé la nuit sur les arbres, malgré quatorze degrés au-dessous de zéro, les ruisseaux étaient gelés, l'on battait la semelle, l'on soufflait dans ses doigts, mais l'on ne murmurait, ni s'impatientait...

On attendait, respectueux, ému, celui qui, si longtemps, avait été le Maître de l'heure!

Midi!

Sous un froid glacial, rappelant aux vétérans la retraite de Russie, sous un radieux soleil, digne du soleil d'Austerlitz, le Char auguste s'avance...

Traîné par vingt-quatre chevaux caparaçonnés de velours violet, aux armes de l'Empereur, et attelés quatre de front, il apparaît immense, flamboyant, comme une montagne d'or, avec socle, piédestal, sarcophage, cariatides, emblèmes, guirlandes, bas-reliefs, trophées, couronne, sceptre-main de justice, manteau impérial... et caché, mais visible pour tous ces yeux fervents, le Cercueil, rapporté de Sainte-Hélène, que malgré sa triple enveloppe, chacun croit voir, toucher... et qui contient :

« L'Empereur ! »

« Sire, vous reviendrez dans votre capitale... »

Il passe sous l'Arc triomphal qui semble se hausser encore; il descend la large avenue au milieu du silence angoissant de la multitude oppressée, trop émue pour l'acclamer.

« On sent qu'une grande pensée traverse cette foule. »

Aux quatre angles du char, le maréchal de Reggio, le maréchal Molitor, l'amiral Roussin et le général Bertrand.

Derrière les anciens aides de camp, officiers civils et militaires de la maison impériale parmi lesquels : Philippe de Ségur, Raoul de Créqui.

Il a survécu à son camarade de Brienne qu'il a suivi partout, à Wagram, à Iéna, à La Moskowa, à Leipsick, à Waterloo, à l'Ile d'Elbe, et qu'il eût suivi à Sainte-Hélène s'il y eût consenti.

Leurs deux vies, un instant séparées, se sont soudées à jamais quand Bonaparte lui a rendu son amitié et l'a marié à Angèle... Angèle qui, heureuse épouse, heureuse mère, est là, à un balcon, avec ses enfants, entourant le fauteuil de « tante Angélique » sur lequel se penche, anxieuse, « tante Sophie ».

Mains jointes sous ses mitaines noires, yeux fixes sous la coiffe de dentelles, l'aveugle *écoute* venir celui qu'elle n'a jamais pu voir et dont la pensée a empli toute sa vie...

Pauvre officier, général victorieux, jeune Consul, Empereur tout-puissant, prisonnier vieilli, heureux, malheureux, vainqueur, vaincu, coupable même, son amour fidèle ne l'a jamais abandonné et, même après la mort de Joséphine, il lui est toujours resté un ange gardien...

En 1821, elle a failli mourir, et depuis, malgré l'affection des siens, on ne l'a jamais vu sourire...

Mais aujourd'hui, elle ne regrette plus d'avoir vécu pour assister à cette apothéose et elle sent son vieux cœur battre comme à vingt ans au gronde-

ment sourd du canon, au murmure recueilli de la foule.

> Une acclamation douce, tendre, hautaine.
> Chant des cœurs, cri d'amour où l'extase se joint,
> Remplira la cité !

Le Roi est là, debout, entouré de tous les dignitaires, pour recevoir l'héritier de Charlemagne, que lui ramène un petit-fils de saint Louis.

« Le Char est arrivé devant la grille des Invalides, il s'arrête... les marins de la *Belle Poulé* descendent le cercueil et le transportent à bras jusqu'à l'entrée de la chapelle où s'échangent les paroles historiques entre le prince de Joinville et son père :

— « Sire, je vous présente le corps de l'Empereur Napoléon.

— « Je le reçois au nom de la France. »

Et le cortège s'engouffre sous le dôme étincelant...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tante Angélique n'a pas bougé, perdue dans une muette extase... On n'ose troubler son recueillement... Pourtant, c'est fini... le soleil se voile... il faut rentrer.

— Tante Angélique !... Tante Angélique.

Mais Tante Angélique ne répondra plus à personne sur cette terre.

# Le
# Meunier du Moulin-Joli

*A MADAME ANDRÉ GUERBIGNY*

# LE MEUNIER DU MOULIN-JOLI

## I

Le vent soufflait, attisant l'incendie qui, à l'horizon, dévorait un hameau, condamné par les Bleus. De gros nuàges, couleur de soufre, accouraient, se bousculaient, comme un troupeau en marche, passaient au-dessus du village de Prinquiaux et semaient de flammèches noires les ailes blanches du Moulin-Joli qui continuait à tourner avec un joyeux tic-tac, malgré le grondement sourd du canon de Savenay.

Au milieu de la nature impassible, l'œuvre de vie répondait à l'œuvre de mort; la meule broyait le pain nourricier pour tous ces hommes qui s'entretuaient au nom du grand principe de fraternité et, sur le toit, deux pigeons roucoulaient, indifférents à ce bruit lointain.

Consciencieusement, sans hâte, avec ces mouvements rhytmiques des terriens, dont tous les gestes ont une harmonie presque religieuse, le meunier plongeait ses mains nerveuses dans la farine immaculée qui poudrait à frimas ses boucles brunes et adoucissait le ton de ses joues hâlées.

Le museau allongé sur ses pattes, son chien le considérait avec une expression béate. Lui non plus ne semblait guère se soucier de ce qui se passait au dehors...

Soudain, il dressa l'oreille et, aboyant avec fureur, il dégringola le mamelon.

— Hé ! Renaud ! appelle ton chien ! clama une voix alarmée.

Un colporteur aux jambes torses gravissait le sentier qui conduisait au moulin.

— Ici, Pataud ! ordonna le meunier.

L'animal obéit de mauvaise grâce et vint se coucher tout grondant, derrière son maître.

— Il te prend aussi pour un Bleu, mon pauvre Kado, dit ce dernier en riant.

— Et l'on dit que les chiens ont plus de flair que les hommes ! observa le bancal, haussant les épaules.

— Où t'en vas-tu, à cette heure?

— Vers Savenay.

— Ça chauffe là-bas.

— Oui, on dit l'armée royale et catholique en pleine déroute.

— Dieu protège les pauvres gens !

— Et qu'il nous protège aussi ! les Républicains vainqueurs vont se répandre sur le pays, comme une nuée de sauterelles. C'est pire que les fléaux d'Égypte !

— Si l'on t'entendait, on ne douterait plus de tes sentiments et l'on ne t'accuserait pas de pactiser

avec ces gueux qui brûlent nos villages, profanent nos églises et chassent nos recteurs.

— Gageons que c'est le dernier ton pire grief? hein, mon Renaud? Si au moins t'avais pu épouser ta Perrine auparavant.

— Bien sûr! avec les prêtres jureurs, les bons chrétiens sont condamnés au célibat et ce n'est pas drôle.

— Ma foi! de retardements en retardements, vous pourriez bien ne plus vous marier du tout.

— Veux-tu te taire! oiseau de malheur!

— Bah! quand on se marie, on fait bien; quand on ne se marie pas, on fait mieux et comme dit la chanson :

S'mariera qui voudra;
Moi, je n'me marie guère!
S'mariera, qui voudra;
Moi, je n'me marie pas!

Il rejeta sa balle en arrière, d'un coup d'épaule et, clopin-clopant, redescendit l'autre versant.

— Pauvre gars! « Ils sont trop verts », murmura le meunier qui avait quelques lettres, étant passé par le séminaire.

Un instant, il le suivit des yeux, avec cette pitié inconsciente des forts pour les êtres chétifs et disgraciés; puis il regarda les dernières flammes s'éteindre; il écouta le dernier écho de la canonnade s'affaiblissant peu à peu...

— Triste besogne! murmura-t-il.

Et, lentement, il reprit sa tâche interrompue.

Renaud Lanoë était un beau gars robuste et bien corporé qui eût fait un superbe soldat pour un des deux partis qui combattaient alors avec tant d'acharnement. Mais il était d'humeur pacifique et sa promise ne songeait pas à s'en plaindre.

Destiné d'abord à la prêtrise, il y avait renoncé à regret, lorsque sa mère, devenue veuve, l'avait rappelé près d'elle. Depuis, il s'en était consolé mais il avait gardé, de son éducation première, des manières moins brutales, un langage plus choisi, des sentiments plus affinés que les autres villageois. Aussi en était-il quelque peu jalousé.

On n'osait pas trop le lui témoigner car s'il était très doux, il était aussi très fort et, quoique obligeant et serviable, il ne supportait pas d'être molesté ni surtout de voir molester de plus faibles. Aussi, bêtes et gens, tous ceux qui avaient à redouter quelque brutalité, n'invoquaient jamais en vain sa protection.

Pour sauver le pauvre Pataud, que de méchants gamins voulaient noyer, il avait risqué de passer sous la roue d'un moulin, et, pour arracher Kado à un parti de Vendéens, qui l'accusaient de pactiser avec les Bleus, il avait failli être fusillé à sa place.

Tous deux lui en étaient-ils aussi reconnaissants?

Il venait de monter un sac de farine au grenier et redescendait par l'échelle placée sous la trappe, quand un faible jappement appela son attention.

A l'orée du petit bois, une femme apparaissait traînant un fardeau avec lequel gravir la lande ne semblait pas très facile.

— Mais, c'est la maîtresse. Qu'est-ce qu'elle porte donc là?

Il se hâta d'aller au-devant d'elle.

— Vite, mon gars, dépêchons-nous... C'est une pauvre Brigande...

— Jésus! elle est morte!

— Non, mais elle n'en vaut guère mieux.

Ils atteignirent le moulin et la déposèrent sur le lit clos dont Renaud avait rapidement ouvert le battant et rabattu les couvertures.

— Où l'avez-vous trouvée, la maîtresse?

— Dans un taillis où elle était terrée comme une pauvre bête blessée... Je ne savais que faire; la ferme est pleine de soldats et puis qu'aurait dit le père?... J'ai pensé à toi...

— Vous avez bien fait.

— Alors tu veux bien la garder, mon gars?

— Sans doute.

— Tu es un brave garçon, Renaud, ça vous portera bonheur. Si on vient, tu diras que c'est ta sœur...

— As pas peur, la maîtresse; j'aurai soin d'elle comme si c'était Perrine.

— Le bon Dieu te le revaudra! Je me sauve pour ne pas donner l'éveil.

Renaud écouta le clic clac des sabots s'éloigner,

ferma la porte, puis, se ravisant, il la rouvrit toute grande.

Ça inspirerait moins de soupçons...

— Veille Pataud, dit-il simplement.

L'animal fixa sur lui son œil intelligent et doux...

Il avait compris.

## II

...Debout, au pied du lit, le meunier regardait la Brigande.

Était-ce une grande dame, une simple paysanne? Son misérable accoutrement ne permettait pas d'en préjuger; depuis la déroute du Mans, chacun s'affublait des haillons les plus disparates, pour se garantir du froid et remplacer les vêtements usés. L'un portait un costume turc emprunté au théâtre de La Flèche; l'autre, une robe de procureur, et la retraite de Russie seule devait revoir semblable mascarade.

La fugitive avait un capuchon de laine violet; elle était enveloppée d'une vieille couverture en guise de châle et un morceau de drap bleu était attaché à son cou par une ficelle. Elle avait trois paires de bas de laine jaune qui retombaient sur des pantoufles vertes... C'eût été risible, si ce n'eût été navrant.

Renaud la considérait avec une profonde pitié.

Était-elle jeune, vieille? On ne pouvait le deviner, car son visage était couvert de sang et ses cheveux souillés de boue.

Il prit une terrine d'eau fraîche et commença à la débarbouiller avec un linge bien propre.

A mesure que les traits apparaissaient, il allait avec plus de précautions, craignant que sa main ne fût pas assez légère ni le torchon assez doux pour cette peau délicate et fine qu'il contemplait émerveillé.

Sa Perrine, si fraîche cependant, n'eût pu rivaliser avec cette épiderme transparente ni ses lourdes tresses avec ces frisons si fins.

Bientôt les lèvres décolorées s'agitèrent balbutiant un nom :

— Louis !

Puis les paupières se soulevèrent lentement et deux yeux de pervenche indécis, effrayés, se fixèrent sur le jeune homme.

— Ne craignez rien, lui dit-il, avec douceur; vous êtes en sûreté, les Bleus ne vous trouveront pas.

— Où suis-je?

— Au Moulin-Joli dont je suis le garde-moulin. Notre maîtresse, la fermière de la Saulaye, vous a apportée céans pour vous cacher; Pataud et moi nous veillons sur vous.

— Merci.

Elle était si faible qu'elle pouvait à peine parler.

— Vous êtes blessée, demanda-t-il?

— Non, j'ai faim.

Bouleversé, il courut à la huche, coupa une tranche de pain, l'émietta dans un bol de lait, puis revint à la pauvre affamée qui le remercia d'un sourire languissant.

— Ne mangez pas trop vite; prenez garde de vous faire mal.

Avec une sollicitude fraternelle, il redressait son oreiller, l'aidait à se mettre sur son séant, ému, attendri, par tant de détresse, de faiblesse, de misère.

Elle paraissait à peine vingt ans, et malgré le sillon bleuâtre trahissant le passage des larmes, le pli douloureux de son front, tendu vers une pensée unique, ses traits avaient quelque chose d'enfantin, de touchant, et on l'eût prise pour une jeune fille, sans le cercle d'or brillant à l'annulaire...

Soudain, Pataud fit entendre un léger jappement; quelques républicains, le fusil sous le bras, se dirigeaient vers le moulin.

La Brigande fit un mouvement pour se lever.

— Ce serait vous trahir avec ces vêtements, observa le meunier; ne bougez pas et laissez-moi faire.

Il lui remonta la couverture jusqu'au menton et demeura tranquillement assis près d'elle, sur le coffre.

— Salut et fraternité, dit une voix rude.

Les crosses résonnèrent sur les dalles.

— Salut et fraternité, répondit Renaud se levant

sans hâte pour aller au sergent, un vieux à l'air rébarbatif qui promenait un œil défiant autour de lui.

— Qu'y a-t-il pour ton service, citoyen?

— C'est à toi, la cambuse?

— Non, à maître Ferret, le fermier de la Saulaye. Je ne suis qu'un garde-moulin.

— C'est ta bonne amie, cette particulière-là?

— C'est ma sœur qui a la fièvre quarte.

— Ou quelque Brigande?

— Bon! la Jeannette est bien connue dans le pays, dit-il placide en emplissant de cidre un bol enluminé sur lequel ce nom s'étalait en lettres dorées.

— Alors, je bois dans sa tasse, à la santé de la Nation et à la sienne.

— Merci, sergent, elle en a besoin.

— Fais-nous raison?

— Bien volontiers.

On trinqua à la ronde.

— Gageons que tu boirais de meilleur cœur avec ceux de là-bas? goguenarda le sergent.

— Suis-je avec eux?

— Tu n'es pas non plus avec nous.

— Si tout le monde portait les armes, qui ferait le pain pour les soldats?

— Pas mal répondu; mais enfin, es-tu blanc ou bleu?

— Je suis meunier; pas de ma faute, si la farine est blanche.

— Décidément, ce n'est point un sot, il n'en est que plus dangereux! opina le sous-officier, essuyant sa moustache d'un revers de main. Faut interroger un peu cette jeunesse pour voir?

Des abois joyeux l'interrompirent. Une jeune paysanne aux joues roses arrivait, tout essoufflée, un paquet de hardes sous le bras.

— Bonjour, Renaud, comment va ta sœur? Je lui rapporte son linge lavé et raccommodé.

— Merci, Perrine; elle est mieux mais encore bien faible.

— Salut et fraternité, citoyens militaires; ma mère m'a chargée de vous annoncer que la soupe est servie.

— C'est bon; on y va. Nous te laissons avec ton amie... Comment s'appelle-t-elle?

Il l'observait inquisiteur... La réponse pouvait tout perdre...

Mais, sans affectation, Renaud jouait avec le bol du sergent. Perrine, qui guettait ses mouvements du coin de l'œil, répondit bravement :

— Jeannette, donc.

Le vétéran eut un geste de dépit.

— Rien à faire avec ces maudits chouans, grommela-t-il.

Cependant il hésitait encore, s'attardait à boucler son ceinturon... Cette angoisse devint si intolérable que la fugitive eut la tentation de rejeter ses couvertures en s'écriant :

— Fusillez-moi et que ça finisse !

Le meunier eut-il l'intuition de ce danger ? mais, de son air calme, il s'approcha du lit :

— Allons, Jeannette, ne t'agite pas, dit-il doucement.

Et simplement, posément, comme l'eût fait un frère pour une sœur malade, il lui mit un baiser au front.

Ce fut fait avec tant de naturel que, connaissant les mœurs austères des Bretons, le sergent ne douta plus et dit :

— En route !

La petite troupe s'éloigna et disparut dans la direction de la ferme... Perrine, interdite de cet acte hardi, était plus rouge que l'étrangère.

— Pardon, madame, dit Renaud, les yeux baissés, c'était un moyen de salut.

Souriante, la Brigande lui tendit la main.

Mais le moyen n'était pas du goût de Perrinette.

## III

La guerre de Vendée touchait à sa fin.

Après une lutte homérique, qualifiée par Napoléon de « lutte de Géants », l'armée royale et catholique, formée de troupes improvisées et commandée par

des généraux de vingt ans, voyait la victoire déserter ses drapeaux et, après avoir fait reculer les vainqueurs de l'Europe, devait reculer à son tour.

« Il y avait toujours du courage et de la gloire, mais les succès mêmes devenaient un spectacle de détresse. »

Par le fer, le feu, les noyades, la Terreur, enfin ! la Convention avait décidé de réduire ceux qu'elle ne pouvait soumettre, quitte à faire un sépulcre de toute une province coupable de défendre ses franchises, son droit, son roi, sa foi. Les Colonnes infernales avaient ordre de n'épargner ni l'âge ni le sexe : femmes, enfants, vieillards étaient égaux devant le couperet. Pas plus de quartiers pour eux que pour les combattants. Aussi dix mille de ces malheureux encombraient les derrières de l'armée vendéenne et passèrent la Loire avec elle, n'attendant aucune pitié des Bleus.

Pourtant Bonchamp mourant avait donné l'exemple et obtenu la grâce de cinq mille prisonniers. Son cadavre n'en avait pas moins été déterré et sa tête coupée envoyée à l'Assemblée. Aussi quand Lescure, « le Saint du Poitou », succomba, à son tour, son beau-père, le marquis de Donnissan, le fit enterrer si secrètement que sa malheureuse veuve n'eut pas la consolation de dire une prière sur sa tombe.

Henri de La Rochejacquelein, malgré son extrême jeunesse, avait dû prendre le commandement; il s'efforça de rallier les débris des différents corps;

mais, après la déroute du Mans, ce ne fut plus qu'un immense troupeau, talonné par l'épouvante, où tous les rangs étaient confondus, où Mmes de Bonchamp, de Lescure, d'Elbée, ne comptaient pas plus que de simples paysannes, où officiers, soldats, servantes, maîtresses, étaient impossibles à reconnaître sous les haillons dont tous étaient affublés.

Savenay fut un des derniers sursauts de cette agonie; les fuyards se répandirent dans la campagne bretonne, errant à l'aventure, se heurtant à des patrouilles ennemies qui les tiraient comme des lapins, épuisés de fatigue, de misère et jonchant la lande de leurs cadavres.

C'était une de ces lamentables épaves qui était échouée au Moulin-Joli où elle reposait à cette heure, sous la garde de Renaud.

Succombant à toutes ces émotions, elle s'était endormie d'un sommeil agité, fiévreux, peuplé de visions sanglantes : scènes d'émeutes, de carnages, tableaux de la rue, des camps, auxquels se mêlaient parfois des souvenirs bucoliques, une idylle champêtre...

— Les Tuileries en feu ! Vive la Nation ! Je ne pourrai jamais me tenir à cheval... J'ai peur ! Henri ! Louis ! Ne me lâchez pas !... Au galop ! vite ! vite... les prévenir... Oh ! la pauvre tête fracassée !...

Il pleut, il pleut, bergère...

Mon joli mouton... Votre servante, monsieur le

bailly... *I love you*... Je ne comprends pas l'anglais...

Tour à tour ses traits délicats exprimaient la terreur, la crainte, la résolution, la douleur; puis ils se détendaient dans un sourire malicieux, digne d'une soubrette de comédie.

Qui était-elle? D'où venait-elle? Le meunier n'était pas curieux, il n'en eût pas moins donné gros pour le savoir...

Il ne saisissait pas grand'chose de ces phrases entrecoupées... pourtant il était question d'un meunier, d'une fermière... Serait-ce donc une simple paysanne, comme lui?

La nuit commençait à tomber, les étoiles s'allumaient au ciel, il avait refermé le battant du lit clos pour que la malade eût plus chaud et l'on n'entendait plus qu'un léger murmure...

Accoudé sur la table rustique, où il achevait de souper, Renaud, le couteau en l'air, écoutait toujours, oublieux du fricot qui refroidissait dans son assiette...

Et Pataud, qui attendait les reliefs du repas, assis sur son derrière, le considérait d'un air de reproche.

## IV

Perrine était un beau brin de fille qui n'avait pas froid aux yeux et maniait comme un homme le

bâton ferré, « pen-bas », que chacun portait alors pour se défendre des loups et des Bleus.

Saine, robuste et point craintive, elle n'en avait pas moins le cœur tendre. Renaud le possédait tout entier. Elle était si fière d'avoir été choisie, entre les autres filles, qu'il daignait à peine regarder. Elle l'aimait et elle l'admirait. Il savait si joliment tout dire. Dame Ferret, elle-même, en restait tout éberluée et répétait naïvement :

— As-tu de la chance, ma fille; c'est point ton père qu'aurait jamais trouvé ça !

Ils étaient promis depuis un long temps déjà et qui menaçait de s'éterniser encore, à leur gros ennui à tous deux; mais, pour ces cœurs simples, respectueux de la foi jurée, ce lien fragile avait la valeur d'un engagement définitif. Ils se considéraient comme unis et Perrine disait : « Mon Renaud » avec l'assurance tranquille de la possession.

Une seule chose lui causait parfois un peu de souci : quand au récit des atrocités, des massacres qui faisaient trembler les campagnes, elle voyait s'allumer une lueur inquiétante au fond du regard clair de son fiancé, elle craignait qu'il ne cédât à la tentation de partir, comme d'autres gars, pour la grande guerre, qui dépeuplait les foyers et faisait couler tant de larmes.

Or, maître Ferret, homme prudent et sage, adjoint au maire, s'il vous plaît, avait déclaré tout net :

— Que mon gendre soit pauvre comme Job, tant

pis ! si c'est un bon travailleur; mais je ne veux point d'un risque-tout qui se fasse rompre les os, laissant derrière lui une veuve et des orphelins.

Sa fille était bien de cet avis.

Elle n'en partageait pas moins les sentiments pitoyables de sa mère, et toutes deux avaient réussi déjà à sauver plus d'un fugitif, avec l'aide de Renaud, entre autres le curé de Saint-Laud, le célèbre abbé Bernier, qui avait passé plusieurs nuits au Moulin-Joli, sans que le propriétaire s'en doutât.

Cette fois, c'était plus difficile; il ne s'agissait plus d'un abri passager; la fugitive était trop faible et trop malade pour reprendre sa route; elle avait besoin d'une protection et de soins qu'elle ne pouvait trouver qu'à la ferme; on ne pouvait donc céler sa présence à maître Ferret.

Comment prendrait-il la chose?

Ce n'était pas un méchant homme, mais il tenait à sa vie et à celle des siens; il avait accepté des fonctions, qui ne lui plaisaient guère, pour assurer sa tranquilité; il faut bien parfois hurler avec les loups quand ils sont les plus forts; il se fût mal résigné à mordre avec eux et demeurait bon chrétien, au fond, à condition de ne pas le montrer. De là à se compromettre bénévolement...

Aussi dame Ferret était fort perplexe et, tout en taillant la soupe, elle ruminait, ruminait...

Le fermier arriva en retard; il avait le front soucieux et mangea d'abord silencieusement; les fem

mes l'imitaient; la grand'mère, un peu en enfance, le considérait d'un œil craintif, et les marmots n'osaient faire de bruit.

— On s'est un peu querellé, à la municipalité, dit-il enfin; on nous accuse de tiédeur; faut prendre garde à vos langues, les femmes.

— Nous ne disons rien...

— Ayez soin de continuer. Les Vendéens sont écrasés; on les pourchasse de tous côtés; s'ils cherchaient un refuge dans le village...

Un vacarme épouvantable l'interrompit : beuglements, coups de pieds, coup de cornes ébranlaient la cloison qui, dans les métairies bretonnes, sépare le logis des maîtres de celui des bestiaux;... le diable semblait déchaîné dans l'étable; le fermier se leva pour y mettre bon ordre et revint bientôt poussant devant lui un vieux aux joues creuses, à la mine harassée.

Traqué par les Bleus, à bout de courage et de forces, il s'était réfugié dans un coin obscur, pendant que les bêtes étaient à la pâture, et s'y était endormi. Un mouvement imprudent avait décelé sa présence et provoqué cette révolution...

Il n'osait demander un asile, équivalant parfois à un arrêt de mort, mais tout son être implorait pitié... Allait-on le repousser?

Mains jointes, la fermière regardait son mari?

Il eut un gros soupir désolé...

Il était magistrat municipal, mais il était chrétien

aussi et l'enfer est encore plus à craindre que l'échafaud.

Résigné, il dit :

— Asseyez-vous et que Dieu nous protège.

Il y eut un soupir de soulagement.

— Ah ! mon homme, t'es un brave homme ! s'écria dame Ferret, les larmes aux yeux.

Le pauvre vieillard étourdi ne savait comment remercier... Perrine s'empressa de lui remplir son écuelle de soupe, sur laquelle il se jeta avidement. Quand il fut un peu rassasié, il put donner quelques détails.

Il avait fait toute la campagne sous les ordres de Lescure et de son cousin, La Rochejacquelein, unis par la plus fraternelle amitié. Il fit couler les larmes de ses humbles auditeurs au récit de la fin édifiante du premier, des souffrances de sa jeune femme, impuissante à soulager sa douloureuse agonie et entraînée loin de lui par la tourmente. Il peignit en termes émouvants la détresse de l'armée royale, passant et repassant la Loire, avec ses malades, ses blessés, ses traînards... l'affreuse déroute qui en avait dispersé les derniers débris... et sa fuite au hasard, à travers les champs, les bois...

— Ne vous tourmentez plus, ici, vous êtes en sûreté, on ne vous trahira pas et vous pourrez vous reposer...

— Je vous remercie et j'accepte, pour cette nuit, car, demain, il me faut repartir.

— Pourquoi? demanda doucement la fermière.

— Je n'étais pas seul; j'avais une... nièce avec moi; nous avons été séparés dans la bagarre, mais je ne puis l'abandonner et je la cherche.

— Elle est jeune, votre nièce?

— Très jeune.

— Blonde, brune?

— Blonde.

— Avec un capuchon violet, peut-être?

— Oui...

— Pourquoi ces questions, femme?

— Pardine, parce que j'ai fait comme toi, mon homme, et tu ne pourras plus gronder : l'oncle est ici, mais la nièce est au moulin, et le bon Dieu nous a envoyé deux hôtes au lieu d'un.

## V

Maintenant Jeannette était installée aussi à la ferme et placée sous la protection particulière de Perrine, qui s'était attachée étroitement à elle de tout l'élan de son brave cœur. Elle partageait son lit avec elle, lui prêtait ses vêtements, l'aidait à garder ses moutons car, pour dépister les soupçons, elle était chargée de ce soin et son oncle du gros bétail.

Tous deux s'en acquittaient du reste avec une bonne volonté sans égale que leur maladresse, et ils se fussent trahis cent fois, si tout le village n'eût été complice.

Par une sorte d'instinct primitif, les paysans les plus bornés déployaient des ruses de Peaux-Rouges pour le salut des Vendéens. Les vieilles bavardes mettaient un frein à leur langue; les enfants terribles n'avaient jamais un mot imprudent; une pauvre petite idiote même, dont on ne se méfiait pas, écoutait les conversations, surprenait les mouvements des républicains et venait en aviser les fugitifs.

Toute la paroisse de Prinquiaux était royaliste et ceux qui affectaient des opinions avancées n'étaient guère meilleur teint que Maître Ferret. Pour ces Bretons, un peu mystiques, les moindres soldats de l'armée royale et catholique participaient à la gloire des héros et des martyrs et c'était une auréole qui s'ajoutait à celle du malheur.

Aux yeux de Renaud surtout... Jamais il ne s'était tant intéressé aux récits de guerre, et souvent il venait donner un coup de main au bouvier improvisé pour trouver prétexte à le questionner sur les épisodes de cette lutte gigantesque, sur les chefs populaires dont La Rochejacquelein et Charette étaient presque les seuls survivants. Bien que d'une culture plus relevée, le vieux Pierre, l'oncle de Jeannette, ne méprisait ni les paysans ni la vie rustique; il causait volontiers avec le jeune homme et lui témoi-

gnait beaucoup de bienveillance, l'interrogeant sur ses années de séminaire, ses projets d'avenir; il vantait la grandeur et la noblesse des travaux des champs, de l'existence patriarcale, « la plus près du bon Dieu ».

— Si les seigneurs étaient tous demeurés attachés à la terre, les paysans seraient tous demeurés attachés à leurs seigneurs.

Et Jeannette?

Jeannette se mêlait rarement à la conversation; les yeux perdus dans le vague, elle caressait doucement un agnelet, couché à ses pieds, dont le bêlement plaintif semblait accompagner ses pensées mélancoliques... Où l'entraînaient-elles ainsi?

Bien loin de la Saulaye, de Prinquiaux, de la Bretagne, dans un hameau aussi, mais un hameau pour rire, où les vaches à la robe lustrée, avaient des étables de marbre, où le lait crémeux était servi dans des tasses de sèvres, où les bergères avaient des houlettes enrubannées, où le meunier était un roi, la fermière, une reine, où, devant le Temple de l'Amour, deux beaux enfants échangeaient un timide aveu, sous le regard attendri des grands-parents...

Puis, dans un vieux château du Médoc, où châtelains, chambrières et vassaux dansaient encore sur l'herbette, malgré le grondement sourd de la Révolution; où dans la modeste chapelle, sans pompes, sans cortège, sans autres invités que les proches

parents, sans autres témoins que les ombres des ancêtres, deux fiancés devenaient deux époux...

Puis à Paris, dans un hôtel abandonné, au milieu des allées et venues aux Tuileries, des angoisses de l'attente, des émeutes, des cris, des scènes de meurtre; avec le cauchemar du 20 Juin, du 10 Août... les fusillades, les têtes coupées, la fuite éperdue à travers les rues, la berline arrêtée aux barrières...

Puis, le répit trop court, dans ce paisible manoir du Bocage, où seigneurs et paysans pratiquaient la vraie fraternité, celle qui ne s'étale pas sur les murs; où l'on chassait ensemble, où l'on priait ensemble, en attendant de combattre et de mourir ensemble; où, comme aux temps héroïques des Croisades, de belles mains brodaient des étendards pour la Guerre sainte...

Puis, la vie des camps, marches, contre-marches, succès, revers, ivresse du triomphe, tristesses de la défaite, contact des héros...

Puis, le désastre, la déroute, les blessés entassés dans des charrettes, les morts abandonnés sur les routes, la faim, la soif, l'incendie, les ruines, les deuils...

Tout cela passe, repasse sous ses paupières gonflées pendant que les ramiers roucoulent, que les amoureux devisent... et de grosses larmes glissent sur ses joues pâles...

Renaud en avait le cœur tout chaviré. Souffrir, c'est bon pour des hommes. Tant de faiblesse devrait

désarmer la cruauté du sort... Voir assommer un bœuf est moins révoltant que de voir étouffer un petit oiseau.

Comment cette frêle créature, si délicate qu'un souffle l'eût renversée, était-elle mêlée à cette horrible guerre? Avait-elle suivi un père, un frère, un mari? était-ce un vivant ou un mort qu'elle pleurait? Avait-elle encore d'autres parents que ce vieillard incapable de la protéger?

Maître Ferret, toujours prudent, avait décliné toute confidence :

— Vous êtes nos hôtes, envoyés par le bon Dieu; ça suffit.

On se l'était tenu pour dit.

Les femmes eussent préféré moins de discrétion, mais quand la métayère essayait quelque timide insinuation, le vieux Pierre, hochant sa tête grise, répondait par le proverbe écossais :

— « *Tace* est un mot latin qui signifie chandelle ». Il faut obéir au maître, la maîtresse.

— Ce sont des gens des villes, opinait Perrine; ils ont des mains blanches et n'entendent rien aux travaux des champs.

— Le vieux Pierre en parle pourtant bellement, disait Renaud pensif...

Maître Ferret supposait qu'il appartenait à cette bourgeoisie, voisine de la petite noblesse et aussi respectée, qui comprenait les notaires, médecins, procureurs : « les messieurs ». Un clerc de Nantes,

venu chez ses parents, prétendait l'avoir entrevu à un dîner de tabellions en perruque poudrée et habit de ratine.

La mère-grand, qui, dans sa jeunesse, avait été en condition, lui trouvait la mine d'un intendant; mais un vétéran, retiré dans le village, croyait reconnaître en lui un sergent instructeur de Royal-Lorraine, en garnison à Angers, avant la Révolution.

Avait-il eu plus de mal avec ses conscrits? Avec ses bêtes, c'était terrible! Les plus paisibles ruminants devenaient enragés, tirant à droite, à gauche, n'obéissant ni aux prières ni aux menaces; les veaux bondissaient comme des cabris; les vaches se comportaient en folles génisses, tout le troupeau semblait possédé de la danse de Saint-Guy!

Influence des idées nouvelles, sans doute.

## VI

Le retour de Kado mettait toujours le village en ébullition; il rapportait avec lui un stock de nouvelles marchandises et de nouvelles politiques également appréciées des deux sexes : coquetterie et curiosité ne chômant guère, même en pleine Terreur.

Sa verve, son bagout, ses boniments au gros sel avaient grand succès près de ces simples esprits,

ignorant du sel attique, et les républicains de passage n'étaient pas les derniers à s'esclaffer de confiance devant sa mimique, ses grimaces, car, en général, ses plaisanteries en patois leur étaient inintelligibles.

Il faisait son déballage, sous un gros noyer, devant la ferme de son oncle; draps, cotonnades, couvertures de laine, jupons de futaine, fichus de soie, mouchoirs de Chollet, coiffes de dentelles excitaient plus d'une convoitise, et, malgré le malheur des temps, plus d'un écu sortait du bas de laine des ménagères.

Adroitement, il amorçait la clientèle, amusant les uns, étourdissant les autres, faisant miroiter de menus objets, « pour rien », aussi tentants pour ces naïfs que la verrotterie pour les sauvages.

— Un lot de petits couteaux taillant même le fer... et le cuir des Patauds, ajoutait-il en clignant de l'œil vers les uniformes sans défiance... Ça vaudrait bien un petit écu; mais, pour vous, mes camarades, je ne veux pas vous surfaire;... ce ne sera par quarante sous... ce ne sera pas vingt sous,... un cadeau, un vrai cadeau : dix sous ! seulement dix sous et un petit miroir pour la ménagère par-dessus le marché ! Qui lève la main ? Y en aura pas pour tout le monde !

Quelques bras se tendirent, dont celui d'un caporal de voltigeurs.

— Le militaire d'abord; les militaires passent avant tous les autres, proclama le colporteur, avec une déférence affectée (en français); tenez, citoyen

officier, vous aurez là une lame pour couper les oreilles aux Chouans et vous faire la barbe à l'occasion... Puisses-tu t'éborgner avec, ajouta-t-il en patois, à la grande joie de ses autres auditeurs.

Devant les rires et les applaudissements qui saluaient cette éloquence en partie double, il continua, se drapant dans une couverture :

— Regardez cette couverture; j'ai vendu la pareille deux louis à la Polignac, quand il y avait encore des louis et des Polignac, que le diable emporte ! (en français)... Notre pauvre Reine n'en avait pas une si belle dans sa prison, et notre pauvre petit roi Louis XVII, qui grelotte dans un galetas, voudrait bien en avoir une comme ça pour se réchauffer ! (en patois)... Qui veut la couverture? à quinze francs ! c'est donné ! j'en ajoute une seconde pour la ménagère... et une autre pour le cochon... toute la famille sera à l'abri !... Ça ne suffit pas?... Une couverture, militaire, qui abrite l'armée française !... Personne ne dit mot?... Vous n'avez donc pas un liard, mes camarades?... Je n'en aurai pas le démenti ! en voilà une cinquième ! pour quinze francs toujours !

Une main calleuse tendit trois pièces blanches; ça avait mordu !

Ceux qui venaient les derniers étaient moins bien servis, mais ils s'en apercevaient trop tard, et s'ils se plaignaient, Kado rétorquait, finaud :

— Fallait se presser ! Tout le monde ne peut pas

avoir la même part, et c'est seulement au Paradis que « les premiers seront les derniers ».

Tout son stock épuisé, il attaqua une autre gamme :

— Le mouchoir patriotique ! le grand succès du jour ! avec la Sainte Guillotine au milieu, pour la terteur des aristocrates (en français)... Jean Chouan prit, un jour, un de ces gueux de représentants; il força le bourreau à un simulacre d'exécution et le patient demeura trois heures le cou dans la lunette, exposé aux risées de tous; puis on le relâcha avec un coup de pied dans une autre partie de son vilain individu (en patois)... Voyez, c'est très exact ! Je l'ai vue fonctionner à Angers, pas plus tard que la semaine dernière, citoyens; toute une fournée de ci-devants y a passé. On les avait fait prisonniers la veille dans le bois du Gavre; ça n'a pas traîné ! Il y avait un petit chevalier si jeunet qu'on lui aurait fait sortir du lait en lui pinçant le nez, et un vieux qui aurait pu être son grand-père, et comme le vieux voulait passer le premier :

— Pardon, monsieur le marquis, dit le petit, à la messe, le curé passe après l'enfant de chœur (en français).

Le rire bruyant des soldats étouffa un faible cri, mais Kado, qui avait l'œil percant et l'oreille fine, aperçut sa cousine, entraînant dans la maison une jeunesse inconnue.

Intrigué, il abrégea la séance, en annonçant une

autre criée pour l'après midi, et entra chez son oncle.

Ce dernier l'accueillit fort mal :

— Tu avais bien besoin de conter de pareilles histoires ! bougonna-t-il.

— Dame ! je ne pouvais pas savoir, rétorqua le bancal, louchant vers le groupe des femmes empressées autour de Jeannette défaillante.

Oubliant toute prudence elle s'adressa à lui, suppliante :

— Pardon, monsieur, le petit chevalier ? ce n'était pas le chevalier de Mondion ?

— J'crois bien que si, répondit-il d'un air niais, malgré les signaux du vieux Pierre...

— Mon Dieu !... Alors... le vieillard ?... c'était le marquis de Donnissan ?

— Peut-être bien qu'oui ?... Y avait aussi une femme ; on disait que c'était sa fille...

— La marquise de Lescure ?... espérons que l'un n'est pas plus vrai que l'autre, murmura le pauvre oncle en regardant sa nièce, qui ne pouvait retenir ses larmes...

— Dame ! je ne peux rien affirmer, moi, déclara le colporteur piqué, je connais point tout ce beau monde.

— Alors tu ferais mieux de te taire, intervint Renaud, avec autorité ; faut tourner sa langue sept fois avant de parler et quatorze quand il s'agit de mauvaises nouvelles, dont on n'est point sûr.

— Tout de même, t'es pas mon oncle, pour me faire la leçon...

— Tâche de ne pas en mériter une seconde, grommela maître Ferret mécontent, elle serait plus rude.

Il n'était pas commode, malgré sa mine paterne; Kado se le tint pour dit et courba l'échine, protestant de ses bonnes intentions...

L'oncle Pierre, de son côté, expliqua le trouble de sa nièce : elle avait été au service de la marquise de Donnissan et était très attachée à toute la famille.

Chacun en crut ce qu'il voulut.

Pour achever de faire la paix, le bancal tira, de sa balle, quelques menus cadeaux : une blague à tabac pour son oncle, un tablier pour sa tante, une coiffe pour sa cousine, et, avisant le mouchoir rouge que Jeannette avait autour du cou :

— Voulez-vous me permettre de vous en offrir un neuf, proposa-t-il galamment?

Elle accepta de bonne grâce et s'en para aussitôt.

— Le vôtre est plus beau, observa naïvement Perrine.

— Je voudrais te le donner, ma bonne, mais il me vient d'une main chère...

— Faut le conserver, alors! je vous le laverai bien pour mettre le dimanche...

## VII

Renaud rentra au moulin l'âme plus légère; on croit aisément ce qu'on désire : il ne songeait pas à mettre en doute les paroles du vieux Pierre et, sans savoir pourquoi, il était content que sa nièce ne fût pas d'une condition plus élevée.

Sa sœur à lui, était en service chez une bourgeoise de Dréneuf, M^me^ Dumoustier; et, bien que le prestige de la noblesse rejaillît sur les serviteurs, il sentait tout de même un certain rapprochement.

Les manières et l'éducation mettaient déjà entre eux une distance assez grande! elle devait souffrir de mille petits riens qui, pour une autre, eussent passé inaperçus : le contact grossier, la promiscuité forcée, la malpropreté générale.

Comme toutes les métairies de la Basse Bretagne, celle de maître Ferret était une simple chaumière, composée d'une vaste pièce où tout le monde mangeait, dormait, vivait enfin sans qu'il fût possible de s'isoler. L'étable n'en était séparée que par une cloison de planches; les râteliers étaient dans la chambre; les animaux passaient leurs têtes par de grands trous et réveillaient souvent les dormeurs qui, à la lueur du feu de tourbe, voyaient les cornes

se profiler sur la muraille, comme des apparitions fantastiques. Les lits clos, placés au-dessus les uns des autres, étaient garnis d'une balle d'avoine et d'une couverture. On mangeait sur une table mal équarrie, dans des écuelles de bois, sans assiette ni fourchette; on buvait tous à la même cruche d'étain.

Renaud devinait les répugnances de la jeune Vendéenne; il s'ingéniait à y remédier : Il lui avait apporté le bol de faïence, à son nom d'emprunt, en souvenir de la ruse qui lui avait sauvé la vie. Il y avait joint bientôt une assiette à fleurs, gagnée à la fête du village voisin, un couvert de bois taillé par lui à la veillée...

— C'est pour monter votre ménage, disait-il en badinant.

Elle en était surprise et touchée...

Comment ce simple paysan avait-il ces délicatesses?

Décidément Perrine ne serait pas malheureuse!

Elle le lui disait et la bonne fille se rengorgeait toute fière!

— C'est vrai, qu'il n'y en a pas deux comme mon Renaud!

En attendant, elle se languissait après ce mariage :

— Si Dieu ne nous aide, je mourrai vieille fille, c'est sûr!

— Ce serait dommage!

— Pour moi surtout! Renaud pourrait facilement trouver mieux, moi pas.

— Tu es une excellente créature ! gentille et avenante par dessus le marché...

— Oh ! je ne le vaux pas, mais je l'aime tant que ça doit combler la différence...

— Tu te l'exagères; vous êtes très bien appareillés, et ton amoureux doit être aussi impatient que toi.

— Vous croyez ?

— Certainement.

— Il semble tout changé, depuis quelque temps... j'ai peur qu'il n'ait de mauvaises idées derrière la tête...

— Lesquelles ?

— Je ne sais point, mais quand on parle de la guerre, ses yeux s'allument : j'ai toujours peur qu'il ne prenne un fusil...

— Oh ! ce n'est pas un batailleur et, d'ailleurs, la guerre est finie, va !

— C'est égal, je serais plus tranquille si nous étions mariés...

— Lui aussi; c'est ce qui le rend mélancolique.

De fait, on le voyait rarement sourire et, quand il ensachait son blé ou blutait sa farine, il s'arrêtait parfois les bras en l'air, semblant attendre...

Quoi ?

Un jappement joyeux le tirait de sa rêverie : Perrine et Jeannette passaient avec leur troupeau...

Alors son visage s'éclairait; il achevait rapidement sa besogne et se rappelait tout à coup qu'il

avait des lignes à relever ou un champ à sarcler, ensemencer, du côté des bergerettes.

On échangeait le bonjour, on faisait un bout de causette, on se séparait à regret :

— Ce serait si gentil de rentrer les deux ensemble, mari et femme ! soupirait Perrine.

Renaud en pensait-il autant?

De temps à autre, Kado survenait en quatrième; sa cousine n'en était pas fâchée; pendant qu'il causait avec Jeannette, son promis était plus à elle... ou plutôt il eût dû l'être... en réalité, il était encore plus morose et considérait l'autre couple d'un œil irrité...

Que pouvait raconter le bancal et pourquoi Jeannette l'écoutait-elle avec tant de complaisance?

Kado était beau diseur; sa langue dorée faisait parfois oublier sa difformité, et plus d'une jeunesse s'en était laissé conter par lui...

Mais Jeannette n'était par une jeunesse comme les autres !

Pourtant elle ne semblait pas se déplaire en sa compagnie?

C'est qu'il avait su trouver le point sensible : l'absence de nouvelles, privation plus cruelle que toutes les autres pour la jeune femme, ignorante du sort de ceux dont elle avait partagé les dangers...

— Ils sont dans la main de Dieu; il ne tombera pas un cheveu de leur tête sans sa permission; répétait vainement le vieux Pierre.

Elle n'avait pas sa résignation et se jetait avidement sur la moindre gazette, accueillait tous les racontars et se torturait l'esprit et le cœur...

Kado jouait de cette corde avec dextérité : Par lui, elle avait appris la mort de M. d'Elbée, fusillé dans son fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas de se tenir debout; celle de sa femme, exécutée avec lui, la noyade de deux pauvres domestiques de la famille de Lescure, Bontemps et Herlobig, attachés ensemble et jetés dans la Loire. Elle les avait beaucoup pleurés...

Toujours elle insistait pour savoir ce que devenaient messieurs de Marigny, de Charette, les frères La Rochejacquelein? Un jour, elle apprit la fin tragique de l'aîné :

Au commencement de 1794, en se portant de Trémentine sur Nouaillé, il aperçut deux grenadiers républicains; il courut à eux en leur criant: — « Rendez-vous, je vous fais grâce. » L'un d'eux se jeta à genoux en lui présentant son fusil par le canon. Henri étendit la main pour prendre l'arme; au même instant, le coup partit; la balle le frappa au front : il tomba foudroyé.

A cette lecture, Jeannette cacha son visage dans ses mains :

— Pauvre Henri! le voilà donc mort aussi! gémit-elle douloureusement...

Et la trouvant tout en larmes, son oncle la gronda un peu :

— Vous avez tort d'écouter ce garçon, dont on ne saurait trop se défier; ce n'est pas un cœur droit comme Renaud. Vous finirez par vous trahir et je ne pourrai tenir la promesse que j'ai faite à votre mari mourant...

Renaud, qui travaillait derrière une haie, se redressa brusquement... Appuyé sur sa bèche, il suivit des yeux la double silhouette, l'une si cassée, l'autre si frêle...

« Votre mari mourant... »

Elle était donc veuve?

Lentement, il reprit le chemin du moulin qui tendait vers lui ses deux bras immobiles...

Veuve! si jeunette, si délicate, si timide! presque une enfant! que deviendrait-elle seule dans la vie sans un appui solide? Que n'était-il son frère, son parent, pour avoir le droit de la protéger, de veiller sur elle? d'écarter les pierres de sa route... Comme il travaillerait avec joie pour qu'elle pût se reposer, comme il se priverait de tout pour qu'elle ne fût privée de rien...

Renaud était un honnête garçon et un bon chrétien, incapable de convoiter le bien du prochain et de manquer délibérément à la foi jurée, mais il avait vingt ans.

Par sa nature, son éducation première, il était sensible à certaines délicatesses dont Perrine n'avait pas la moindre idée, et ses rustiques attraits pâlissaient près de ceux de Jeannette.

Puis, pour une âme virile et tendre, la faiblesse est la plus grande force; un être craintif, sans défense, l'emportera toujours sur une robuste créature vaillante et résolue; et, quand le pauvre oiseau d'orage, battu par la tempête, n'a plus de nid, plus d'asile, plus de pain, que la mort plane au-dessus de sa tête, tel un menaçant épervier, alors le paladin qui sommeille chez les fils de l'Armorique se réveille, plein d'ardeur et de foi, transforme le plus pacifique en Chevalier de la Table Ronde prêt à mourir pour sa Dame, son Roi, son Dieu !

Renaud n'était pas assez psychologue pour analyser ce qui se passait en lui; on l'eût fort indigné en doutant de sa fidélité à Perrine, mais son cœur battait plus vite à la vue de Jeannette, et il regrettait beaucoup moins l'absence du recteur.

## VIII

Kado haïssait Renaud d'une haine d'avorton difforme pour un être beau et droit. De plus, il lui devait la vie et, pour certaines âmes obscures, un bienfait est le pire grief... Ce n'était pas le seul. La préférence de Perrine pour le jeune meunier avait froissé son cousin dans sa vanité... et ses intérêts... N'était-il pas là? n'était-ce pas lui qui aurait dû avoir la fille

et le moulin? Heureusement, le mariage n'était pas encore fait et il espérait bien qu'il ne se ferait jamais. La présence de Jeannette était un atout dans son jeu. Moins naïf que l'ex-séminariste, il avait deviné avant lui le sentiment qui s'emparait peu à peu de son cœur, et il en escomptait les conséquences probables. Il n'y avait qu'à laisser faire le temps, et quand Perrine se verrait dédaignée pour la jolie servante, le dépit la rejetterait vers son cousin.

Ce n'était pas mal calculé.

En même temps que la jalousie de Perrine, il s'efforçait de provoquer celle de Renaud; de l'amener à quelque éclat capable de le compromettre aux yeux de son oncle; ses entretiens fréquents avec la jeune Vendéenne avaient principalement ce but... un autre aussi, qu'il ne voulait peut-être pas s'avouer, mais qui n'en faisait pas moins son chemin dans sa conscience oblique. Ses soupçons en éveil ne se laissaient pas détourner facilement, et la pauvrette n'était vraiment pas de taille à lui donner le change; malgré les recommandations de son oncle, elle se prenait à toutes les embûches, et son imprudente exclamation : « Henri ! » en parlant de M. de La Rochejacquelein, trahissait une familiarité assez peu dans les habitudes d'une simple servante.

Était-ce donc gibier plus important? une de ces illustres victimes dont la tête valait son pesant d'or?

Si par un double jeu savant, il était possible de concilier amour, vengeance et profit?

La chose méritait que l'on y réfléchît.

Une fausse démarche pouvait tout compromettre. Il s'agissait d'être plus circonspect que jamais.

Sa tournée l'avait amené, ce jour-là, à Dréneuf. Chez Mme Demoustier, la sœur de Renaud lui demanda, comme d'ordinaire, de ses nouvelles.

— Il ne se marie toujours pas, mon pauvre frère?

— Comment voudrais-tu, Marianic? les curés ne sont point près de revenir.

— Il aurait dû profiter de la présence de M. l'abbé Bernier, quand il le tenait au moulin.

Est-ce qu'il est encore ici, le curé de Saint-Laud?

— Non, notre dame a réussi à lui faire passer la Loire.

— Elle finira par se faire prendre, et gare!

— Elle ne s'en soucie guère et n'est jamais si contente que lorsqu'elle parvient à sauver quelque fugitif.

L'objet de ces éloges entra sur cette entrefaite, suivi d'un jeune homme vêtu fort proprement, mais dont la mine triste et découragée formait un contraste avec l'enjouement de la bonne dame.

Elle interrogea curieusement le colporteur sur ce qui se passait à Prinquiaux.

— Dis à Renaud que la cachette de l'abbé Bernier est libre; quand il aura encore quelqu'un à m'amener qu'il ne se gêne pas.

— Ça pourrait bien se faire, madame.

— Encore un prêtre?

— Non, une jeunesse, mais faut pas avoir la langue trop longue...

— Tu peux parler; nous sommes entre amis.

Sans plus se faire prier, Kado raconta ce qu'il savait, ayant soin de se donner le principal rôle et se vantant bien haut de la confiance que lui témoignait la Jeannette « une ci-devant », bien sûr.

Mme Demoustier avait des exclamations de pitié; le jeune homme écoutait silencieusement...

Puis il posa quelques brèves questions auxquelles le bancal répondit assez exactement; alors, prenant son hôtesse à l'écart, il lui parla avec agitation...

— Impossible, monsieur Louis. Vous montrer dans le pays, ce serait vous perdre et peut-être ceux que vous voulez sauver.

— Mais songez qu'elle n'a plus que moi, madame, nous l'avons tant cherchée et j'en dois compte à deux morts....

— Encore faudrait-il être fixé et ne pas se compromettre inutilement...

— Je veux cependant savoir...

— Par l'entremise de ce brave garçon ne pourriez-vous, sans risque pour lui, le charger de quelque signe de reconnaissance.

— Lequel?

— Je ne sais pas, moi; un objet ayant appartenu à votre frère ou à vous... qui lui rappellerait un souvenir...

Il fouilla dans ses poches, hésita entre un cachet

et une bague qu'il avait au doigt... mais c'était bien dangereux pour le messager...

— Tiens, mon garçon, dit-il en se décidant tout à coup, prends ce mouchoir rouge; si c'est la personne que je suppose, elle le reconnaîtra sûrement, car mon frère lui avait donné le pareil... et ce n'est pas un objet compromettant pour un colporteur.

Kado aussi l'avait déjà reconnu, mais il se garda bien de le dire; c'était le moyen de rester maître de la situation. Il se borna donc à écouter attentivement les recommandations du jeune homme. Si Jeannette était bien celle qu'il cherchait, il la suppliait de venir au plus tôt le rejoindre à Dréneuf afin de tâcher de passer ensemble en Angleterre.

M^me^ Demoustier joignit ses instances à celles de son hôte, ajoutant qu'elle avait assez de place pour loger plusieurs fugitifs et qu'elle en aurait bien soin.

— Cette pauvre jeune femme ne doit pas être trop bien, chez ce bon Ferret, malgré tout le dévouement qu'elle peut y trouver; ici elle aurait au moins un peu plus de confortable.

Le bancal promit de bien faire la commission et continua sa tournée, enchanté de l'aventure.

Décidément la chance lui était favorable et les événements prenaient bonne tournure. Il s'agissait de bien tenir les ficelles.

## IX

Ce soir-là, toute la famille était réunie autour de l'âtre où brûlait un feu de tourbe aux reflets verdâtres.

Les femmes filaient, sauf Jeannette qui brodait un joli fichu pour Perrine; les hommes pelaient des châtaignes; les vieux contaient des histoires; les marmots écarquillaient les yeux et les oreilles pour mieux écouter. L'épisode de Ruth et Booz, narré par le vieux Pierre, avec autant de simplicité que d'onction, avait eu grand succès; les récits bibliques, accessibles à tous, le sont particulièrement aux terriens, plus près de la nature moins changeante que la politique.

La grand'mère Ferret achevait à son tour une horrifique aventure de revenants à faire dresser les cheveux sur la tête :

—-Vous allez nous donner le cauchemar, ma mère, dit maître Ferret, quelque drôlerie vaudrait mieux, avant de nous coucher.

— Je n'en sais point, dit la bonne femme, piquée.

— Si Jeannette voulait nous dire un de ses contes de fées?

— Je veux bien, mais ce sera moins intéressant.

— Allez tout de même, daigna insister la mère-grand, sensible à cette déférence.

La jeune femme déposa son ouvrage et commença aussitôt l'histoire de Peau d'Ane. On entendait le pas lourd des animaux dans l'étable, et parfois les longues oreilles du baudet, auditeur bénévole, se profilaient sur le mur, comme une illustration vivante.

On en était au moment palpitant où la gente princesse, cachée sous ses haillons, était appelée au palais, pour essayer la bague trouvée par le prince, dans le morceau de galette...

Renaud contemplait d'un œil rêveur les doigts fuselés de la narratrice... On heurta à la porte.

— Au nom de la Loi !

C'était un détachement de républicains qui faisaient « la fouille » dans le village.

Impossible de songer à se cacher.

Les hommes se consultèrent d'un regard inquiet; les femmes se pressèrent autour de la fermière moins tremblante que son mari.

— Tu es officier municipal? interrogea le sergent.

— Adjoint au maire, pour vous servir.

— Tu connais la Loi puisque tu es chargé de l'appliquer et tu n'aurais pas d'excuse.

— De quoi s'agit-il?

— Il y a des Brigands ici, dans le village; il nous les faut. Nomme chacun de ces gens-là, s'il y en a dont tu ne peux répondre, dis le hardiment; on ne

te fera pas de mal. Si tu essayes de nous tromper, on flambera ta cambuse avec toi et les tiens. Tu as cinq minutes pour te décider. Et d'abord, à boire !

Il s'attabla, avec ses soldats, dévisageant les malheureux rassemblés sous sa griffe, comme un troupeau craintif.

Le métayer essuya son front baigné de sueur... il considéra, avec angoisse, sa vieille mère, sa femme, ses enfants, ses vaches qui passaient leur muffle humide et regardaient de leurs gros yeux ronds...

Toutes ses affections, tout son bien, c'était dur !

Il fit un pas vers le sous-officier qui tordait sa moustache d'un air goguenard... puis brusquement il saisit la cruche et passa dans le cellier.

Quand il revint, la cruche pleine ne tremblait plus dans sa main. L'air résolu, le visage calme, il nomma tous les assistants.

— Tu en réponds?

— Comme de moi-même.

Le républicain n'était pas convaincu, et, attirant dans ses jambes le plus petit des marmots :

— Répète un peu, pour voir. Qui est celui-ci?

Le bambin n'était pas bien dégourdi et, tout intimidé, il tiraillait sa mèche filasse, mais il ne se trompa en rien.

— Ces gredins-là sucent la rébellion avec le lait ! gronda le sergent furieux.

Il repoussa le marmot qui, familier, grimpa aussitôt sur les genoux du vieux Pierre.

Sacrant, jurant, les républicains se retirèrent avec force menaces pour aller perquisitionner ailleurs.

On respirait. Pierre embrassa le petit bonhomme, qui se laissait glisser à terre, enchanté de sa malice, et serrant les mains du fermier défaillant :

— Merci, mon ami, vous êtes un brave; j'ai bien cru que vous alliez fléchir...

— Moi aussi, confessa-t-il naïvement; mais, en allant chercher le cidre je me suis jeté à genoux pour demander le courage au bon Dieu. Il me l'a donné.

— Oh ! mon oncle, un pareil trait ne mérite-t-il pas une récompense? s'écria Jeannette, les larmes aux yeux.

— Faites ce qu'il vous plaira, ma nièce.

Rayonnante, elle sourit aux deux promis, assis à côté l'un de l'autre, et, s'adressant aux parents intrigués :

— Mes bons amis, vous venez de nous donner une preuve de dévouement dont nous sommes très touchés; vous risquez votre vie pour nous sans savoir même notre nom...

— Vous êtes nos hôtes, ça suffit.

— Soit ! nous voulons au moins vous donner un témoignage de confiance qui hâtera le bonheur de vos enfants...

— Comment ça? interrogea avidement Perrine.

— Votre mariage est retardé, faute de prêtre;

mon oncle l'abbé Jagault, aumônier de l'armée vendéenne, le bénira quand vous voudrez.

Tous se levèrent, très émus; les femmes, les enfants, se pressaient autour de l'abbé, joignant les mains, faisant des signes de croix; maître Ferret lui-même, malgré le risque plus grand, était tout fier d'avoir sous son toit un ministre du Seigneur.

Perrine, toute rose, sauta au cou de Jeannette et lui plaqua un gros baiser sur les joues.

— Est-ce bien à mon adresse? dit-elle gaiement en regardant Renaud.

Renaud ne répondit pas...

Il était livide.

Était-ce le reflet de la tourbe? l'émotion? la joie?

## X

En revoyant son cousin, le premier soin de Perrine fut de lui apprendre son bonheur. Le mariage religieux aurait lieu d'abord, secrètement, et le maire pourrait y passer ensuite, sans inconvénient.

— Pense si je suis heureuse, mon Kado, moi qui commençais à désespérer!

— Et Renaud?

— Renaud est content aussi, mais lui c'est plus en dedans.

— Naturellement ! Faut que je lui fasse tout de même mon compliment.

Il enrageait !

Oh ! mais, ça ne se passerait pas ainsi, et dût-il intervenir de façon brutale...

C'était facile et un mot de lui pouvait perdre toute la maisonnée... mais il perdait aussi Perrine ?

La chose méritait réflexion et s'il y avait un meilleur moyen ?

Son esprit fertile entrevoyait déjà plus d'une combinaison...

En abordant le meunier, sa résolution était prise et son plan arrêté :

— Tu as de la chance, mon gars, et je suis bien aise de ce que vient de m'apprendre Perrine. Aussi, j'ai remis à plus tard une commission dont j'étais chargé pour Jeannette et qui dérangerait peut-être vos projets.

— Quelle commission ?

— J'ai rencontré, à Dréneuf, chez Mme Demoustier, un beau jeune homme qui doit être son promis, c'est visible. Il m'a parlé d'elle avec une chaleur ! Paraît qu'elle lui a été confié par un mort...

Renaud était aussi blanc que sa farine ; il demanda la voix rauque :

— Il s'appelle ?

— M. Louis, mais il doit avoir un autre nom.

Il murmura sourdement :

— Oui, elle répétait ce nom-là, dans sa fièvre.

— Alors, tu comprends, il voudrait qu'elle vienne le rejoindre, avec son oncle, pour passer en Angleterre; c'est bien naturel.

— Oui...

— Et il m'a dépêché vers elle, avec ce signe de reconnaissance.

— Tu lui as montré?

— Pas si bête, mon gars; elle voudrait partir tout de suite et ton mariage serait à vau-l'eau. Non, je te le laisse et tu lui donneras quand tu seras marié.

— Tu veux...

— Je veux te rendre service; je te dois bien ça; tu m'as sauvé la vie, mon gars, je ne l'ai pas oublié. Adieu; j'ai une longue tournée à faire.

Renaud demeura seul, indécis, perplexe.

Le plus simple, le plus droit était de remettre ce mouchoir à Jeannette en lui faisant la commission. Si elle décidait de partir de suite, son mariage serait remis, voilà tout.

Il s'y résignait facilement.

Mais elle irait rejoindre son promis...

A cette pensée, il serrait les poings, et ses ongles lui entraient dans la chair sans qu'il s'en aperçût...

Son promis...

Ce mot seul lui causait une douleur affreuse...

Son promis !

C'était lui qu'elle appelait dans son délire... C'était à lui qu'elle pensait, lorsque ses grands yeux rêveurs regardaient si loin... si loin...

Sans doute, ce n'était pas un paysan, lui !... Il devait avoir de jolies manières, une belle livrée... peut-être mieux encore?

Sans doute, il avait fait campagne, avec son maître; il s'était distingué dans les combats... Ce n'était pas si difficile d'être brave !

Renaud n'avait jamais essayé... Qui sait? il aurait pu être un héros tout comme un autre....

Était-il trop tard?

M. de Charette tenait encore la campagne, s'il allait le rejoindre?

Pourquoi pas, après tout?

Son mariage?

Il n'était pas encore fait;... il avait besoin de réfléchir;... si maître Ferret se fâchait, tant pis !

Mais Perrine.

Là était le point douloureux. Il n'était plus bien sûr de l'aimer, mais elle l'aimait de tout son cœur simple. C'était mal de la faire souffrir. Moins mal encore que de la tromper...

Reprendre sa foi, affliger une brave et honnête fille, infliger un affront immérité à toute une famille, ce n'était pas beau, et tout son être loyal se révoltait à cette pensée...

Mais épouser sa promise avec un autre sentiment dans le cœur; non, il ne pouvait pas non plus ! Le

mariage est un sacrement; est-il permis de s'en jouer comme les gens sans religion?

Le diable a toujours de bonnes raisons !...

Il ne mentirait à personne; il rendrait à Perrine son anneau et s'en irait sans un adieu...

Ce serait déjà assez dur !

## XI

— Renaud ! Renaud !

Rien ne répondit, le moulin était silencieux, le meunier absent, son chien aussi.

La chose n'avait rien d'extraordinaire, pourtant Perrine sentit une vague inquiétude.

Elle accourait si heureuse !

Toutes les difficultés étaient aplanies, les dernières dispositions prises, le jour et l'heure fixés. L'abbé Jagault était prêt à entendre les futurs en confession, et la bonne fille se sentait déjà l'âme légère comme après : « Allez en paix. »

Et Renaud n'était pas là !

C'était une petite déception, mais il ne pouvait être loin; la porte était fermée seulement au loquet.., il allait revenir, elle n'avait qu'à l'attendre.

Debout sur le seuil, elle considérait tantôt l'horizon, tantôt le logis...

Bientôt ce serait le sien, maître Ferret lui donnait le moulin en dot.

Comme on y serait bien tous les deux !

En ménagère avisée, elle disposait à son goût le modeste mobilier : la grande armoire en cœur de chêne où s'entasserait le linge filé pour le trousseau, ce luxe des paysans ; le dressoir, où brillerait la vaisselle d'étain, les pichets de cidre, les petits pots à beurre ; le coffre pour ranger les habits au pied du lit clos...

Une image importune traversa sa pensée : Jeannette étendue là, toute défaite, et Renaud lui donnant un baiser fraternel...

Mais elle chassa ce souvenir.

Aucune ombre ne se mêlait à sa reconnaissance pour la nièce de l'abbé Jagault ; c'était à elle qu'elle devrait son bonheur, et elle remerciait la Providence de l'avoir placée sur son chemin. Sans elle, le moulin aurait pu tourner longtemps avant qu'elle en devînt la maîtresse !

Son cœur battait plus vite à cette idée, et les grandes ailes ne faisaient pas un plus joyeux tic-tac.

Comme elle aurait soin de son beau meunier !

Elle veillerait à ce qu'il eût toujours sa soupe chaude, son cidre frais, sa galette de blé noir cuite à point. Elle serait si contente de le servir ! de le regarder manger ! de lui verser à boire !

Avec cet enfantillage des amoureux, touchant dans sa puérilité, elle s'assit à la table rustique où bientôt on serait deux...

Quelque chose brillait sur une feuille de papier posée bien en évidence... Elle devint toute pâle :

C'était l'anneau des accordailles, pareil à celui qui ne quittait jamais son doigt...

Son anneau?

Pourquoi Renaud l'avait-il laissé-là?

Le cœur étreint par une indicible angoisse, elle essayait de se raisonner, de se ressaisir...

Bien quoi? qu'allait-elle s'imaginer? Renaud l'avait ôté, pour quelque gros travail, pour ne pas l'abîmer, parce que c'était un garçon soigneux..:

Soigneux? pas trop, tout de même, avec sa porte ouverte; les pillards qui couraient la campagne auraient eu tôt fait de le fourrer dans leur sac...

Mi-rieuse, mi-fâchée, elle glissa la bague de son promis à côté de la sienne; il avait la main fine, elle un peu forte, ça allait très bien.

Elle se le figurait tout penaud, tandis qu'elle le gronderait un peu, pas trop; ils n'étaient pas encore mariés, ce n'était pas l'alliance bénie que l'on doit garder jusqu'à la mort.

Oubli n'est pas crime.

Était-ce bien un oubli?

Ses yeux s'étaient arrêtés sur le papier... il y avait de l'écriture;... celle de Renaud? peut-être?

Perrine ne savait pas lire.

Vaguement troublée, elle tournait et retournait le maudit feuillet... Il n'y en avait pas long; quelques lignes à peine, mais indéchiffrables pour elle.

Si Jeannette eût été là?

Elle songea à l'aller quérir, puis hésita, retenue par une sorte de crainte instinctive...

Pourvu qu'il ne fût pas arrivé quelque malheur?

Très agitée, elle allait de la fenêtre à la porte, ne sachant à quoi se résoudre?

S'il pouvait revenir!

... Une ombre apparut sur le seuil... ce n'était pas le beau meunier.

— Que fais-tu donc là, cousine?

Elle eut une exclamation de soulagement :

Kado savait lire, lui!

Bien vite, elle lui expliqua de quoi il retournait et fit appel à ses lumières. Un éclair de joie mauvaise passa dans le regard torve du colporteur; il l'éteignit bien vite sous un voile hypocrite.

— Ma pauvre Perrine! soupira-t-il.

— Quoi? qu'y a-t-il? dis vite?

— Ça te ferait trop de peine.

— Renaud est mort?

— Non.

— Prisonnier?

— Non.

— Alors?

— Je n'ose point.

— Mais va donc ! tu me fais griller à petit feu...

— Renaud est parti.

— Comment, parti ? la veille de notre mariage ?

— Hélas !

— Tu es fou ! tu veux m'effrayer, t'amuser à mes dépens ; je ne te crois pas...

— Tant mieux !

— Voyons Kado, mon bon Kado, ne te moque pas de moi, parce que je suis simple, dis-moi la vérité ?

— Que veux-tu que je te dise, ma pauvre Perrine. Renaud est parti, il t'a plantée là, quoi !

— Ce n'est pas vrai ! tu inventes des menteries !

— Je veux bien, moi.

— Enfin, quoi qu'y a d'écrit là ?

— « Adieu, oubliez-moi ; je vais rejoindre les gars de M. de Charette. »

— Y a ça ?

— Oui.

Elle le regardait, effarée, balbutiante :

— Quoi que ça veut dire ?

— Je ne sais point, moi.

Atterrée, elle murmura :

— Quoi que je lui ai fait ?

— Tu ne lui as rien fait. Il est comme son moulin, il tourne au vent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! moi qui l'aimais tant !

Elle cacha son visage dans son tablier et éclata en sanglots.

Lui l'observait, se rongeant les ongles, l'air sournois.

— Voyons, Perrine, faut te faire une raison; un galant de perdu, dix de retrouvés! quand on est jolie et fraîche comme toi...

Elle faisait : « Non, non », de la tête, toute secouée par sa robuste douleur. Renaud! son Renaud! ne plus l'aimer!

Son cœur se brisait à cette affreuse idée...

Il ne l'aimait plus, pourquoi?

Qu'avait-elle à se reprocher?

Elle était sage, point coquette, ne riait point avec les autres gars... Maître Ferret aimait et estimait son futur gendre... la mère le traitait déjà en fils... jamais il n'y avait ni disputes, ni mauvaises paroles...

Sans doute, depuis quelque temps, il semblait moins causeur, moins amiteux...

— Depuis que la Brigande est chez vous, insinua le bancal.

Elle ne prit pas garde à l'intention méchante.

— Oui, dit-elle tristement, toutes vos histoires de batailles lui auront tourné la cervelle... Il est si brave! mais, partir se battre, quand grâce à Jeannette, nous allions être si heureux!

— Oh! Jeannette!

— Quoi. Jeannette? Qu'est-ce que tu veux dire encore?

— Moi, rien; trop parler nuit, avec les femmes?

Mais son silence était gros de sous-entendus.

Perrine en fut frappée...

— Voyons, Kado, tu vois mon chagrin; explique-toi, en ami, en frère?

Il prit un air attendri :

— Ma pauvre Perrine! tu te cherches des torts et tu ne vois pas ceux des autres...

— Les autres?

— Ou plutôt une autre, une enjôleuse, dont tu ne te défies pas et qui, avec ses mines dolentes, ses simagrées, sa langue dorée, abuse de ta confiance et affole ton galant.

— Jeannette?

— Eh! oui, Jeannette! faut se boucher les yeux pour ne pas le voir!

— Mais il est mon promis, elle le sait bien!

— Belle raison pour une fille des villes.

— Oh! non! ce serait trop mal!

Sa loyauté se refusait à admettre une pareille trahison!

Jeannette!

D'abord n'était-ce pas elle qui favorisait leur mariage.

— Elle savait bien qu'il ne se ferait pas! ricana le colporteur.

Non! elle ne pouvait croire cela possible... Jean-

nette était incapable d'une conduite si odieuse ! elle ne savait pas mentir...

— Elle ne serait pas femme ! déclara-t-il, philosophe.

— Douter d'elle, ce serait comme si on doutait de la sainte Vierge ! elle a des yeux si clairs...

Jeannette !

De nulle autre, la trahison n'aurait pu lui être plus sensible...

Bien sûr, elle était plus jolie, plus avenante, mieux éduquée; Renaud avait du plaisir à la regarder; mais il n'y avait pas de mal à ça...

Pourtant, Kado avait raison, c'était depuis sa venue qu'il avait changé peu à peu; plus réservé, plus contraint...

Sans doute, elle l'avait toujours senti un peu distant et au-dessus d'elle; mais pas à ce point ! Il se détachait d'elle tout doucement.

Et maintenant, c'était fini, il ne l'aimait plus, il en aimait une autre...

Ça c'était la pire souffrance; l'aiguillon dans la blessure qui exaspère, qui affole les meilleures natures.

Cette Jeannette !

Les poings crispés devant ses paupières meurtries, elle les revoyait là tous deux, sous les courtines, la pâle figure de la Brigande se détachant sur l'oreiller et le meunier penché vers elle.

Cette mijaurée aux traits candides, qui n'avait

pas honte de troubler une honnête famille où chacun risquait sa vie pour elle...

C'était peut-être façon de demoiselle ! une villageoise n'agirait pas si vilainement !

Kado approuvait, enchérissait, stimulait encore sa colère...

Ils avaient dû manigancer leur départ ensemble pour se gausser d'elle, de ses parents, mais maître Ferret ne prendrait pas la chose en douceur ; et, à son défaut, Kado vengerait l'honneur de la famille et l'affront de sa cousine.

— Je ne veux point, déclara-t-elle tout net.

En dépit de ses torts, Renaud lui restait cher ; toute sa rancune était contre Jeannette.

Elle ne l'emporterait pas en paradis ! elle lui dirait joliment son fait !

— Il faudrait d'abord savoir si elle est encore à la ferme ? dit le colporteur, et, si tu veux me charger de ta vengeance.

— Que veux-tu faire ?

— Ça me regarde et les deux amoureux seraient séparés à jamais.

— Oh ! si tu faisais cela !

— Qu'est-ce que tu me donnerais ?

— Tout ce que tu voudrais.

— Toi, alors.

— Moi ?

— Écoute, Perrine, depuis longtemps je t'aime, moi, et plus solidement que ton Renaud. Si je ne

suis pas aussi faraud, j'ai le cœur mieux attaché, et je ne te trahirai jamais. Si tu voulais Perrine...

Elle eut un sursaut de révolte ! Cet avorton, remplacer son beau meunier !

Elle retira sa main dont il s'était emparé, mais son œil s'arrêta sur le double cercle d'argent...

Renaud l'avait dédaignée !

Et arrachant l'anneau de son doigt, elle le tendit à son cousin.

## XII

Kado était parti; Perrine ne pouvait se décider à quitter le moulin où elle était arrivée si joyeuse et qui avait vu la ruine de ses espérances.

Jamais elle n'en serait l'heureuse meunière : c'était fini, elle vieillirait et mourrait fille...

Déjà elle oubliait sa tacite promesse à son cousin, il emportait son anneau, mais il n'emportait pas son cœur qui courait derrière le transfuge.

Son exaltation première était tombée, cédant à un morne découragement, et la pitié tendre pour le coupable se glissait dans son âme amollie...

Pauvre Renaud ! était-ce sa faute, après tout ? était un honnête garçon, incapable de penser à mal et sans les artifices d'une coquette...

Oh ! celle-là, par exemple ! Elle se chargeait de lui dire son fait !

Jeannette passait justement au long du côteau...

Perrine la héla d'un ton si rude que la jeune Vendéenne s'arrêta saisie...

Mais en reconnaissant son amie, elle sourit, rassurée, et se hâta de la rejoindre.

— Qu'as-tu donc, ma bonne fille? tu pleures?

Croyant à une querelle d'amoureux, elle se penchait vers elle caressante.

Perrine la repoussa violemment :

— Vous ! je vous déteste !

Stupéfaite, Jeannette la regardait sans comprendre...

— Qu'y a-t-il? où est Renaud?

— C'est à vous qu'il faut le demander?

— Moi !

— Oui, vous ! qui l'avez affolé avec vos coquetteries !

— Mes coquetteries ! Vous vous oubliez, Perrine.

L'accent seul eût suffi à la trahir, mais tout à son désespoir, la jeune paysanne continuait avec véhémence :

— C'était mon promis; il ne songeait pas à d'autres; vous lui avez troublé la cervelle ! il est parti !

— Comment parti?

— Je sais bien que je ne le valais pas, je ne suis qu'une ignorante point belle; mais avant votre arri-

vée, il me trouvait tout de même à son gré. Maintenant, c'est fini ! il ne m'aime plus, il m'a rendu son anneau et, plutôt que de m'épouser, il s'est ensauvé !

Et elle s'abattit, la tête sur la table, secouée d'une nouvelle crise de sanglots.

Jeannette interdite la considérait avec compassion. Pauvre fille ! elle souffrait réellement...

Villageoise ou grande dame, le costume n'y fait rien et la jalousie fait sentir ses cruelles morsures aux êtres les plus simples comme les plus compliqués.

Comment la consoler? la détromper? L'idée que le beau meunier pût avoir un sentiment pour elle ne s'était pas présentée à l'esprit de la Vendéenne, absorbée par d'autres préoccupations... Cette supposition lui semblait même plus ridicule que flatteuse et elle en eût souri sans le chagrin de la brave créature.

Elle l'enlaça doucement, malgré sa résistance :

— Ma bonne Perrine, je suis désolée de ta grosse peine; mais je ne crois pas un mot de cette histoire. Renaud a de trop bons yeux pour les laisser s'égarer ailleurs, et tu te crées des chimères...

— Non, il ne me regarde plus.

— A-t-il courtisé d'autres filles?

— Jamais avant vous.

— Si tu n'as pas d'autres rivales !

— Les autres, je ne les craindrais point, mais vous ! Vous êtes si belle, si éduquée ! la nièce d'un

curé ! Vous seriez mieux appareillés, bien sûr ! Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

— Je t'assure qu'il ne m'a jamais adressé un mot que tu ne pus entendre...

— Pas besoin de parler, on n'avait qu'à voir la manière dont il vous reluquait ; fallait que je sois aveugle !

— En tous cas, tu conçois bien que je n'y aurais pas répondu, observa Jeannette avec quelque hauteur.

— Pourquoi ça ? il est assez bel homme et assez savant.

— Sans doute, ma bonne Perrine, je ne discute pas son mérite, mais mon cœur appartient à un mort... et je suis la marquise de Lescure.

Il y eut un soupir étouffé, mais elles ne l'entendirent pas.

Une marquise !

Pour ces êtres simples, — façonnés par l'antique servage au respect du seigneur, encensé comme le prêtre et le bon Dieu, — tout ce qui appartenait à la noblesse était d'une essence supérieure, et une marquise leur semblait aussi lointaine et inaccessible que M^me^ sainte Anne dans son beau sanctuaire d'Auray...

Mais la marquise de Lescure ! ! !

La veuve du « Saint du Poitou »...

Entre tous les chefs vendéens, Lescure était des plus populaires ; ses vertus, sa piété, son courage calme, sa vie sans tache, sa mort héroïque, tout

auréolait déjà son souvenir, et sa jeune veuve, si touchante, si malheureuse, participait à la vénération qu'il inspirait...

Marquise de Lescure !

Perrine était tombée à genoux :

— Oh ! madame, pardonnez-moi !

La marquise la releva, avec bonté :

— Que te pardonnerais-je, ma chère Perrine, tu m'as prodigué tout le dévouement, toute la tendresse d'une sœur très aimante; je me reproche de n'y avoir pas répondu plus tôt par une entière confiance, malgré l'opposition de ton père. Tu vois que tes craintes sont chimériques ! ton amoureux te reviendra, confus et repentant. Sans doute, la scène de l'autre jour l'aura exaspéré, il n'aura pu résister au désir d'aller faire le coup de feu pour la bonne cause; tu m'avais déjà confié tes appréhensions à cet égard...

— C'est vrai.

— Ne te tourmente donc point; il ne peut être loin et, quand M. l'abbé devrait aller le chercher lui-même, vous serez mariés, je te le promets.

Perrine ne demandait qu'à la croire...

## XIII

Victorine de Donissan était fille d'un gentilhomme de M. de Provence et petite-fille d'une dame d'honneur de Mme Victoire. Elle avait été tenue sur les fonts par la tante et le neveu. Élevée au château de Versailles, elle en était l'enfant gâtée; témoin de toutes les magnificences, mêlée à toutes les fêtes, grandissant dans cette atmosphère de luxe, d'élégance, de courtoisie, d'un monde finissant.

Chez sa grand'mère, la duchesse de Civrac, on recevait la société la plus distinguée; elle avait vu des rois, des princes, des étrangers illustres : Gustave III, Joseph II, Paul Ier, le Prince de Ligne, le duc de Lauzun, le comte de Fersen, M. de Narbonne, M. de La Fayette... Elle gardait un souvenir particulier au Cardinal de Rohan qui lui donnait toujours des bonbons.

A treize ans, on songea à la marier au fils de M. de Montmorin, qui en avait quinze; elle lui préféra son cousin, M. de Lescure, dont elle trace dans ses « Mémoires » cet admirable portrait :

« A seize ans, il était sorti de l'École militaire. Parmi les jeunes hommes de son âge, il n'en était pas de plus instruit, de plus vertueux. Aussi bon

latiniste que le comte de Provence lui-même, il possédait également bien l'anglais, l'allemand et l'italien. Il était de première force en histoire, en géographie; il excellait dans les mathématiques. Il était en même temps si modeste qu'il était comme honteux de son propre mérite, et s'étudiait à le cacher. Le père du Theil, son précepteur, lui avait inspiré l'amour de la religion et de l'étude, qu'il possédait à un haut degré, et qui en fit un héros et un saint : le Saint du Poitou, respecté de ses ennemis eux-mêmes. »

Aussi brave qu'humain, aussi timide que brave, il fut longtemps avant d'oser avouer ses sentiments à sa cousine... Un jour, il s'enhardit à risquer, en anglais, un tendre : « I love you ! » qu'il se hâta de traduire par : « Dieu vous bénisse ! » pour l'édification de la jeune Victorine qui ignorait la langue de Shakespeare.

Mais il y a des choses que les plus naïves comprennent toujours : compliments ou aveu...

Au commencement de la Révolution, les deux enfants, réunis par la tourmente au château de Citran, échangèrent l'anneau nuptial, et la nouvelle marquise put écrire, avec la belle insouciance des amoureux :

« — Nous fûmes les plus heureux du monde ! »

On était à la veille de 93.

Elle avait dix-neuf ans, son mari vingt-cinq.

Deux ans après, elle était veuve.

On mourait jeune, mais on vivait double à cette terrible époque. Comme certains malades condamnés, en proie à une sorte de fièvre, épuisent avidement la coupe des jouissances, ceux, dont l'amour ne doit pas vieillir, s'aiment peut-être plus et mieux.

D'ailleurs, les épreuves cimentent les cœurs et élèvent les âmes. Si, pendant seize ans, M^lle^ de Donnissan n'avait respiré que des roses, M^me^ de Lescure allait se déchirer à toutes les épines.

A la prière de Marie-Antoinette, le jeune ménage n'avait pas émigré, et jusqu'au *Dix Août* il ne quitta pas la capitale. La jeune marquise assista aux plus terrifiants spectacles, et cette sinistre journée lui laissa une impression inoubliable. Perdue dans la foule hurlante, elle fut saisie d'une sorte de crise nerveuse et se mit à crier aussi avec frénésie : « Vive la Nation ! » sans que rien pût l'arrêter.

Elle fut sauvée, avec sa famille, par un ancien gouverneur de M. de Lescure, mêlé au mouvement révolutionnaire, qui en profita pour les faire sortir de Paris et les conduire au château de Clisson, où ils attendirent les événements.

Henri de La Rochejacquelein, cousin du marquis, vint les rejoindre, avec son frère; ils donnaient des leçons d'équitation à la jeune femme, mais elle était si poltronne « qu'elle pleurait de peur, quand on lui faisait faire le tour de la cour, en tenant la bride ».

Louis de Lescure et Henri de la Rochejacquelein

étaient fraternellement unis; leurs noms n'étaient jamais séparés; leur amitié était proverbiale. L'un avait un courage calme, réfléchi, ne s'écartant jamais de la modération et du sang-froid. L'autre avait une ardeur chevaleresque, une bravoure téméraire, qui le fit surnommer : « L'intrépide » et qui justifiait sa fière devise :

« Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi ! »

On comparait celui-ci au vaillant Tancrède, celui-là au sage Godefroy de Bouillon.

M. de Lescure, les deux La Rochejacquelein, les marquis de Donissan et de Marigny, le petit chevalier de Mondion, qui n'avait pas quinze ans, prirent les armes le même jour. M$^{me}$ de Lescure demeura d'abord au château de la Boulaye, avec sa mère; mais son mari ayant été blessé à Saumur, elle quitta tout pour le rejoindre sans perdre un instant :

« Je pris un mauvais petit cheval qui se trouvait là, par hasard; je ne laissai pas le temps d'attacher les étriers et je partis au galop. En trois quarts d'heure, je fis trois grandes lieues de mauvais chemin. Je trouvais M. de Lescure debout, mais avec une fièvre violente...

Depuis, je n'ai eu aucune frayeur de monter à cheval ».

Ce mélange de faiblesse et de virilité donne un charme particulier à ces « Mémoires », où les dernières roses de Trianon semblent fleurir au milieu des

bruyères de la lande bretonne, arrosée du sang de tant de héros.

Après l'incendie de Clisson, Mme de Lescure demeura à l'armée, très décidée, très aguerrie, servant de courrier à l'occasion, traversant les paroisses, haranguant les paysans, faisant sonner le tocsin, partageant l'enivrement des premières victoires, la douleur des dernières défaites.

Lescure déployait les talents d'un habile général; elle était fière de ses succès; mais, blessé mortellement à Chollet, il dut abandonner le commandement et, dès lors, ce ne fut plus qu'une double agonie pour lui et sa malheureuse jeune femme.

La balle était entrée par l'arcade sourcillière et ressortie derrière l'oreille; « sa pauvre tête était toute fracassée ». Il endurait un véritable martyre et, dans cet état, il fallait le transporter à la suite de l'armée en déroute pour ne pas tomber aux mains des Bleus.

On dût passer la Loire, aller de Varades à Ingrande, d'Ingrande à Laval.

Il souffrait horriblement, mais avec une résignation admirable, uniquement préoccupé du sort de l'armée et du salut de sa veuve, qu'il recommandait en termes touchants à ses cousins Henri et Louis et au bon abbé Jagault :

— Je vous la confie... C'est mon seul regret de la laisser dans un tel péril... et aussi de n'avoir pu remettre le roi sur son trône... Vous serez peut-être plus heureux que moi !

A Ernée, il murmura encore quelques adieux et demanda pardon à sa femme « des sujets de plainte qu'il aurait pu lui donner... » puis il perdit la voix, il avait encore sa connaissance : « Il me regardait, regardait le ciel... je passais douze heures dans un véritable égarement. »

Et il fallait fuir, fuir encore, fuir toujours; lui, en voiture, avec le chirurgien et le prêtre; elle à cheval, entraînée par son père et ses cousins.

« J'avoue que, ce jour-là, trouvant sur mon chemin des cadavres républicains, une sorte de rage me faisait pousser mon cheval pour fouler aux pieds ceux qui avaient tué mon mari. »

On lui cacha la fin de Lescure, tant que cela fut possible; elle n'était plus qu'une lamentable épave, ballottée au gré des flots, emportée par l'irrésistible courant, séparée de ses parents, de ses amis et réduite à la seule protection du bon abbé Jagault...

Et l'on n'eût certes pas reconnu sous les haillons de la pauvre pastoure la gracieuse bergerette de Trianon, la jolie filleule de M. de Provence et de Mme Victoire, qui riait aux bucoliques de M. le chevalier de Florian.

## XIV

Le crépuscule tombait; la marquise était retournée à la ferme pour prévenir l'abbé Jagault, mais Perrine était demeurée au moulin qu'elle ne pouvait se décider à quitter...

Qu'espérait-elle? Elle n'eut su le dire, mais au moindre bruit, elle regardait à la porte...

S'il allait revenir!

Sa colère était apaisée, non son chagrin. Si une marquise ne pouvait aimer un meunier, lui pouvait aimer une marquise, surtout ignorant la distance qui les séparait; et, dame! ce n'était pas très consolant pour la pauvre délaissée.

Sans doute, c'était moins humiliant et plus rassurant que s'il se fût agi d'une égale qu'il pût épouser un jour ou l'autre; mais Perrine était moins sensible à l'amour-propre qu'à l'amour et à la pitié; la pensée de Renaud malheureux n'apportait nul adoucissement à sa peine. Pourvu que, dans son désespoir, il n'allât pas se faire casser la tête! les soldats de la défaite lui semblaient plus exposés que les autres... et la brave fille, qui n'avait rien d'une Hermione, frissonnait à l'idée de quelque blessure mortelle.

L'abbé, dépêché par la marquise, s'efforça vainement de la rassurer.

— Pourquoi ces suppositions gratuites et passablement déraisonnables, mon enfant, parce que Renaud a oublié son anneau sur la table?

— Et un mot d'écrit avec.

— Vous l'avez lu?

— Pas moi, Kado.

— Que vient-il faire, dans tout cela?

— Vous savez bien que je suis une ignorante, monsieur l'abbé.

— Et lui un menteur.

— Oh ! il n'aurait pas voulu me tromper !

— Avez-vous ce papier?

Elle le chercha inutilement; Kado, homme de précaution, l'avait emporté comme pièce à conviction.

— Je n'accuse personne, observa l'abbé; mais ce ne serait pas la première fois que votre cousin inventerait des histoires;... Vous rappelez-vous la soi-disant exécution de M$^{me}$ de Lescure.

— Il avait pu s'y tromper.

— Sans doute, sans doute ! mais cette fois aussi.

— Ce n'est pas la même chose.

— On croit aisément ce qu'on désire... il déteste Renaud, au fond, et jalouse votre bonheur... et son témoignage m'est un peu suspect.

— Oh ! mon Dieu ! si c'était vrai?

— C'est au moins très vraisemblable.

— C'est donc ça qu'il faisait son enjôleur?

— Ça aurait dû éveiller vos soupçons.

— Que voulez-vous, monsieur l'abbé, j'étais folle; j'étais exaspérée contre Renaud, Jeannette... Mme la marquise...

— Vous n'avez pas prononcé son nom, j'espère.

— Je ne le savais pas, heureusement !

— C'est que Kado ne m'inspire aucune confiance.

— Vous le croyez capable de vous trahir ?

— Il ne faudrait pas qu'il y trouve son intérêt.

— Pourvu...

Très troublée, elle essayait de se rappeler leur entretien; dans son affolement, elle n'avait pas mesuré la portée de ses paroles imprudentes et les menaces de son cousin lui revenaient vaguement à la mémoire : La venger... la débarrasser de Jeannette... séparer à jamais les deux amoureux...

Mais comment ?

Le moyen était trop facile !

Une dénonciation ?

Effrayée de ce qu'elle avait fait, elle oublia tout le reste :

— Vite, monsieur l'abbé, courons prévenir Jeannette; j'ai peur...

Elle l'entraînait vers la porte mais elle s'arrêta, saisie...

A l'orée du petit bois, apparaissait un être difforme, précédant des uniformes bleus; il désigna le moulin et rentra prudemment dans le fourré...

Sans doute, il avait vu entrer Jeannette et avait été aussitôt prévenir les autorités, pensant que les deux femmes étaient encore ensemble.

Le détachement se déployait en éventail pour gravir le mamelon...

Perrine tomba à genoux :

— Monsieur l'abbé, je suis une malheureuse !

— Voyons, mon enfant, ne vous effrayez pas...

— C'est ma faute ! vous êtes perdus ! Kado a parlé...

— Mon enfant, relevez-vous...

Mais déjà les soldats faisaient irruption dans la salle...

— Cette fois, inutile de nier, on vous y prend, pénitente et confesseur. Au nom de la loi, vous êtes mes prisonniers; dit l'officier qui commandait.

— Cette enfant n'est pas celle que vous cherchez, protesta l'abbé.

— Ta, ta, ta ! et tu n'es pas non plus aumônier des Chouans ?

— Pour moi, je l'avoue, mais pour elle, c'est une méprise...

— A quoi bon nous défendre, mon oncle; nous avons été dénoncés, intervint bravement Perrine, avec un regard expressif; ce n'est pas la peine de nier.

— Cette fille a plus de bon sens que le vieux... Allons, en route !

— Non, je ne peux pas permettre...

— Tu discuteras avec le bourreau.

Perrine ne sourcilla pas et, prenant le bras de l'abbé bouleversé :

— Allons, mon oncle, faisons bonne figure et n'oublions pas qu'à c't' heure, c'est moi qui suis la marquise, ajouta-t-elle tout bas en découvrant ses dents blanches dans un large sourire.

## XV

Le moulin resta vide, silencieux; puis un léger bruit se fit entendre à l'étage supérieur, un pas lourd ébranla les solives; une échelle glissa par l'étroite ouverture; un homme descendit lentement les degrés... C'était Renaud.

Il siffla son chien qui le rejoignit en deux bonds; puis il retira l'échelle, ouvrit le coffre, prit sous ses habits un fusil qu'il chargea avec soin, revint à la table et s'assit à la place de Perrine encore toute humide de larmes...

La tête dans ses mains, il songeait...

Surpris par la visite de sa fiancée, comme il terminait ses préparatifs, il n'avait pas osé affronter sa présence et s'était réfugié dans le grenier. De là, il avait tout vu, tout entendu : le désespoir de la pau-

vre fille, la joie méchante de Kado, la scène entre les deux femmes, la révélation de la marquise...

Marquise de Lescure !

Ce n'était pas seulement une de ces créatures lointaines entrevues parfois à l'église, sous un dais armorié, à la vitre d'un carrosse, sur la terrasse de quelque château...

C'était une de ces figures hiératiques auxquelles on peut élever un autel dans son cœur, mais qui ne doivent jamais descendre de leur piédestal...

Marquise de Lescure !

Dans ces campagnes bretonnes et vendéennes, refuge du robuste bon sens de Jacques Bonhomme, les théories égalitaires et les déclamations à la Jean-Jacques n'avaient pas ébranlé le respect héréditaire de toutes les hiérarchies sociales, et Renaud était trop raisonnable pour s'imaginer que son idole pût s'abaisser jusqu'à lui, ni qu'il pût jamais s'élever jusqu'à elle... mais, à ses pieds, ne voyait-il pas une autre figure plus humble, plus touchante aussi peut-être, toute mouillée de larmes, toute secouée de sanglots, et si brave, avec son beau sourire défiant la mort... Pauvre Perrine !

Ce n'était pas une grande dame ; elle ne savait pas lire dans les livres ni causer bellement, mais son cœur simple n'avait pas besoin de guide, et la plus noble, la plus éduquée, eût-elle été capable d'un trait plus héroïque ?

Se livrer pour sa rivale...

Renaud se sentait petit devant ce geste sublime; il rougissait de sa faiblesse, il se reprochait son lâche abandon...

Toute sa vie suffirait-elle à le racheter, à le réparer?

Comment arracher Perrine à l'échafaud sans perdre Jeannette?

A cette heure, il eût souhaité qu'elle fût près de ce « Monsieur Louis », objet de sa jalousie...

S'il pouvait l'y conduire? après, il serait libre...

Mais comment la prévenir? Comment reparaître à la ferme où sans doute on devait être si inquiet?

Assis sur son derrière, Pataud le regardait de son regard humain semblant lui dire :

— Ne suis-je pas là?

Pourquoi pas?

C'était le messager le moins compromettant...

Il prit le mouchoir rouge que lui avait confié Kado, comme signe de reconnaissance, l'attacha autour du cou du chien, qui se laissait faire, docile; puis du même ton dont il eût parlé à un homme, il lui dit simplement :

— Tu vas aller trouver Jeannette, tu la ramèneras ici, seule. Va.

Et l'animal obéit.

Alors, plus tranquille, il attendit, rêvant aux étoiles comme cette nuit, déjà lointaine, où la jeune Vendéenne avait dormi sous son toit...

Un pas furtif fit grincer le gravier; la porte s'entr'ouvrit doucement...

— Qui va là?

Le bancal fit un saut en arrière : Renaud le tenait au bout de son fusil...

En voyant passer comme une flèche le brave Pataud, filant vers la ferme, Kado, intrigué, s'était glissé jusqu'au moulin sombre et muet, ne pensant certes pas y trouver le meunier...

Le premier mouvement de ce dernier fut de lui envoyer une balle dans la tête... il se ravisa, et, s'avançant vers lui la main tendue :

— Je te prenais pour un Bleu, mon gars.

— Je... je te croyais parti?

— J'étais allé à Dréneuf prévenir M. Louis que j'allais lui conduire Jeannette qui n'est plus en sûreté ici : ma foi ! tu arrives bien; nous serons deux, et si l'on fait de mauvaises rencontres...

Kado respira : il ne se doutait de rien; aussi répondit-il d'un air riant qu'il était tout à son service.

Il ne croyait pas s'engager beaucoup ! Jeannette et son oncle devaient être à cette heure sur la route d'Angers.

Que devint-il lorsqu'il la vit arriver haletante derrière Pataud?

— Comment... comment? elle était donc à la ferme? bégaya-t-il saisi.

— Où voulais-tu qu'elle soit? demanda tranquillement Renaud?

La jeune femme s'était arrêtée, surprise et un peu inquiète, à la vue des deux hommes... Ce n'étaient pas eux qu'elle pensait rencontrer...

Posément, Renaud lui expliqua son intervention :

Kado et lui étaient chargés, par M. Louis, qui leur avait remis ce mouchoir, de la conduire à Dréneuf, sa retraite n'étant plus assez sûre.

— Et mon oncle?

— M. l'abbé doit vous y attendre, avec Perrine, pour nous donner la bénédiction avant de nous séparer.

Le colporteur lui jeta un regard furtif : le croyait-il vraiment?

Mais son visage calme était impénétrable; il semblait de si bonne foi que le rusé compère haussa les épaules et que Mme de Lescure ne songea même pas à suspecter sa véracité.

D'ailleurs le nom évoqué devant elle réveillait ses plus chers souvenirs et entraînait sa pensée bien loin de Prinquiaux, vers le survivant des années heureuses, qui pourrait lui parler des chers morts, dont il était maintenant le seul héritier.

Ces deux mouchoirs rouges si semblables ne lui rappelaient-ils pas un épisode charmant?

Ils étaient dans le porte-manteau d'Henri de La Rochejacquelein; il les avait portés à plus d'une bataille et quand Mme de Lescure avait dû se déguiser en paysanne, il lui en avait donné un comme

fichu ; son frère l'admirant au cou de la jeune femme il lui avait donné le second en disant, avec une sorte de pressentiment :

— Ce sera un souvenir de moi...

Hélas !

Pauvre Henri ! Elle avait hâte d'avoir des détails précis sur sa fin et précédait ses guides plutôt qu'elle ne les suivait...

Pataud marchait en éclaireur ; Kado, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, suivait, clopin-clopan ; Renaud fermait la marche, son fusil sous le bras...

Soudain, le chien s'arrêta et vint mordiller doucement la main de son maître... Bientôt des baïonnettes brillèrent dans le lointain.

— Kado, dit le meunier, tu vas te faire reconnaître et t'arranger pour que nous passions sans être inquiétés.

— Comment veux-tu ?

— C'est ton affaire, tu es plus malin que moi. Arrange-toi, comme tu voudras. Il faut que nous passions ou je ne donne pas un liard de ta peau. Pataud ! va t'accompagner.

A l'appel de son nom, à l'inflexion de la voix, le chien posa ses deux pattes sur les épaules de son ennemi intime et ouvrit une gueule menaçante :

— Là ! il te donnera du cœur ! déclara le meunier sans que l'on pût deviner le sens de ses paroles ; et à défaut de ses crocs, j'ai mon fusil.

Était-ce une menace?

La conscience du bancal, peu sensible au remords, l'était beaucoup plus à la peur et il était loin d'être rassuré; aussi, n'osa-t-il céder à la tentation, et s'acquitta-t-il de sa mission, sans broncher.

Sans doute, Renaud n'avait pas trop présumé de ses ressources, car l'officier laissa le passage libre et l'on pût continuer la route, qui s'allongeait et commençait à fatiguer la jeune femme.

Elle ne se plaignait pas, mais elle chancelait et butait fréquemment, malgré le soutien robuste...

On arriva devant un ruisseau grossi par les pluies; il fallait le passer à gué, entrer dans l'eau jusqu'aux genoux :

Renaud hésita un instant, puis il demanda très bas :

— Voulez-vous me permettre, madame la marquise?

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi, et sa voix était toute troublée...

Sans attendre sa réponse, il l'avait prise dans ses bras.

Bien qu'habitué à plus lourd fardeau, il fléchit sous ce poids léger, mais il se redressa bien vite et d'un pas ferme, il traversa, le front haut...

La lune, sortant d'un nuage, éclairait d'une lueur blafarde la petite troupe...

Il fallait avancer avec précaution, parfois sauter de pierre en pierre; tantôt on glissait sur les herbes

humides, tantôt on enfonçait jusqu'à mi-corps...

Mais Lanoë ne sentait ni le froid, ni le chaud, ni la fatigue, ni la sueur coulant sur son visage, ni l'eau glacée roidissant ses habits... Il allait dans une sorte d'ivresse, son cœur battait à grands coups dans sa poitrine...

Si quelque tourbillon avait pu les engloutir ensemble !...

Mais rien ne trahissait au dehors la tempête de son âme et, en abordant l'autre rive, il déposa la jeune femme sur la berge avec tant de respect et de calme qu'elle ne put s'empêcher de sourire des appréhensions de Perrine.

On arrivait.

Bientôt le manoir de Dréneuf apparut à travers les branches...

Tout dormait; on ne semblait pas attendu, mais, en ces temps d'alertes continuelles, on avait le sommeil léger...

Renaud se fit reconnaître sans difficulté, Mme Dumoustier accourut bien vite en cornette de nuit; elle voulut donner sa propre chambre à la marquise qui tombait de fatigue. Quand à M. Louis, il était absent pour la nuit.

Renaud n'en fut pas fâché et comme la bonne dame insistait pour le retenir, ainsi que Kado, il refusa, très net :

— Notre tâche est remplie ici, madame, mais nous avons encore à faire ailleurs.

Et sans prendre autrement congé, il poussa dehors le bancal surpris et traînant la jambe.

Puis quand la porte se fut refermée sur eux, sa lourde main tomba sur l'épaule de son compagnon.

— Maintenant, Kado, il s'agit de délivrer Perrine, ou, foi de chrétien ! tu seras pendu comme Judas.

## XVI

... Sur la route blanche, s'allongeant entre les prés verts, des uniformes bleus, des baïonnettes au canon, des longues moustaches, des figures rébarbatives encadrant un vieillard, une jeune fille, résignés, sereins...

L'abbé Jagault et Perrine, qui passe pour sa nièce, sont dirigés vers Angers, la prison, l'échafaud. Le prêtre prie pour celle qui est sauvée et pour celle qui l'a sauvée; il conjure l'Éternelle Bonté de ne pas laisser s'accomplir jusqu'au bout le sacrifice; de faire un miracle pour délivrer la victime volontaire, si brave, si dévouée...

Elle accepte son sort, sans révolte ni regret; puis que Renaud ne l'aime plus, à quoi bon vivre?

Quelqu'un dévalant à travers champs vint se placer au milieu du chemin, barrant le passage à la petite troupe : c'était Kado.

Perrine cacha son visage dans ses mains, crainte d'être reconnue; l'abbé détourna les yeux, avec pitié.

— Bon ! encore ce vilain hibou ! maugréa l'officier.

(Les soldats se servent des espions mais ne les aiment guère.)

Poliment, le bancal lui expliqua qu'un gros parti de Vendéens était posté tout proche pour enlever les prisonniers et qu'il avait dû prendre un raccourci pour les prévenir.

— Ça me fait une belle jambe, bougonna l'officier ; je ne peux pas retourner sans ordres...

— Vous pourriez passer d'un autre côté.

— Je ne connais pas ce maudit pays.

— Je le connais, moi ; il y a des sentiers de terre où les Brigands ne vous chercheront pas.

— Tu nous guiderais ?

— Bien volontiers.

— Tu tiens donc bien à faire guillotiner ces deux là ?

— Les aurais-je dénoncés, sans cela ?

L'argument était juste ; il porta et balaya les dernières défiances de l'officier.

— Alors conduis-nous et tâche de marcher droit.

Kado obéit, on s'enfonça dans un de ces chemins creux qui tournent, tournent comme ceux de Normandie, et dont on ne voit pas la fin...

Il devenait de plus en plus sauvage et resserré ;

les soldats inquiets tressaillaient au moindre bruit dans le feuillage...

On allait... on allait toujours... sans sortir de ce dédale...

Enfin il y eût une éclaircie, les bois se firent moins épais; le ciel gris apparut dans le lointain... sans doute on allait rejoindre la route?

C'était une rivière, pas bien large, mais suffisante, qui se déroulait comme une infranchissable barrière.

— Pourquoi nous as-tu conduit ici? gronda le chef en colère?

— C'est le chemin.

— Comment passer?

— Ce n'est pas difficile.

Descendant au long de la berge, il siffla dans ses doigts; un batelier apparut au bout d'un instant :

C'était Renaud.

Perrine étouffa une exclamation.

— Attention aux prisonniers ! cria le bancal avec un coup d'œil significatif.

L'officier était perplexe; le traître ne lui inspirait pas grande confiance, pourtant il avait déjà fait ses preuves...

— Alors, il faut embarquer?

— Sans doute, à moins de passer à la nage?

— Et ce passeur est sûr?

— Comme moi-même.

— Tous mes hommes ne peuvent tenir dans son bateau; il faudra plusieurs voyages.

— Oui.

Évidemment c'était une extrémité désagréable, mais les antécédents de Kado plaidaient pour lui; il avait rendu plus d'un service... on pouvait se fier à lui...

— La moitié du détachement va passer sur l'autre rive; l'autre restera ici, pendant que je passerai avec les prisonniers et le guide qui répond de notre sécurité. Au premier soupçon, une balle dans la tête; c'est compris.

La première partie de l'opération se fit sans incidents; mais lorsque l'officier fut installé, à son tour avec Kado et les prisonniers, encadrés de deux hommes; il s'aperçut que l'embarcation dérivait...

— C'est le courant; répondit laconiquement le passeur; prends l'autre rame, Kado.

Le bancal obéit mais, au lieu de les laisser retomber dans l'eau, lui et Renaud en assénèrent un coup violent sur le crâne de chacun des deux soldats...

— Trahison! cria l'officier, en déchargeant son pistolet sur le bancal qui, chancelant, tomba à la rivière.

Mais Pataud, couché dans le fond du canot, était sauté à la gorge du républicain...

Les balles sifflaient; les Bleus couraient affolés sur les deux rives...

— Rasez-vous! criait Renaud courbé sur ses avirons...

La barque volait; Perrine priait; l'officier râlait,

l'abbé, penché sur la rivière, donnait l'absolution, *in articulo mortis*, à celui qui avait mal vécu mais dont la mort rachetait la vie...

Bientôt, la poursuite, paralysée par les lianes et les ronces, devint moins acharnée, les coups de feu devinrent plus rares; les derniers uniformes s'effacèrent, rien ne troubla plus la solitude et le silence que l'embarcation descendant au fil de l'eau et le clapotis des rames...

On aborda dans une petite crique où était la cabane du pêcheur à qui Renaud avait emprunté son bateau; il se chargea de conduire l'abbé à Dréneuf.

— Ne venez-vous pas avec moi, mes amis? demanda le prêtre aux deux jeunes gens.

— Non, monsieur l'abbé; vous n'avez plus besoin de nous, mais, si c'était un effet de votre bonté, nous vous serions bien reconnaissants, Perrine et moi, de bénir notre mariage, avant de nous quitter.

— Comment! Renaud, tu veux bien de moi? s'écria la pauvre fille, ne pouvant croire à son bonheur...

— Plus que jamais; répondit-il très doux.

L'anneau d'argent avait repris sa place à son doigt et quand le bon abbé les laissa, unis devant Dieu, Perrine put se demander si elle n'avait pas fait un mauvais rêve.

Louis de La Rochejacquelein put remettre M^me^ de Lescure aux mains de sa mère et, après bien des

épreuves encore, la marquise de Donnissan et sa fille obtinrent d'être comprises dans l'amnistie qui pacifia enfin les malheureuses provinces.

La jeune femme n'avait pas vingt-deux ans; elle n'avait plus ni père, ni mari, ni enfant, et la sollicitude maternelle s'effrayait de la laisser seule dans un moment si troublé. Son cousin Louis l'aimait tendrement; la veuve d'un Lescure pouvait épouser un La Rochejacquelein; cette nouvelle union l'attacha plus étroitement encore à sa chère Vendée... Elle ne la quitta jamais, élevant une nombreuse famille dans le culte des héros disparus et n'oubliant pas les plus humbles dans ses prières...

Elle avait fait vainement rechercher la bonne famille qui lui avait été si hospitalière, à Prinquiaux, tant de bouleversements avaient ébranlé la vieille Bretagne...

En 1825, elle était veuve pour la seconde fois. Des huit enfants qui auréolaient sa vieillesse, plusieurs lui avaient été enlevés prématurément; enfin, elle avait perdu la vue... mais elle avait gardé la mémoire... Tandis que ses doigts agiles travaillaient incessamment pour la grande famille vendéenne, dont elle se considérait un peu comme la mère, elle évoquait, pour ses petits-enfants, dans ses « Mémoires », le souvenir des grandes guerres et des obscurs dévouements...

Un jour, elle reçut cette simple lettre :

« Madame la marquise,

« Je suis le garçon meunier, Renaud Lanoë, qui vous a gardé, au Moulin-Joli, le jour du combat de Savenay.

« J'ai quatre enfants de Perrine : l'aîné, Jean, que nous avions appelé ainsi en mémoire de Jeannette, vient de s'engager comme soldat. On l'a fait partir en garnison à Niort. J'ai idée que vous devez avoir un fils au service du roi. Je voudrais que le mien puisse entrer dans le même régiment... »

Pensive, la douairière écouta la lecture de cette timide requête, rappel discret d'un cœur fidèle, évocateur de ses vingt ans...

Les yeux éteints sont-ils plus clairvoyants?

Mais, malgré son détachement des choses de la terre, un sourire mouillé d'une larme glissa sur ses lèvres fanées et elle dit doucement :

— Accordé.

# INDEX

# MADEMOISELLE !

## Voulez-vous nous dire quelque chose ?

*Poésies, Saynètes et Monologues recueillis*

Par MARRAINE ODETTE

Joli volume in-8°, couverture en couleurs.. .. .. 1.50

Il est bien difficile pour une jeune fille de faire le choix d'une poésie, d'un monologue à dire, d'une saynète à jouer, dans une matinée ou dans une réunion de famille. Marraine Odette lui évite cette recherche : guidée par son goût impeccable, elle a choisi les plus délicates, les plus aimables poésies, saynètes et monologues des auteurs les plus célèbres, les plus goûtés, et les a réunis dans ce charmant volume.